# L'ART MILITAIRE

CHEZ

LES NATIONS LES PLUS CÉLÈBRES

DE L'ANTIQUITÉ

ET DES TEMPS MODERNES,

ANALYSÉ ET COMPARÉ;

OU

RECHERCHE DE LA VRAIE THÉORIE

DE LA GUERRE,

ET DES PRINCIPES ESSENTIELS

DE L'INSTITUTION MILITAIRE.

PAR L. M. P. DE LAVERNE, ancien Officier de Dragons.

A PARIS,

Chez CORDIER et LEGRAS, Imprimeurs-Libraires de la Garde Impériale et Royale, rue Galande, N.° 50.

AN XIII. — 1805.

# PRÉFACE.

Le desir de faire connaître au public une production estimable, me détermina, il y a trois ans, à traduire en français un ouvrage allemand intitulé : *Esprit du Système de guerre moderne*, etc. dont l'auteur est M. de Bulow, officier prussien.

Cet ouvrage, trop long dans certains détails insignifians, et trop court dans les passages où l'auteur se livre à son génie, renferme les idées les plus lumineuses sur les principes de la guerre et de la politique considérées en elles-mêmes, et dans leurs rapports avec la destinée des peuples.

Ces idées, jointes à celles que l'observation, l'expérience et une longue étude de l'histoire avaient pu me faire acquérir, se sont arrangées systématiquement dans ma tête, et ont formé le plan de l'ouvrage que je présente ici au public.

J'ai pensé que l'art de la guerre avait un certain nombre de principes fondamentaux, fixes et immuables, qui, appliqués à la pratique de cet art, devaient produire des succès infaillibles.

J'ai cru voir dans l'histoire que, soit que les peuples qui ont cultivé la guerre aient fondé leur système militaire sur ces principes, soit que des hommes d'un esprit supérieur en aient fait accidentellement les maximes de leur conduite, il est également resté vrai, que jamais il n'y a eu de succès que dans le cas où, par hasard, par instinct ou par raisonnement, on a pris ces principes pour règle.

J'ai cru que l'état actuel de l'Europe et le système militaire et politique qui dominait parmi nous, permettait et exigeait qu'on n'abandonnât plus ces principes à l'arbitraire des événemens ou du génie: j'ai avancé en proposition qu'il y avait des données pour perfectionner tellement la constitution du Militaire, que ce corps renfermant désormais en puissance les vrais principes de son action visible, cette action n'aurait plus rien de variable, d'indécis ou d'incertain, et que dès-lors on pourrait prévoir et calculer, en quelque sorte mathématiquement, les chances de la guerre.

J'ai cru que l'institution militaire établie sur de telles bases et montée sur un tel pied, renfermerait un second avantage bien autrement important pour l'in-

térêt public ; c'est que le Militaire serait encore plus utile à la prospérité de l'intérieur de l'état qu'à sa sûreté au-dehors, jusque-là que, quand même une armée ne serait plus employée à faire la guerre, et quand même la paix perpétuelle pourrait avoir lieu en Europe, l'existence du Militaire dans les corps politiques actuels de cette partie du monde, serait plus que jamais une condition essentielle du lustre, du bonheur et de la gloire des nations.

La rapidité de mon texte, qui est en forme de tableau, excluait assez naturellement les citations et les notes critiques. Je m'en suis donc abstenu. Il me suffit de dire ici qu'Hérodote, Diodore de Sicile, le vieux Testament, et les recherches consignées dans les Mémoires de l'ancienne Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, m'ont guidé dans ce que j'ai dit de l'Egypte, de l'Assyrie et de la Perse. Les historiens grecs et romains étaient la source où je devais puiser pour la Grèce, Carthage et Rome ; et j'y ai trouvé d'abondantes lumières. Au surplus, je n'ai suivi textuellement aucun de ces écrivains ; mais en les rapprochant les uns des autres, j'ai jugé que les points sur lesquels ils étaient d'accord, pouvaient

être présentés comme la vérité. Quant à l'histoire de la guerre moderne, on peut assez deviner quels auteurs j'ai cru devoir consulter; ils sont dans les mains de tout le monde.

En examinant l'esprit et les institutions militaires des peuples les plus anciens, et en contemplant de près le phénomène que ces peuples présentent aux regards de l'observateur, d'avoir eu des lois sublimes et des réglemens profondément sages, à une époque où ils n'étaient encore composés que d'un petit nombre de familles, et où ils commençaient à peine leur établissement dans les pays qui leur étaient échus en partage; je me suis de plus en plus convaincu de cette vérité si éloquemment développée par Bailli, qu'il a existé un peuple primitif et instituteur, dont la civilisation et les lumières ont passé par débris aux peuples les plus anciennement connus de nous, à la suite d'une grande catastrophe physique.

Paw, qui a fait un assez pauvre usage d'une profonde érudition, dit quelque part, qu'il entrevoit que le globe a été le théâtre d'événemens très-extraordinaires dont la mémoire n'est pas venue jusqu'à nous. Il est impossible de s'enfoncer un

peu dans l'étude de l'histoire de la haute antiquité, sans entrevoir la même chose.

En général, cette haute antiquité, son système social et l'esprit de ses institutions, ne sont pas assez connus de nous. Montrer le monde civilisé actuel sortant de cette source avec toutes ses lois et ses connaissances, et dévoiler l'enchaînement de l'un à l'autre à travers le nombre de siècles qui les séparent, serait l'objet d'un tableau historique aussi neuf qu'instructif.

Dans ce que j'ai dit de l'origine des nations et de leur dispersion sur le globe, je me suis conformé à l'opinion la plus commune; j'ai suivi la Bible. Au surplus, les observations que mon sujet m'a entraîné à faire sur le caractère distinctif des races primordiales dont le genre humain est descendu, je les crois vraies dans tous les systêmes généalogiques des peuples. Si donc l'on voulait m'objecter que j'ai eu tort de m'appuyer sur les livres hébreux, je dirais d'eux ce que des astronomes ont dit de l'attraction : qu'importe que ce soit une hypothèse démontrée ou non, si d'ailleurs c'est la meilleure base qui existe pour l'exactitude des calculs?

[illegible] en petit [illegible] je suis [illegible] qui [illegible] de présen- [illegible] taillé de tout [illegible] en matière de [illegible] et d'administration, [illegible] trois bran- [illegible] vers un but com- [illegible] des volumes.

[illegible] rapporter la loi [illegible] branches quel-

conques de l'arbre social, et à la sphère entière des conceptions humaines, prises en particulier ou collectivement. J'ai choisi l'institution militaire et l'art de la guerre, attendu que tout ce qui est relatif à ces grands objets, est plus que jamais d'un intérêt pressant pour la société. En offrant le tableau de cette institution perfectionnée, j'ai cru faire un bien; car si j'ai réussi, j'aurai démontré aux hommes, par un exemple important, que l'emploi régulier des lumières de l'esprit et de la raison, peut porter l'ordre social à un point de perfection sublime, et l'espèce humaine au plus haut degré de la félicité terrestre.

Il n'est pas inutile d'observer d'ailleurs que la forme des gouvernemens est ici une chose indifférente, et que l'institution militaire, telle que je l'ai conçue, peut se réaliser également dans l'état populaire, aristocratique, monarchique ou mixte.

Un mot sur un préjugé singulier répandu aujourd'hui, non-seulement parmi les classes de la société, étrangères au militaire, mais même parmi nombre de militaires. En voyant certains succès brillans, obtenus par des hommes de qui l'on

# ERRATA.

PAGE 14, *lignes* 11 et 12, puissent se rapporter et en être des conséquences, etc.; *lisez*, puissent se rapporter à ces principes, et en être des conséquences directes, médiates ou immédiates.

*Page* 339, *ligne* 9, avec les caractères; *lisez*, avec les mœurs.

# L'ART MILITAIRE

CHEZ

LES NATIONS LES PLUS CÉLÈBRES

DE L'ANTIQUITÉ

ET DES TEMPS MODERNES.

## CHAPITRE PREMIER.

### *De l'origine de l'Etat Militaire et de l'Art de la Guerre.*

On a enfanté de nombreux systêmes sur la naissance des sociétés policées. Mais quelque degré de vraisemblance qu'on puisse leur accorder, jamais le vrai ne sera connu sur ce point, qu'en consultant la nature, la raison et l'histoire. Or, la nature nous enseigne que la situation désordonnée où l'on voit les peuples sauvages, bien loin de changer par l'effet de la perfectibilité humaine, tend à se perpétuer jusqu'à l'anéantissement de l'espèce, qu'il entraîne avec lui; et c'est ce que nous prouvent les peuplades toujours décroissantes de l'Amé-

rique septentrionale et méridionale, de diverses parties de l'Afrique et de la Sibérie. La raison nous dit que l'homme, livré à l'empire des besoins physiques et dominé par l'instinct animal, non-seulement n'a pas en lui-même la force de rompre ces entraves, mais qu'elles l'enchaînent au contraire de plus en plus, et dégradent toujours davantage ses facultés morales. Enfin, l'histoire, en nous montrant quelques nations qui ont commencé par l'état sauvage, nous apprend en même temps qu'elles tinrent les premiers germes de la civilisation de celles qui déjà y avaient fait des progrès; et lorsque les annales d'une nation reportent son origine au commencement du monde, sans indiquer quelles furent ses premiers instituteurs, alors l'histoire profane n'hésite pas à introduire des êtres surnaturels qui viennent éclairer les hommes; et l'histoire sacrée, plus précise sur ces faits, parce que la vérité lui est mieux connue, nous fait voir l'Eternel lui-même, donnant à l'ouvrage de ses mains les lumières qu'il n'aurait jamais acquises sans son assistance.

Ces considérations nous démontrent que les premières familles, souches des empires les plus anciens, avaient la connaissance des lois d'ordre, de religion et de moralité, qui sont

les fondemens de l'édifice social, et qu'elles les transmirent à leur postérité comme le plus précieux des héritages. Il suit de là, que les sociétés primitives furent, tout en naissant, assez instruites pour n'être nullement dans la nécessité de chercher les bases de l'état politique et civil; mais que leur unique besoin fut de s'organiser, de se perfectionner et d'augmenter leurs jouissances et leur bonheur, d'après ces bases connues.

Quant aux peuples sauvages, ce sont, ou des tribus sorties des sociétés policées, la plupart du temps par la surabondance de la population; quelquefois aussi par la proscription et l'exil; quelquefois encore par une inquiète curiosité; ou des nations originairement civilisées, que différentes causes politiques, morales ou physiques, ont dégradées par la suite. Des ressouvenirs confus, des traditions mutilées qu'on a retrouvées chez tous ces peuples sans exception; des lueurs d'une grande lumière à côté de la plus complète ignorance des premiers principes sociaux; les vices et la brutalité, propres aux classes les plus basses et les plus avilies des sociétés policées, et rien de cette innocence et de cette noble simplicité, vrais caractères de l'homme naissant, que l'énergie de sa propre nature développe, sans

que nulles causes étrangères aient influé sur lui; toutes ces observations que présentent les peuplades sauvages de la terre entière, rendent mon opinion sur leur origine d'autant plus vraisemblable, qu'elle se trouve fondée sur la nature de l'homme, les faits et l'expérience.

Lorsque les sociétés primitives eurent atteint le degré de population suffisant pour composer un corps politique, on y sentit la nécessité de donner une forme à l'administration, de classer les citoyens, et d'établir enfin les dispositions que l'on a vu régner depuis parmi les nations civilisées de la terre. Mais alors les institutions furent nécessairement relatives aux idées radicales et essentielles de l'ordre, sans lequel nulle réunion d'hommes ne serait conçue possible. Ainsi le besoin d'avoir des lois, non-seulement fondamentales, mais encore accidentelles suivant les circonstances, et la nécessité de mettre ces lois en vigueur, d'apprendre aux membres de la société à les connaître, et de distribuer parmi eux la justice, conduisirent à l'idée si naturelle d'établir un chef suprême pour diriger la machine politique, à l'aide de différens corps d'administration, de police et de judicature, dont la réunion forma ce qu'on appelle le *gouvernement*.

Mais les membres de ce gouvernement, trop peu nombreux et trop occupés pour pouvoir entretenir l'ordre dans l'état, autrement qu'en prescrivant à cet égard les réglemens nécessaires, durent être étayés d'une *force armée* respectable, qui assurât l'exécution de leurs décrets. Nous trouvons effectivement cette *force armée* existante dès la naissance des nations qui remontent aux temps les plus reculés; et nous apprenons, par la connaissance que leurs annales nous donnent de leurs institutions, que l'*état militaire* constitua, dès l'origine, une des castes de citoyens dans l'ordre social, et que l'établissement d'une classe d'hommes propres à faire la guerre, précéda l'art de la guerre même.

Il y eut, au reste, des nuances dans ces dispositions, suivant le caractère et le génie des peuples, et suivant les circonstances où ils se trouvèrent. Chez les Egyptiens, par exemple, et chez la plupart des peuples de l'Inde, où les citoyens étaient strictement divisés par castes, les hommes de guerre en formèrent une distincte et séparée. Les Assyriens, les Mèdes et les Perses, eurent des corps de noblesse, qui se consacrèrent à mener au combat les soldats, que, selon toute apparence, on prenait, comme en Europe, dans les classes subalternes de la

que l'*art de la guerre* prit naissance. Mais les fondemens sur lesquels on l'établit, furent nécessairement le résultat d'idées semblables à celles qui avaient dirigé l'organisation des armees. Les mêmes principes d'ordre et d'harmonie qui avaient présidé au-dedans à la composition, à la division des troupes, présidèrent au-dehors aux marches, aux campemens, aux manœuvres, aux attaques; en un mot, à tout ce qui concerne les deux grandes parties de l'art de la guerre, *la stratégie* et *la tactique* (1). On leur donna pour base, de même que pour objet, l'*ensemble* et l'*unité :* car tel est toujours le but de l'esprit humain, le sentiment qui le maîtrise dans tout ce qu'il fait, dans tout ce qu'il conçoit, même quand de faux procédés dans l'exécution l'amènent à des résultats contraires. Ces idées naquirent, se développèrent et se perfectionnèrent chez les différens peuples, à mesure qu'ils firent plus de progrès

(1) Nous diviserons toutes les opérations de la guerre en deux parties principales : premièrement, *la stratégie*, ou la science des grands mouvemens qui se passent hors de la portée de l'ennemi, et qui constituent proprement aujourd'hui l'art de faire une campagne : secondement, *la tactique*, ou la science des mouvemens et des manœuvres exécutés à la vue et sous le feu de l'ennemi. Nous reviendrons sur ces définitions, et nous les étendrons et les éclaircirons encore par la suite.

dans la civilisation; témoins les Mèdes, les Perses, les Grecs et les Romains, dont la culture progressive nous est plus connue par l'histoire, que celle des Assyriens, des Egyptiens, des Indiens, des Chinois, qui voient leurs lois et leurs institutions, de même que leur origine, se perdre dans la nuit des temps. Effectivement, à quelqu'époque qu'on remonte, on n'entend parler des armées de ces derniers peuples que comme formant des corps qui avaient au moins le premier degré de la discipline. Au contraire, nous voyons les Perses entr'autres (devenus de fameux conquérans sous Cyrus et ses successeurs), présenter dans l'origine une troupe sans règle et sans système, combattant éparse, par individus, comme des hommes tout-à-fait dépourvus d'art. Hésiode et Homère nous apprennent ce qu'étaient, sous le rapport de l'art, les intrépides guerriers des premiers temps de la Grèce; et tout le monde connaît les commencemens de ces mêmes Romains qui ont combattu sous les *Fabius*, les *Scipion*, les *Sylla* et les *César*.

Le génie de Cyrus transforma sa nation sauvage en nation policée. Il disciplina son armée d'après les modèles qu'il trouva chez les Mèdes et les Babyloniens; il augmenta ou créa, pour mieux dire, son infanterie pesante; il créa de

même sa cavalerie et en fit une troupe régulière. On remarque la même gradation chez les Grecs et les Romains, et l'on observe qu'à proportion que les lumières et l'esprit d'ordre prirent de l'accroissement parmi ces peuples, et influèrent sur l'art de la guerre, l'infanterie de ligne augmenta en nombre; que sa discipline, sa tactique allèrent en se perfectionnant, et que cette troupe fut de plus en plus considérée comme la force des armées. Le fameux Annibal fut pénétré de ces principes; ils devinrent ceux de tous les grands généraux du moyen âge, et ils ont gagné en Europe à mesure qu'elle s'est éclairée, et que les améliorations qu'on y a introduites dans l'état de société en général, ont conduit à mieux régler toutes les parties qui le composent.

Je sais qu'on a prétendu donner de nos jours à l'art de la guerre un nouveau degré de perfection, par la composition moderne des troupes d'infanterie légère, et par l'usage qu'on en fait. L'art a été ramené aux premiers procédés inspirés par la nature, en conservant toujours le caractère qui lui est propre. On a cherché ingénieusement à établir, si je puis m'exprimer ainsi, *l'ordre dans le désordre*, ou du moins dans son apparence. On a imaginé et mis en

pratique un système mobile, par le mécanisme duquel on isole les corps, on les partage en petites bandes, même en individus; mais au milieu de cette espèce de labyrinthe se trouve un fil qui aide à ne pas s'y égarer. On a prévu les moyens de réunir à volonté des troupes ainsi éparses, et cette réunion s'exécute avec facilité, précision et célérité. Néanmoins, ce que ce système a de spécieux, ne peut point couvrir le vice de son origine; car il serait facile de prouver, par de grands exemples, qu'il est né ou de l'impuissance de former des masses assez redoutables et d'en faire un usage assez décisif, ou de la désorganisation introduite dans les armées. Le système des masses, ou pour m'exprimer d'une manière plus générale, des *troupes de ligne*, est celui qui a dominé dans tous les siècles : c'est la première idée de tactique qui se soit présentée à l'esprit humain, lorsqu'il a voulu ériger la guerre en art; on a cru ne pouvoir jamais assez serrer ses bataillons pour augmenter ses forces, donner un choc plus terrible à l'ennemi, et sur-tout mieux établir et conserver son ensemble. C'est d'après ce principe que les nations primitives ont composé leurs armées et qu'elles ont combattu; c'est en conformité du même principe, quoiqu'avec des

modifications, qu'ont été formées les phalanges grecques et les légions de Rome. Cette idée a passé jusqu'à nous, ou pour mieux dire, nous l'avons puisée chez les anciens; elle a influé dans une progression toujours croissante jusqu'à nos jours, sur la composition des armées européennes : c'est une preuve que cette idée tient à celle de l'ordre et d'une nature régulière, d'où résulte l'impossibilité de s'en écarter long-temps.

Résumons-nous sur les premiers principes que nous avons établis; l'*état militaire*, partie intégrante des sociétés policées, a été institué pour soumettre les hommes aux lois et à l'ordre, et pour entretenir l'harmonie et la paix par la voie d'une force visible et par la vertu de l'exemple. Il a été posé comme la pierre augulaire chargée de tout le poids de l'édifice social; ce qui nécessairement lui donne de grands devoirs, mais aussi des droits équivalens. Par la suite, la guerre, qui a eu si souvent sa source dans les passions des hommes, mais qui, dans l'origine du monde, n'a peut-être eu d'autre cause que la nécessité où se sont trouvées les sociétés stables et agricoles, de repousser les invasions des peuples errans, et même de les assujétir pour leur sûreté; la guerre, dis-je, a donné naissance à l'*art de*

*la guerre*, qui au fond n'est autre chose qu'un système régulier d'attaque et de défense, une manière de faire avec ensemble et *unité* du mal à l'ennemi, et de porter chez lui le désordre par l'ordre, tout comme, par l'institution militaire, c'est l'ordre qui maintient l'ordre dans les sociétés.

Il est donc évident, que la tendance vers l'unité, qui domine dans l'esprit humain, a été le principe de l'art de la guerre et le mobile des systêmes qu'on s'est formés sur la manière de la conduire, comme elle avait déjà présidé à la fondation de l'institution militaire. Secret d'abord, et plutôt senti que réfléchi; ce penchant de l'ame a dû se développer et prendre avec le temps une forme stable. Ainsi modifié par l'expérience, ce sentiment s'est manifesté clairement aux regards de l'esprit de l'homme; il a pu devenir un *principe*; c'est-à-dire que la raison s'en est emparée, et que ce n'est plus par un mouvement d'instinct, mais sciemment et volontairement, qu'elle en a fait ou qu'elle est en puissance d'en faire la règle des actes qui émanent d'elle.

Voilà le terme dont les nations se sont insensiblement approchées par les progrès de la civilisation, et en proportion de ce qu'elles

riers n'ont pas été policés. Les premiers, n'ayant point cultivé l'art, ne peuvent rien nous apprendre de ce qui le concerne. Les seconds ne nous en donneraient pas une idée plus juste que celle que nous ferait prendre des ballets de l'Opéra, une troupe de paysans joyeux exprimant par la danse le plaisir qui les anime. Ainsi, lorsqu'il importe à mon objet de chercher la source de l'institution militaire et de l'art de la guerre dans l'esprit humain, conduit par le raisonnement et la réflexion; d'examiner les systêmes imaginés relativement à ces choses; de comparer ces systêmes; de voir leurs points d'opposition et leurs points de contact, et de démêler, à travers cette espèce de labyrinthe, le fil d'un petit nombre de principes universels, perpétuels et immuables, qui par ces caractères mêmes se font reconnaître comme les seuls vrais et radicaux; lors, dis-je, que je ne puis atteindre le but que je me propose, qu'en me livrant à ces recherches préalables, je dois choisir entre les nations, celles qui m'offrent quelques bases pour mon travail. Mais je ne puis les trouver que parmi celles qui ont été militaires ou guerrières, méthodiquement et par systême. Or, de déterminer quels sont les peuples qui fixeront mon attention, quels sont ceux, au contraire, dont je

négligerai

négligerai de m'occuper, et par quelles raisons je rejetterai les uns en adoptant les autres; voilà ce qui va maintenant être discuté.

---

## CHAPITRE II.

### *Des Nations les plus célèbres qui ont cultivé l'Art de la Guerre.*

QUAND on considère l'état du monde depuis qu'il nous est connu, on voit avec douleur qu'il y a eu toujours presque la moitié du genre humain réduite à un état de nullité absolue, sous les rapports qui distinguent l'homme de l'animal. Cette partie de l'espèce humaine, étrangère à l'ordre social et aux institutions dont il est la source, ne s'offre aux regards des observateurs que pour augmenter leurs regrets sur son ignorance et son abrutissement. La guerre même, qui tient de si près aux passions des hommes, et qui semblerait devoir être à la portée de tous; lorsqu'on la considère dans ses principes raisonnés (qui n'ont été connus que de nations civilisées) ou dans ses effets, d'une grande influence sur les destinées des peuples; la guerre a été bornée à certaines parties du globe, les seules où l'on ait vu se développer

toutes les facultés morales de l'homme. Sous ce point de vue, l'Amérique entière n'est pas digne d'un regard. L'antiquité nous présente deux nations de la partie septentrionale de l'Afrique, qui ont connu les lois, les sciences et les arts, et qui ont cultivé systématiquement l'art de la guerre : le reste de cette partie du monde ne mérite aucune attention. Il faut donc en revenir ici, de même qu'en toutes choses, à l'Asie et à l'Europe; la première, comme étant le berceau universel des connaissances et des institutions humaines; la seconde, comme paraissant avoir spécialement l'attribution de les perfectionner.

Pour assigner avec plus de facilité et de précision le rang des nations guerrières, et déterminer quelles sont celles qui méritent ce nom, nous croyons devoir rappeler deux faits importans de l'histoire des premiers âges; mais nous les rappellerons sans nous permettre d'observations, sans les soumettre à la critique, et sans faire mention des divers systêmes auxquels ils ont donné lieu. Le premier fait est celui d'un déluge universel, qui a coupé la suite des générations humaines, en détruisant presque entièrement l'espèce, et qui a contraint les hommes de recommencer, comme à l'origine du monde, leur dispersion sur les

différens points du globe, et de renouveller le partage de la terre et la fondation des sociétés. L'histoire nous apprend que le souvenir de cet événement terrible s'est conservé chez tous les peuples primitifs; même elle en assigne l'époque; car, en dépit des chronologies fastueuses de certaines nations, il y a un temps (et c'est un peu plus de trois mille ans avant l'ère chrétienne) où toutes ces chronologies présentent une profonde lacune. Celles qui prétendent la remplir, se contentent de dire, qu'alors le règne des Dieux et l'âge d'or ayant cessé, à cause de la corruption du genre humain, le règne des hommes commença, et qu'ils se mirent à défricher la terre, dont auparavant ils recueillaient sans culture toutes sortes de fruits. Mais le critique judicieux qui n'admet pas les dynasties fabuleuses des divinités et des héros, voit naître du concours de cette lacune avec les traditions de tous les anciens peuples sur les grandes catastrophes de la nature, une présomption très-forte en faveur de l'opinion, que notre planète fut dévastée par un de ces fléaux mémorables, vers l'époque désignée, et que toute chronologie, toute certitude historique, toute lumière, toute civilisation, furent alors anéanties avec le genre humain lui-même.

Le second fait, qui est une conséquence du premier, et qui a un rapport plus direct et plus nécessaire avec l'objet qui nous occupe, est, qu'il ne se sauva du genre humain qu'un petit nombre de familles, lesquelles, répandues insensiblement sur le globe, posèrent les fondemens de plusieurs sociétés, dont les commencemens furent extrêmement faibles. Sans prétendre discuter ici l'importance et la dignité du témoignage qui fixe le nombre de ces familles, mais me fondant sur les traditions les plus authentiques, et sur les observations que fait naître l'esprit des peuples civilisés de la haute antiquité, je remarquerai que ces peuples ont offert trois caractères principaux.

La plupart de ceux de l'orient et du midi de l'Asie, que les traditions font remonter au patriarche *Sem*, se distinguaient par un esprit d'ordre, de tranquillité, d'uniformité, par un penchant à une vie contemplative, silencieuse et champêtre, par une aptitude aux sciences morales plutôt qu'à celles qui tiennent à l'ordre physique, ou qui ont pour objet les jouissances de ce monde; et à cette simplicité de mœurs et de sentimens, ces hommes ne mêlaient nulle ambition, nul desir de faire des conquêtes. Il n'en était pas de même des peuples qu'on assure être descendus de *Cham*, le second des

fils de Noé : ils avaient de commun avec les enfans de Sem l'esprit d'ordre et de régularité, mais chez eux cet esprit était joint à des dispositions à l'astuce, à l'intérêt, et à tout ce qui peut procurer et assurer le bien-être physique. Ces peuples devaient avoir probablement l'Afrique seule pour patrimoine; mais, se prévalant du droit d'aînesse, ils restèrent en possession, malgré les fils de Sem, de plusieurs des contrées qui avaient été leur berceau commun; et sous les noms de Babyloniens, d'Assyriens, de Phéniciens, nous les voyons régner sur une portion de l'héritage dévolu à leurs cadets. Quant aux descendans de *Japhet*, dominés par un esprit d'audace, d'indépendance, de courage, de vigueur d'ame qui se reconnaît encore dans leur postérité, ils couvrirent sans obstacle et sans partage le centre et le nord de l'Asie, et l'Europe toute entière; et toujours ambitieux, conquérans et dévastateurs, non contens de ces vastes domaines, ils mêlèrent de bonne heure leur sang à celui des autres peuples; ce qui altéra insensiblement les traits originaux de tous.

Ces observations sur les trois races primitives, nous aideront à prononcer d'une manière précise, et avec une pleine connaissance de

cause, sur le génie militaire et guerrier des diverses nations, qui, n'ayant apporté à l'art de la guerre que les dispositions primitives et radicales qu'elles tenaient de la nature, n'ont dû considérer cet art en théorie, le mettre en pratique et y faire des progrès qu'en raison de ces dispositions.

En admettant donc cette division du genre humain qui paraît conforme à la vérité, nous ne serons pas surpris de trouver dans les peuples primitifs de la Syrie, de l'antique Perse, (connue aussi sous le nom d'Elam) des Indes et de la Chine, tous peuples qui originairement étaient enfans de Sem, des hommes civilisés et éclairés à une époque si ancienne, qu'elle semble indéterminable; des hommes qui, par leurs vertus, leurs sages lois, ont mérité d'être les modèles et l'admiration de l'univers; en même temps des hommes d'un caractère si doux et si calme, et d'une constitution physique si faible au fonds, quoique sous des formes heureuses, que l'institution militaire n'existant et n'ayant d'influence parmi eux qu'en tant qu'elle assurait l'ordre intérieur des sociétés, n'y atteignit jamais la vigueur et la profondeur de cet art terrible, qui rend une poignée de soldats habile à vain-

ere des multitudes innombrables, à subjuguer des peuples, à renverser ou fonder des empires.

On remarque spécialement chez ces nations antiques et respectables, un attrait raisonné pour l'ordre et la régularité qui influa sur toutes leurs institutions. Le militaire y fut assujéti à une vie austère, à une discipline exacte. On s'attacha fortement à introduire dans cette classe de la société, qui doit entretenir l'harmonie entre toutes les parties du corps social, l'ensemble et l'*unité*, sans laquelle il n'existe point de force ni d'action efficace. Mais en même temps il ne fut considéré que comme une classe subordonnée à l'ordre civil. Il n'eut point cette prééminence qu'on lui a vu acquérir chez des peuples dont le génie était naturellement guerrier et conquérant. La classe sacerdotale, celle des juges, celle même des philosophes, qui, comme les lettrés de la Chine, s'appliquaient particulièrement aux sciences et à la morale, étaient, dans ces contrées, au-dessus de la classe militaire. Ces nations, que la providence avait placées dans les climats les plus fortunés de la terre, étaient portées à jouir tranquillement de ce qu'elles possédaient, à le conserver, à le bonifier, mais nullement à l'étendre. N'ambitionnant rien au-delà des

limites de leur territoire, elles le faisaient valoir par les travaux de l'agriculture. Elles cherchaient le bonheur dans la simplicité des lois et des mœurs; et si elles faisaient la guerre, c'était uniquement pour repousser les agressions des peuples avides ou féroces qui les environnaient. Les rois, élevés dans ces maximes, obligés de se soumettre aux lois, ayant pour principaux conseillers les ministres de la religion, qui, par mille raisons physiques, morales et politiques, redoutaient le mélange avec les étrangers; les rois, dis-je, auraient étouffé dans leur ame la passion des conquêtes, si elle avait pu y prendre naissance : toutes ces causes devaient diminuer l'importance et le lustre du militaire, et empêcher qu'il ne prît dans ces pays l'ascendant que des causes directement opposées lui ont fait obtenir ailleurs.

Les peuples descendus de Cham avaient, par la nature du caractère que nous leur avons reconnu, plus d'aptitude à la guerre, à l'ambition, au desir d'agrandissement et de puissance qui en est la suite. Mais ce courage invincible, apanage de l'homme que la nature a fait guerrier; ce génie dont l'ascendant est insurmontable, et devant qui les obstacles disparaissent, par cela même qu'il ne les connaît pas; en un mot, toutes ces qualités brillantes qui consti-

tuent l'héroïsme, devaient leur manquer. L'histoire de ces peuples confirme de point en point ces diverses observations. Les Egyptiens, le plus célèbre de ceux qui sont issus du patriarche Cham, à l'instar des Indous ou des Chinois, tenaient la religion, les lois, les mœurs et les sciences à grand honneur. Ils avaient aussi pour maximes favorites, la paix, l'ordre intérieur et l'horreur des étrangers. Ce sentiment semblait devoir les garantir pour jamais de la manie d'aller inquiéter les autres nations chez elles; et jusqu'à l'expédition gigantesque que les prêtres de l'Egypte attribuent à Sésostris, les Egyptiens s'étaient montrés effectivement comme des hommes très-pacifiques. Cependant ce peuple, doué d'une imagination profonde, d'une conception grande et hardie, d'un tempérament robuste et d'un orgueil excessif, a pu voir naître dans son sein des hommes capables de former de vastes projets d'ambition, sur-tout lorsque la fertilité de l'Egypte en eut accru la population au point de forcer le gouvernement d'en répandre au-dehors le superflu, soit par des colonies, soit par des conquêtes. Il est donc permis à la saine critique historique d'admettre les expéditions, ou pour mieux m'exprimer, les irruptions des conquérans égyptiens, non pas jusqu'au point où elles

Bélus qu'il recueillit les renseignemens concernant les temps primitifs de l'histoire d'Assyrie. Mais ces archives étaient gardées par les mages, qui, semblables aux prêtres de l'Egypte, aimaient à exalter l'antiquité de leur nation, et qui peut-être, en vantant son ancienne gloire, essayaient de se consoler de la voir assujétie alors à la domination perse. Aucun autre écrivain profane ne fait mention du premier empire d'Assyrie. L'écriture est muette sur cette énorme puissance. Que conclure de ces témoignages négatifs? En inférerons-nous sans hésiter, que Ctésias nous a abusés après avoir été abusé lui-même, ou que, doué d'une imagination brillante, c'est à travers ce prisme qu'il a vu les bornes de la vaste domination qu'il attribue aux anciens Assyriens? Non, sans doute; il est impossible de trancher aussi promptement sur ce point historique; et en voici les raisons.

Quand on considère le caractère fier, courageux et entreprenant des personnages qui, selon tous les historiens sacrés ou profanes, sont regardés comme les fondateurs de l'empire des Assyriens et comme les pères de cette nation; lorsque l'on voit ce caractère d'audace se manifester dès leur établissement dans la terre qui fut le berceau de leur monarchie, et

dont ils s'emparèrent par violence, au détriment de toutes les autres tribus qui convoitaient cette délicieuse contrée, et qui pouvaient avoir, pour la posséder, le droit de primogéniture ou celui de premier occupant; lorsqu'on médite sur la nature et la forme de leur constitution politique, qui paraît n'avoir pas donné au sacerdoce la même influence que dans l'Egypte et dans l'Inde, et qui avait créé une noblesse guerrière dont l'esprit déterminait celui de la nation vers les actions glorieuses et éclatantes; lorsqu'on fait attention à la fertilité prodigieuse de l'Assyrie, et au nombre d'habitans qu'elle a pu nourrir; lorsque l'on se représente des cités comme Babylone et Ninive, dont l'immensité et la splendeur sont établies par trop de témoignages pour pouvoir être révoquées en doute; lorsqu'on pense à ce qu'il a fallu de bras, de richesses, d'arts et de connaissances de tous genres pour édifier de pareilles villes; lorsqu'on réfléchit que les conquêtes des Assyriens, telles qu'on nous les décrit, se sont étendues particulièrement au midi et à l'orient de leur terre natale, où ils n'ont rencontré pour adversaires que les doux et tranquilles enfans de Sem, tandis qu'ils n'ont pas été aussi heureux quand ils ont essayé de se mesurer avec les Scythes, qui les bornaient

moins courageux, ceux de l'Europe actuelle conservèrent long temps le levain de barbarie que les nouvelles transmigrations des races celtiques et tartares vinrent encore réchauffer au milieu d'eux dans les troisième et quatrième siècles de notre ère. Mais les lumières et la civilisation produisant enfin sur nous l'effet qu'elles avaient produit sur les Romains et les Grecs, nous nous sommes montrés dignes de les égaler dans l'art glorieux et terrible d'asservir ou de détruire les hommes.

Les nations de l'Europe, tant anciennes que modernes, étaient depuis nombre de siècles les seules en possession de briller par les armes sur la scène du monde; les seules qui offrissent la réunion des qualités militaires et guerrières; celles enfin qui semblaient destinées, par leur courage et leurs talens, à mettre toutes les autres sous leur joug; lorsqu'au grand étonnement de la terre, le sixième siècle de l'ère chrétienne vit paraître un phénomène religieux, politique et guerrier, sorti du sein d'une race dont la destinée semblait être de ne devoir jamais donner un tel spectacle au monde.

Un peuple nomade et errant, vivant en familles ou en petites tribus sur une grande terre sablonneuse et stérile, et qui jusqu'alors n'avait point démenti le caractère pacifique de la souche

souche dont on le fait provenir, est tout-à-coup rassemblé à la voix d'un homme qui s'annonce comme l'envoyé de Dieu. Il déclare à ses compatriotes, que non-seulement il leur apporte la lumière pour eux-mêmes, mais qu'il leur commande encore, au nom de l'Eternel, de la faire connaître à tous les hommes, et de soumettre le globe à la doctrine qu'il leur enseigne. Aussitôt les Arabes, enthousiastes et crédules, ajoutent foi à ses paroles, et après avoir renversé dans leur propre pays tout ce qui pouvait mettre obstacle à la nouvelle religion qu'ils ont adoptée, bientôt ils la répandent dans le monde avec une fureur et une rapidité qui tiennent du prodige. Ce peuple, singulier par la tournure de son génie, de son caractère et de ses mœurs; remarquable par ses immenses conquêtes et sa prodigieuse expansion sur une multitude de pays divers; admirable par sa valeur et son audace; intéressant même au milieu de ses dévastations par ses vertus héroïques et son esprit chevaleresque; précieux à l'Europe pour lui avoir conservé et transmis les sciences, après avoir menacé d'abord de les détruire jusqu'au dernier vestige; ce peuple mériterait sans doute une mention particulière et distinguée dans le chapitre qui traite des réputations guerrières, si notre objet n'était

pas plutôt de considérer les progrès de l'art, que de rendre hommage à la valeur et aux conquêtes brillantes. Or, les Arabes n'ont fait faire aucuns progrès à l'art de la guerre. Leur nombre, leur exaltation et la faiblesse de l'empire grec, ont été les principales causes de leurs succès en Asie et en Afrique. Passés en Espagne, ils ont combattu les chrétiens en braves chevaliers, comme ceux-ci les combattaient à leur tour. Mais si l'on voulait rechercher la part que l'art avait à ces combats, ce serait plutôt l'objet d'un traité d'escrime que d'un ouvrage militaire.

Puisque les Arabes mêmes, sous ce rapport, ne méritent pas d'être cités, on peut, à plus forte raison, être dispensé de faire aucune mention de ce qui concerne l'esprit, les systêmes et les principes militaires des nations descendues de Sem; attendu qu'elles n'ont contribué au lustre et aux progrès de l'art, ni par leurs connaissances, ni par leurs hauts faits. Je n'excepte pas de cette observation les Juifs, quoiqu'ils aient été très-belliqueux, parce que leurs triomphes, leurs défaites et jusqu'à leur esprit guerrier, ont tenu à des causes qui sortent du cercle des choses de ce monde. Dans la race de Cham, les Egyptiens, les Assyriens et les Carthaginois, sont seuls dignes d'arrêter

l'attention; mais tous les fils de Japhet peuvent la fixer plus ou moins. Les premières postérités de cette race ne présentent, à la vérité, qu'une observation générale, mais très-intéressante, parce qu'on y voit la source des grands développemens de l'art : c'est celle de leur génie essentiellement belliqueux, de leurs qualités morales et physiques, toutes relatives à la guerre, de même que leurs mœurs et leurs institutions. Les postérités secondaires, particulièrement celles qui se sont établies en Europe, montrent au spectateur émerveillé quels fruits la civilisation a fait éclore de ces germes : elles lui montrent le courage maîtrisé par tout ce que l'esprit d'ordre et de discipline a d'imposant; elles lui montrent la passion des conquêtes, contrainte par la force du caractère de ceux mêmes en qui elle bouillonne, à n'agir qu'avec mesure et à se soumettre aux combinaisons de la prévoyance, de la méditation, du raisonnement et de la prudence.

---

## CHAPITRE III.

*Systêmes militaires et procédés dans l'Art de la Guerre des Egyptiens, Assyriens, Perses, Grecs, Carthaginois et Romains. Réflexions sur la situation actuelle du Militaire et de l'Art de la Guerre en Europe. Résultat de ces considérations.*

Si dans la multitude de peuples qui ont paru sur la terre, et qui se sont adonnés aux armes, il n'en est qu'un petit nombre dont les fastes militaires aient conservé le souvenir comme dignes de servir de modèles; du moins on trouve à-peu-près dans ce petit nombre tout ce qui peut contribuer à la perfection de la théorie de l'art.

C'est dans les grands exemples que nous ont laissés ces nations, les seules qui aient procédé méthodiquement et avec suite, soit dans l'organisation du militaire, soit dans l'art de la guerre, que nous démêlerons certains caractères communs à toutes, de l'esprit qui les anima. Nous trouverons dans cette identité les vrais principes que nous cherchons, et

par le secours desquels nous régulariserons et fixerons nos idées sur les deux grands objets qui nous occupent. Nous allons donc examiner le système militaire général de ces peuples. Nous porterons nos regards en détail sur l'organisation de leurs armées, sur la composition de leurs différentes troupes, sur leurs armes, leurs manœuvres, leur manière de combiner une campagne, de camper, d'attaquer, de combattre. Nous passerons en revue toutes les parties de leur stratégie et de leur tactique; et rapportant toujours ces observations aux problêmes que nous nous sommes proposé de résoudre, nous atteindrons peut-être à leur solution.

Dans le chapitre précédent nous avons remarqué le penchant que les nations descendues de Cham avaient pour le faste. Nous avons vu que leurs spéculations hardies, leurs productions colossales étaient toutes relatives aux jouissances des sens, à ce qui pouvait les flatter, les étonner, les séduire, et que néanmoins cette inclination vers le gigantesque était accompagnée d'un esprit d'ordre qui la tempérait et la réglait. Ces peuples exécutaient en grand, parce qu'ils avaient conçu de même, et leur imagination n'allait pas au-delà de leurs forces. Nécessairement toutes leurs institutions durent

se ressentir de la trempe de leur génie; et effectivement, c'est chez eux qu'on rencontre les premières traces d'un système militaire formidable et régulier. Ce qui frappe d'abord en examinant ce système, c'est qu'il avait pour base fondamentale un grand appareil. Des armées nombreuses, des machines multipliées, aussi ingénieuses dans leur construction que terribles dans leurs effets, et généralement tout ce qui était susceptible d'en imposer aux sens et d'effrayer l'imagination; tels étaient les moyens de prédilection de ces peuples pour assurer leurs succès; et forcés de s'avouer intérieurement que les vertus guerrières n'étaient pas leur partage, peut-être qu'ils mettaient plus de confiance dans cet appareil que dans leur courage et leur énergie, pour se faire redouter de leurs ennemis.

Mais indépendamment de l'esprit général qui influait sur les institutions militaires de ces peuples, et qui était le même chez tous, parce qu'il dérivait de leur origine commune, on observait entr'eux des différences qui provenaient de circonstances particulières et locales, et de la diversité des caractères.

Par exemple, le système militaire intérieur des Egyptiens paraît avoir été mieux conçu que celui de la plupart des nations de la même

antiquité et de la même souche. L'esprit en était parfait sous le rapport de la considération dont jouissait le militaire, qui formait une classe particulière et distinguée dans l'état. On lui avait affecté une certaine quantité de terre; tout soldat était propriétaire et cultivateur, et les mariages étaient encouragés parmi eux : de cette manière on les attachait à la patrie; on les intéressait à sa conservation, on les rendait citoyens; mais par cette raison même, ils étaient moins soldats dans toute l'acception du mot. En effet, ce que les historiens racontent de quelques irruptions formidables des Egyptiens sur les peuples qui les avoisinaient, ne prouve pas qu'ils aient été essentiellement *guerriers*, mais seulement qu'ils étaient puissans par leur nombre, leurs machines de guerre, et leurs richesses en tous genres. En revanche, ils étaient *militaires*, c'est-à-dire que, sans avoir la passion des armes, ils entretenaient l'institution militaire sur ce pied exact et régulier qui avait présidé à la naissance de toutes les institutions de ce peuple, et qui les maintenait.

L'éloignement que les Egyptiens avaient pour la fréquentation des étrangers, et la jalouse inquiétude avec laquelle ils les voyaient arriver chez eux, concourent à prouver, et que

qui est

dans l'essence d'une armée bien organisée, et ce qui prouve que les Egyptiens avaient réfléchi leur système militaire en nation policée, puisque les chevaux ne manquaient pas dans leur pays, et qu'ils y étaient assez bons pour inspirer naturellement l'idée d'en faire la force principale des armées. Au reste, la cavalerie égyptienne avait, dès la plus haute antiquité, la même réputation qu'aujourd'hui; mais il paraît qu'elle combattait de même, c'est-à-dire en troupes légères, et que c'était les chariots armés de faulx qui représentaient, dans les armées anciennes, notre cavalerie pesante et notre artillerie. C'était eux qui étaient chargés d'opérer la plus grande destruction de l'armée ennemie et d'y jeter le désordre. Ces machines inventées pour les vastes plaines de l'orient, et qui ne pouvaient servir que là, manquaient encore le plus ordinairement leur effet. Il était facile de s'ouvrir pour les laisser passer, de les envelopper ensuite, et de les détruire lorsqu'elles se trouvaient isolées; car en supposant même leur construction des plus parfaites, ceux qui les montaient, trop occupés de les conduire, n'avaient plus, quand ils étaient investis, la faculté de se défendre contre la quantité de traits qu'on leur lançait.

D'autres nations, telles que les Indiens et

généraux, qu'il prenait dans ce que son armée renfermait de jeunes officiers du plus grand mérite, et qu'il envoyait souvent redresser et commander momentanément les vieux généraux qui avaient fait quelque faute grave. Cette institution est utile, puisqu'elle offre un moyen d'employer, sans violer le droit d'ancienneté, la vigueur d'ame et de corps d'un jeune homme à qui la nature a départi des talens. Mais elle devient souverainement dangereuse si le despotisme en abuse, puisqu'elle est contraire à l'ordre moral naturel, qui veut que l'âge mur commande à la jeunesse; et que rien n'est plus propre à décourager une armée que l'arbitraire, les passe-droits, et sur-tout l'humiliation des vieux guerriers.

La discipline était d'autant plus sévère en Egypte, que le militaire formant une caste, les lois et l'esprit militaire passaient des pères aux enfans. Il y avait maints usages et maints exercices pour endurcir les guerriers. Ils menaient une vie sévère et laborieuse. On les exerçait à la lutte, à la course à pied, à cheval et en chariots. C'est d'Egypte que ces usages ont passé dans la Grèce.

A la bataille de Thymbré, entre Crésus, roi de Lydie, et Cyrus, roi de Perse, où le premier avait un corps d'Egyptiens dans son ar-

mée, nous apprenons à-peu-près quelles étaient les manœuvres des Egyptiens. Et d'abord il paraît constant que leur ordre de bataille était l'ordre profond; qu'ils formaient des phalanges épaisses, et qu'ils marchaient à l'ennemi ou attendaient son attaque en forme de bataillon carré. Sans doute c'est d'eux aussi, que les Grecs, qui avaient adopté un si grand nombre de leurs institutions, avaient pris l'idée de leur phalange. Les armes défensives de l'infanterie de ligne étaient le bouclier et une cuirasse qui était de fer, ou d'un tissu capable de résister aux traits de l'ennemi; usage qui exista dans toute l'antiquité. Les archers et frondeurs combattaient en troupes légères, et la nature de leurs armes ne permettait même pas qu'ils combattissent autrement; mais ils ne formaient point la partie principale de l'infanterie égyptienne. Les chariots armés en guerre, c'est-à-dire hérissés de fers tranchans, et montés par des guerriers couverts de toutes pièces, occupaient le front de bataille; ils commençaient l'attaque; c'en était fait de l'armée ennemie quand elle était obligée de fléchir sous le carnage effroyable que faisaient ces machines; mais quand ce premier effet manquait, ces chariots, comme nous l'avons déjà remarqué, n'étaient plus nuisibles et dangereux que pour

d'accord pour envelopper et envahir un pays, et ayant des points de correspondance et de réunion, n'était pas plus connu des guerriers de ces temps reculés, que l'art des reconnaissances militaires ou celui des éclaireurs, que le choix des directions, des positions, des terrains; tous ces procédés ne pouvant être, en fait de guerre, que le fruit d'une longue expérience, d'un plan prémédité et d'une connaissance parfaite des contrées dans lesquelles on porte ses armes. Ils marchaient en une seule troupe, droit devant eux, et ne prenaient des renseignemens sur les localités qu'ils avaient à parcourir, qu'à mesure qu'ils avançaient. Ils emportaient des subsistances pour un certain temps, mais ils ne faisaient pas de magasins de munitions de guerre ou de bouche. Ils pillaient le pays ennemi, au jour le jour. Sésostris sortit d'Egypte, et tout fait conjecturer qu'en sortant il ne savait pas positivement quelle direction il prendrait, et encore moins jusqu'où le hasard de la guerre porterait ses pas. Ses préparatifs mêmes, quoique faits, sous bien des rapports, avec sagesse, annoncent la plus grande incertitude de ses projets et de son sort. Il resta neuf ans dehors sans donner de ses nouvelles, et sans que personne en Egypte s'en inquiétât. Il parcourut facilement beaucoup de pays, qui

ne

ne s'attendaient nullement à la visite inopinée de 600 mille hommes, et qui s'estimèrent trop heureux de les laisser passer. Il revint chez lui sans obstacles, emportant un butin immense; mais ne songeant pas à garder une seule des contrées qu'il avait conquises, et de l'existence desquelles il ne daigna probablement jamais s'enquérir depuis. Quand on réunit toutes ces circonstances, on voit qu'il y a nécessairement beaucoup d'exagération et de fables dans le récit qui concerne Sésostris; mais ce récit même prouve quelle idée on avait alors de l'art militaire, et comment la guerre se faisait. Dans ce sens, c'est un trait de lumière.

Les Egyptiens avaient un systême plus compliqué dans leur manière d'attaquer et de combattre, que dans leurs marches. Ce peuple, qui avait été un des premiers à concevoir que l'art supplée à la force, et qu'un petit nombre d'hommes réunis et mus par une même impulsion, étaient en mesure de triompher d'une multitude immense qui n'a point de lien commun; ce peuple avait aussi, un des premiers, réfléchi sur la possibilité de faire mouvoir une troupe dans toutes les directions, sans confusion ni désordre, et avec une précision mathématique. Cependant, il ne faut pas s'imaginer que les manœuvres étaient alors ce qu'elles

sont devenues sous les Grecs et les Romains, ou ce que nous les voyons de nos jours. On chargeait en masse : une armée toute entière fonçait sur l'armée qui lui était opposée, et s'attachait à en faire un carnage affreux. Les chariots armés de faux, placés en avant du corps de bataille, chargeaient les premiers; à leur suite s'avançait l'infanterie pesante; elle avait sur ses flancs, ou derrière elle, les frondeurs et les archers, dont les traits portant au loin, achevaient d'éclaircir les rangs de l'ennemi déjà rompus par les chariots. Néanmoins quand l'attaque de ceux-ci n'avait pas réussi, ce qui arrivait fréquemment, les deux corps d'armée marchant au-devant l'un de l'autre, se rencontraient, se choquaient et s'entre-tuaient impitoyablement. Pendant cette boucherie, les troupes d'infanterie légère, sans beaucoup se compromettre, choisissaient leurs victimes et en immolaient par milliers. Le sort de ceux qui conduisaient les chariots devait être bien malheureux dans la mêlée; car on ne conçoit pas comment ceux du parti victorieux même pouvaient s'en tirer sains et saufs. La cavalerie était chargée de la poursuite de l'ennemi; mais communément celle du parti battu, loin de protéger la retraite, fuyait plus vîte que les autres. Par la nature des choses, une retraite devait être

alors une déroute complète. Cette grande partie de la guerre qui exige tout à-la-fois et de si bons généraux et de si bons soldats, qu'on ne sait auquel des deux donner le plus d'éloges, quand elle est bien exécutée; cette partie paraît avoir été absolument inconnue jusqu'aux Grecs. Ce peuple et les Romains en ont donné des modèles admirables. Il y a eu aussi dans les temps modernes des retraites fameuses; mais il faut convenir que dans la manière actuelle de faire la guerre, et depuis l'invention de l'artillerie, elles sont infiniment moins difficiles, sur-tout moins périlleuses, et que par conséquent elles éprouvent moins le moral du soldat. Dans les temps dont nous parlons, la rencontre d'une rivière était le coup de mort pour les malheureux fuyards. Le monarque ou le général battu passait le pont (s'il y en avait un de préparé) avec son cortège, et pour mieux assurer sa fuite, il le faisait couper après lui, abandonnant sa troupe à la rage de l'ennemi. Celui-ci tuait jusqu'à ce que les forces vinssent à lui manquer, et les prisonniers qu'il faisait étaient esclaves. Depuis qu'on se sert d'artillerie, on peut prendre une position pour protéger sa retraite. On se retranche à une tête de pont et on la garnit de canons. Enfin, les prisonniers sont traités avec humanité, et à la paix ils

rentrent dans leur patrie. Quand on réfléchit à toutes les idées qui pouvaient occuper l'imagination d'un soldat de l'antiquité partant pour la guerre, et à celles qui peuvent tomber dans la tête des nôtres en pareille circonstance, la question se résout entre les anciens et les modernes : Ils avaient des ames d'une plus forte trempe que nous.

Cependant les Egyptiens étaient peut-être, de tous les peuples de la haute antiquité, celui qui devait le moins s'abandonner à ces fuites honteuses et précipitées, dont les troupes de l'Asie ont donné tant d'exemples. Ce peuple possédait des qualités guerrières. Il était brave, calme dans le danger, de même dans les autres circonstances de la vie; et tout Egyptien avait, comme individu isolé et comme membre du corps social, une fierté qui devait lui rendre la honte insupportable. A Tymbrée, le corps d'Egyptiens qui servait dans l'armée de Crésus, aima mieux périr jusqu'au dernier, que de se rendre aux Perses! Cet exemple est beau, et les Egyptiens étaient gens à en avoir souvent donné de pareils que nous ne connaissons pas. Mais il faut remarquer qu'un beau désespoir n'est pas toujours l'acte le plus digne d'un militaire. Ce n'est pas pour se faire massacrer sur un champ de bataille qu'on envoie des troupes

contre l'ennemi. Les dix mille Grecs de Xénophon jetés à douze cents lieues de leur patrie, au milieu d'une nation armée toute entière contr'eux, auraient pu se faire massacrer aussi. On aurait admiré sans doute ce dévouement héroïque; ils ont acquis une bien autre gloire en manœuvrant de manière à revenir dans leurs foyers, à travers une multitude de dangers, et manifestant à chaque pas l'instruction et la discipline la plus admirable, la constance et la fermeté la plus rare.

Il est difficile de déterminer jusqu'à quel point les Egyptiens ont été savans dans la guerre de siége, soit pour l'attaque, soit pour la défense. On ne parle dans leur histoire que de celui de la ville d'Azot en Judée, que leur roi Psammitique ne put réduire qu'au bout de 29 ans. Si cela n'annonce pas beaucoup de talens, c'est du moins la preuve d'une persévérance unique. Une foule de siéges dans l'antiquité présente des phénomènes de durée qui nous étonnent; cependant les machines, telles que les tours roulantes, au moyen desquelles on s'élevait à la hauteur des murailles; le bélier qu'on employait à les abattre; la catapulte qui servait à lancer une multitude de traits; les travaux de la mine et de la sape; et la tortue, espèce de baraque très-fortement consi

truite et couverte d'une manière impénétrable aux traits de l'ennemi, dont on faisait usage pour garantir les travailleurs chargés de combler les fossés de la ville assiégée; toutes ces inventions, non-seulement ont été connues des nations de la haute antiquité, mais elles en proviennent; néanmoins je suis porté à croire que leur origine vient de l'Orient. Rien ne prouve que les Egyptiens aient jamais rien inventé de semblable. Ce n'était pas vers de telles découvertes que se portait leur génie dans les sciences et les arts. La position géographique de l'Egypte, qui la rendait inattaquable (sur-tout avec l'état moral du monde à cette époque) du côté des Ethyopiens et des Arabes, a dû lui donner le même avantage du côté du Nord, jusqu'à ce qu'il se soit élevé en Asie une puissance formidable qui ait mis sous sa domination toutes les parties de ce continent, baignées par la Méditerranée. Les Perses ont été cette puissance. Jusqu'à eux, la seule monarchie redoutable de l'Asie proprement dite, celle des Assyriens, était trop reculée dans l'intérieur des terres, pour que l'Egypte eût rien à en craindre; et les Syriens, Phéniciens, Juifs, etc. qui habitaient les côtes de la Méditerranée, n'étaient pas assez forts pour lutter contre les Egyptiens. La puissance qui en s'emparant du

centre de l'Asie, subjuguerait en même temps ses côtes occidentales, devait être celle à qui, par la situation des lieux, la conquête de l'Egypte était réservée. C'est ce qui arriva du temps de Cambyse, fils et successeur de Cyrus.

Peut-être que cette sécurité où vivait l'Egypte à l'égard de ses voisins, lui a fait négliger l'art des fortifications. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'histoire ne vante point les murailles formidables de Thèbes ou de Memphis, comme celles de Babylone, de Ninive ou de Tyr. Au demeurant, les fortifications, à cette époque reculée, n'étaient pas autre chose que d'épaisses murailles flanquées de distance en distance de tours élevées, et dont les approches étaient défendues par un fossé que l'on remplissait d'eau, quand l'état physique des lieux le permettait. Ce genre de fortifications, plus ou moins perfectionné, suivant le génie et les talens d'un peuple, n'a subi pour le fonds aucun changement jusqu'à l'invention moderne de l'artillerie.

L'attaque d'une ville devait donc consister uniquement à tâcher de faire une brèche à la muraille pour monter à l'assaut; et comme il n'y avait point de traits qui portassent assez loin pour empêcher les assiégeans d'arriver au moins jusqu'au bord du fossé, ils parve-

naient à le combler, et joignaient alors les assiégés corps à corps; de sorte que quand le siége se prolongeait et que l'acharnement commençait à s'en mêler, les boucheries étaient affreuses; jusqu'à ce qu'enfin les assiégeans, qui avaient la facilité de se recruter et de vivre dans l'abondance, triomphaient à force de monde, de la faiblesse et de l'épuisement des assiégés.

Il est impossible de découvrir de quelle époque datent les inventions dont nous avons parlé pour l'attaque des places, de même que celles qui avaient lieu pour leur defense, telles que les remparts de terre épais que l'on construisait derrière les murailles pour les soutenir; la contre-mine; les machines propres à lancer des pierres et des matières enflammées; celles au moyen desquelles on dirigeait des fers tranchans pour couper les cuirs, et même les chaînes qui soutenaient le bélier de l'assiégeant; les parapets, les créneaux qui mettaient le soldat à l'abri lorsqu'il lançait ses traits; les galeries couvertes qui servaient à le transporter en sûreté d'un point de la muraille à l'autre, etc. etc. Toutes ces découvertes furent nécessairement progressives. Les Egyptiens n'étaient pas encore très-versés dans la guerre de siége, à l'époque de celui d'Azot. Les circons-

tances du siége de Bactres, le plus ancien de l'histoire, par Ninus et son innombrable armée, prouvent également que les premiers Assyriens n'étaient pas très-habiles dans l'art de prendre une ville. Cyrus l'était davantage, et cependant il ne se serait jamais emparé de Babylone, si les habitans de cette fameuse cité, moins aveuglés, s'étaient donnés la peine de voir que l'on faisait des travaux pour détourner leur fleuve, et arriver à sec jusqu'à eux. Le siége de Troie n'est pas très-propre non plus à donner une grande idée des connaissances du peuple qui l'assiégeait. Nabuchodonosor II ne se serait pas arrêté 13 ans devant l'ancienne Tyr, si ce conquérant impétueux avait pu la vaincre autrement qu'à force de bras et d'obstination. Enfin, le siége de la nouvelle Tyr, par Alexandre-le-Grand, quoique beaucoup moins long, peut cependant servir à confirmer cette proposition : qu'en général, dans la manière ancienne de faire la guerre, la défense des places était, par la nature des circonstances, plus perfectionnée que l'attaque : c'était même plutôt cette raison que le défaut de connaissances, qui rendait les siéges si longs; puisqu'il est bien certain que les inventions les plus ingénieuses et les procédés de l'exécution la plus difficile, étaient mis en

pratiqué par les anciens généraux, pour prendre une ville dont la conquête leur tenait à cœur. Aujourd'hui, au contraire, l'attaque des places est portée à un bien plus haut degré de perfection que leur défense. L'artillerie acqui-[illegible] cette époque. En effet, privés d'un moyen de projection toujours agissant, qui ne laisse pas à une place assiégée un quart d'heure de repos, et qui assure les travaux, les approches et les logemens des assiégeans, les anciens ne pouvaient faire leurs préparatifs de siége qu'avec une extrême lenteur, il y avait nécessairement beaucoup de suspension dans l'action de leurs machines, de quelque impulsion que leur vînt leur mouvement; dès-lors, les assiégés avaient le temps de se reconnaître et de préparer à loisir leurs moyens de défense; et lorsqu'une ville était grande, et qu'il était difficile de la cerner, qu'elle était populeuse et que sa garnison pouvait faire de nombreuses sorties, enfin, lorsqu'elle était approvisionnée suffisamment, on conçoit qu'il n'y avait pas de motif qui pût déterminer la capitulation d'une garnison valeureuse, souvent composée de citoyens qui combattaient pour tout ce qu'ils avaient de plus cher. Si le système militaire de ces temps avait fourni les mêmes facilités qu'aujourd'hui, pour qu'une armée vînt au secours

d'une ville assiégée, quand le siége se prolongeait; ou si les relations et les intérêts réciproques des peuples, avaient eu la même influence que de nos jours, où souvent les combinaisons de la politique font changer, pendant la durée d'un siége, les opérations de la guerre; il ne serait peut-être jamais arrivé dans l'antiquité, qu'une grande cité fût prise.

Dans ces premiers siècles de l'existence des sociétés et de la civilisation des peuples, il n'y avait pas entre les différens états des rapports qui leur donnassent des lumières sur leurs forces et leurs projets respectifs. Une nation se déterminait subitement et sans trop savoir pourquoi, à en attaquer une autre; celle-ci surprise, se défendait comme elle pouvait. Il suit de là qu'il n'y avait pas de plans de campagne dans le genre moderne, et qu'on ignorait absolument cette foule de détails et de considérations qu'il faut saisir, pour commencer à présent une guerre avec succès. Les anciens préparaient des expéditions, et non pas des campagnes. Ils ne savaient pas en partant où la fortune les mènerait, et ne soumettaient au calcul ni l'espace ni le temps; mais ils n'étaient pas aussi confians sur l'article des événemens possibles; ils les admettaient tous en hypothèse, et se préparaient à tous avec autant de

force que de constance. Les Egyptiens entr'autres se distinguaient dans ce genre de prévoyance, et étaient gens à précaution. Nous voyons par les préparatifs de l'expédition de Sésostris et par quelques autres, que lorsque les rois de ces pays se disposaient à une expédition, ils pensaient non-seulement à se mettre en mesure d'avoir des succès contre leurs ennemis, mais encore à tout ce qui pouvait assurer le bon ordre et la sûreté de leur pays pendant leur absence. Au surplus, ils n'attendaient leur triomphe sur l'ennemi que de leurs forces et du bon état de ces forces. Entretenir des intelligences dans le pays où l'on veut porter la guerre, y semer des divisions, détourner l'attention de son adversaire du point principal de l'attaque, l'obliger à diviser ses forces, déjouer sa politique, former contre lui de bonnes alliances, l'attaquer non pas toujours en face ni au foyer même de sa puissance, mais dans des possessions éloignées qui lui sont chères, ou chez des alliés, à l'indépendance desquels il attache du prix; tout cela était beaucoup trop savant pour la période qui fixe nos regards. Celui qui était réduit à se défendre ne mettait pas plus d'art dans sa conduite. Il paraît sur-tout que les diversions, moyen si puissant et si décisif, ont été très-peu connues ou

pratiquées avant les guerres entre Carthage et Rome. Ce n'est, au demeurant, qu'entre deux états qui ont des possessions vastes et des armées nombreuses, que ce genre de guerre peut avoir lieu, et il exige des connaissances politiques, morales et topographiques, qui ne peuvent être que le fruit des lumières et d'une longue expérience.

Les conquérans de l'ancienne Egypte, ainsi que tous ceux de la même période, lorsqu'ils voulaient s'illustrer par quelques entreprises, rassemblaient le plus de troupes qu'il leur était possible, les encourageaient et les exhortaient, consultaient les dieux, invoquaient leur assistance, et partaient au hasard de la fortune; mais plus le guerrier mettait sa confiance dans la religion, plus il éloignait l'influence de la politique et de la prudence humaine. Telle était sur-tout la tournure du génie des dévots et superstitieux Egyptiens, chez qui d'ailleurs la religion était le ciment de toutes les institutions sociales, et se mêlait même anx occupations les plus vulgaires de la vie.

En nous renfermant uniquement dans notre objet, cette nation nous présente en dernière analyse un spectacle instructif; on peut, sans faire tort aux autres, l'appeler la nation la plus civilisée de la haute antiquité, parmi celles qu'on

donnant à la multitude tout ce qui tenait à l'entretien purement matériel de la société. La différence est que, dans certains pays, tels que l'Egypte et l'Inde, les citoyens ont été partagés par castes absolument distinctes et séparées, qui jamais n'éprouvaient de mutation ni de passage d'individus de l'une à l'autre; tandis qu'en Assyrie l'homme de la plus basse classe de la société pouvait s'élever à la première par ses talens ou par les faveurs de la fortune.

Aimant tout à-la-fois ses aises et le faste, la noblesse assyrienne se servait, pour combattre, de ces chariots armés, dont l'usage est devenu ensuite universel dans l'Orient, et a même passé en Grèce, et dont l'invention doit remonter nécessairement à la nation que l'on connaît pour la plus anciennement civilisée, et qui la première a employé cette sorte de machines.

En tout les Assyriens attachaient beaucoup de prix à un appareil guerrier qui amuse les yeux des ignorans et trouble ceux des lâches, mais qui n'en impose pas aux braves, et n'a jamais procuré de grands avantages. Ils ne manquaient point de courage, et ils aimaient la guerre. Leur choc devait être impétueux et terrible. Comme ils furent le premier des

peuples

peuples de l'Asie à faire des progrès dans la civilisation, ils furent aussi les premiers conquérans; ils envahirent de très-bonne heure le territoire de leurs voisins, et les rendirent tributaires et vassaux. Ce fut sur ce plan que s'éleva l'échafaudage de l'empire de Ninus et de Sémiramis. Les Assyriens ne devaient pas être, par caractère, de ces conquérans capables de conserver leurs conquêtes et de vivre habituellement sur un pied militaire au milieu des pays qu'ils avaient subjugués. C'est ce défaut de constance, de régularité, et de discipline dans les armées, qui a été et qui sera toujours la cause des révoltes si fréquentes des peuples, dans les empires de l'Orient. J'ai déjà remarqué, à l'occasion des Egyptiens, que les anciens peuples n'avaient pas d'autre plan de guerre que de faire des irruptions, des expéditions dans un pays. La contrée subjuguée de cette manière pouvait rompre sa chaîne quand les vainqueurs s'étaient retirés. Quelquefois ceux-ci revenaient et la remettaient sous le joug; quelquefois elle réussissait à le secouer pour toujours. Cette incohérence dans le système politique se répétait dans le système militaire. On rassemblait des armées innombrables qui se mettaient en mouvement à-la-fois et en masse, et inondaient par un seul point le mal-

heureux pays qu'on voulait asservir. Tout considéré, l'on n'aperçoit encore dans ce qui a été dit jusqu'à présent sur la manière de faire la guerre des Egyptiens et des Assyriens, que l'enfance de l'art; mais malgré leur ignorance des grandes combinaisons et des procédés savans, que l'expérience seule peut enseigner, l'une et l'autre de ces nations donnent lieu à cette importante remarque : que les deux premiers peuples civilisés ont été aussi les premiers conquérans et les premiers qui aient eu l'idée d'organiser leurs troupes d'après un système raisonné, et dans la vue d'y mettre de l'ensemble; preuve que la civilisation conduit vers cet ensemble et vers l'*unité*; preuve que l'*unité* est la mère de la régularité, de la force, et la source de tous les succès.

En transportant nos regards du premier empire des Assyriens sur le second, qui fut formé des provinces mêmes du premier, que des gouverneurs puissans en détachèrent et où ils se rendirent indépendans, nous ne changerons rien aux remarques que nous venons de faire relativement au systême militaire adopté par les rois descendans de Ninus. Trois royaumes se formèrent d'abord des débris du colosse qui depuis tant de siècles tenait le sceptre de l'Orient : ce furent ceux de Ninive, de Babylone

et d'Ecbatane. Les Ninivites conservèrent la dénomination d'Assyriens, et au bout de quelque temps subjuguèrent la Babylonie. C'est après cette expédition, qui rendit la nouvelle dynastie des rois d'Assyrie presqu'aussi puissante que la première, que l'on voit reparaître des conquérans Assyriens, entre lesquels Nabuchodonosor II est le plus célèbre. Mais quand on considère les moyens qu'il employa pour vaincre, on est assuré que l'art de la guerre n'avait point encore fait alors de progrès très-sensibles. Ce monarque fut redevable de ses succès au nombre de ses troupes, à la multitude de ses machines de guerre, à son génie audacieux et superbe qui faisait jouer avec un fracas épouvantable tous les ressorts de la puissance; et à son caractère déterminé qui savait électriser les ames et les mouvoir en masse par une même impulsion. C'était bien tout ce qu'il fallait dans le temps où il a vécu; et cela prouve du moins beaucoup en faveur du génie de ce conquérant, de ce qu'il a su vaincre avec les moyens nécessaires alors pour parvenir à la victoire.

Une petite nation d'origine scythique, de la branche des Sarmates, et participant par conséquent du courage et de l'audace des enfans de Japhet, avait été du nombre de celles qui

avaient formé des états indépendans des débris du premier empire assyrien. Cette nation, c'était les Mèdes. Sages et paisibles d'abord, austères dans leurs mœurs, ils n'avaient pensé qu'à vivre heureux et libres sous de bonnes lois; mais ensuite l'ambition ayant résulté chez eux du sentiment de leur force, ils s'étaient agrandis au point d'avoir enlevé Ninive aux rois de Babylone, et dès-lors ils s'étaient amollis. Comme tous les peuples sans culture, ils avaient pris les mœurs et les usages des peuples policés dont ils étaient devenus les maîtres; et il paraît que les Mèdes, dont tout l'art à la guerre consistait originairement dans leur intrépidité, en laissant introduire parmi eux le faste assyrien, perdirent leur courage, et furent hors d'état de faire de grands progrès dans la carrière militaire. En un mot, jusqu'au moment où Cyrus, devenu roi des Mèdes par héritage, eut fait une révolution dans la guerre et la politique, on peut dire que tout ce que nous avons exposé touchant les usages et les procédés dans l'art de la guerre des Egyptiens, est applicable également et sans plus d'étendue aux Assyriens, aux Babyloniens et aux Mèdes; sauf les différences qui existaient entre les caractères de ces nations, et qui en apportèrent, ainsi que nous l'avons fait observer, dans leur

manière d'envisager le militaire comme institution sociale.

Depuis Cyrus, la scène change et le tableau s'agrandit. Ce prince, avant d'être roi des Mèdes, l'était des Perses, autre petite nation de la même origine que les Mèdes, mais de la branche celtique (1). Le pays qu'elle habitait, était, à cette époque, selon toutes les apparences, une province de l'empire des Mèdes; mais le caractère fier et indépendant des Perses empêcha que jamais les Mèdes n'en fissent proprement leurs sujets. Quoiqu'ils n'eussent pas alors une théorie militaire plus savante que celle des autres peuples dont nous avons parlé jusqu'à présent, et qu'ils ne connussent pas ce que c'était que la cavalerie, ni même l'infanterie de ligne, il est du moins certain

(1) Je me conforme ici, sur l'origine des Mèdes et des Perses, à l'opinion du savant M. Pelloutier de Berlin. On a pu enfanter depuis lui beaucoup de systêmes à cet égard; mais quel que soit l'amour propre des auteurs à ne vouloir jamais adopter purement et simplement les idées d'un autre écrivain, je ne les imiterai pas en cela, et je m'estimerai toujours heureux de saisir une vérité qu'on me découvre au milieu de la foule d'erreurs de tous genres qui cachent la lumière à l'homme. Il est certain qu'on remarque la plus grande conformité entre les Perses du temps de Cyrus, et les Celtes nos ancêtres; et puisque je me borne ici à la partie militaire, j'observerai, sur ce point, que ce peuple est le seul des anciens peuples civilisés de l'Asie qui ait eu dans ses principes militaires et dans sa discipline des ressemblances avec les Européens.

et successeur de Cyrus, se fut emparé de l'Egypte, les Perses virent sous leurs lois le plus riche empire qui ait jamais existé dans le monde, sans excepter celui de Rome. Comme la fondation de l'empire des Perses par Cyrus n'est pas une chose douteuse, et qu'on sait aussi avec certitude le point d'où il est parti, le rare mérite de ce prince ne peut pas être contesté, et cette considération me paraît faire le procès de ceux qui n'ont voulu voir dans la Cyropédie qu'un roman.

Cyrus trouva dans les Perses de bonnes dispositions; mais, à cela près, ce fut lui qui, sous le rapport militaire, leur enseigna tout, et en fit à cet égard des hommes nouveaux. Il ne tira point parti d'une armée déjà organisée pour la perfectionner; mais il créa une armée. Il introduisit chez les Perses la cavalerie et l'infanterie de ligne et pesamment armée. Sa première expédition avec son oncle Cyaxare, roi des Mèdes, contre les Babyloniens, prouve qu'il avait réfléchi profondément sur l'avantage de prévenir et d'étonner l'ennemi par une irruption soudaine sur son territoire; sur l'art de vivre à ses dépens sans faire un dégât qui est communément aussi nuisible à celui qui en est l'auteur, qu'à celui qui le supporte; sur toutes les ressources qu'on peut tirer de la va-

riété d'un terrain pour couvrir, dissimuler, ménager ou augmenter ses forces; enfin, sur le grand principe de profiter de la victoire, et de serrer l'ennemi de si près, après l'avoir vaincu, qu'il n'ait pas le temps de réparer sa défaite par de nouvelles mesures.

Un des titres de gloire les plus remarquables de Cyrus, est d'avoir été le premier conquérant qui ait traité avec humanité les peuples vaincus, qui s'en soit fait chérir, et qui ait commencé par-là à consolider chez eux sa domination. Cet habile guerrier se garda bien aussi de jamais licencier son armée; il la tint constamment sur pied, constamment en haleine, et suivit la grande maxime de préparer les troupes à la guerre pendant la paix. Il perfectionna les manœuvres, l'équipement, les armes, et entr'autres il rendit les chars armés en guerre beaucoup plus utiles, en leur donnant une construction plus mobile et plus légère : c'était prodigieux pour ce temps; et Cyrus, qui le premier perfectionna la tactique, ne pouvait pas l'amener tout de suite au point de faire reconnaître l'inutilité de toutes les machines qui gênent l'action immédiate de l'homme.

Cyrus connaissait à fond son armée; et quand il projetait des expéditions, quand il entrait en campagne, quand il était prêt à livrer bataille,

il endoctrinait non-seulement les généraux, mais même les officiers particuliers de chaque arme, par les ordres les plus détaillés et les plus précis. S'il est un moyen qui tende à l'ensemble et à la vigueur des opérations, c'est sans doute celui-là. Je ne crois pas qu'il ait jamais manqué son effet entre les mains d'aucun capitaine qui s'en soit servi : nouvelle preuve que tout ce qui ramène à l'unité est toujours ce qu'il y a de plus efficace et de plus immanquable pour atteindre un but.

Dès la plus haute antiquité, chez les Assyriens et les Babyloniens, et ensuite chez les Mèdes et les Perses depuis Cyrus, l'infanterie pesante, savoir, celle qui avait pour armes défensives le casque, la cuirasse et le bouclier, et pour armes offensives le javelot, la pique et l'épée, fit décidément la force principale des armées. Toutes les nations arrivèrent à cette idée, à mesure qu'elles se civilisèrent; et elle est tellement un produit de la civilisation, qu'on n'a jamais vu d'infanterie régulière chez les peuples bruts les plus belliqueux. Dans des empires comme ceux dont il est ici question, composés de tant de races d'hommes diverses et plus ou moins policées, toutes celles qui n'étaient pas encore susceptibles d'être assujéties à la discipline militaire, formaient l'infan-

terie légère, et on les employait comme gens de trait, archers, frondeurs, etc., suivant que ces divers exercices étaient plus en usage dans leur pays natal, et que ces hommes y étaient mieux rompus dès l'enfance.

Quant à la cavalerie, il est certain qu'elle n'a jamais formé, chez les anciens, une troupe régulière comme chez les modernes. On n'employait généralement que celle des peuples que la nature avait fait cavaliers, parce qu'elle leur avait donné d'excellentes races de chevaux; tels furent nombre de peuples Scythes, les Arabes, les Numides, etc. Cependant les Perses étaient fantassins nés; et pour introduire la cavalerie dans sa nation, et apprendre à ses sujets à manier des chevaux, Cyrus dut les faire écuyers par principes. Mais tout engage à croire que Cyrus, qui avait long-temps médité le plan de rendre les Perses conquérans sous sa conduite, voulut d'abord les initier dans tous les arts relatifs à la guerre et connus des nations voisines, pour les égaler à ces nations, et que, lorsqu'il eut accompli ses desseins et consolidé son empire, il lui fut plus facile de se servir des cavaliers mèdes ou arabes devenus ses sujets, pour en composer les troupes à cheval de son armée, que d'y employer des hommes moins habitués à cet exercice. Ce calcul ne

serait pas le nôtre, parce qu'il nous faut une cavalerie solide et réglée, attendu que, dans l'art de la guerre moderne, cette arme est tout autrement importante pour nous qu'elle ne l'était pour les anciens, comme nous le démontrerons par la suite; mais ce calcul était propre aux temps et aux circonstances où a vécu Cyrus; et par cette seule raison il est à présumer qu'il le fit.

L'infanterie de Cyrus était composée de compagnies de cent hommes, ayant à leur tête un capitaine. Ces compagnies étaient subdivisées en vingt escouades, qui avaient chacune un commandant compris dans le nombre des hommes de l'escouade. Dix compagnies réunies formaient un régiment, dont le chef avait un rang équivalent à celui de colonel parmi nous.

Les divisions d'armées renfermaient dix régimens, et étaient dirigées par un général. La réunion de cinq ou de dix divisions avait à sa tête un général d'un grade supérieur; et, dans cette proportion, les dignités s'élevaient jusqu'à celle de chef suprême ou généralissime de l'armée, qui était un des grands-officiers de la couronne des rois de Perse. Nous retrouvons ici une hiérarchie semblable à celle des Egyptiens; et, selon toute apparence,

la hiérarchie militaire chez les Assyriens et les Mèdes, quoiqu'elle ne soit pas parvenue à notre connaissance, ne différait pas beaucoup de celle des Perses, parce que toutes les parties de l'état social, chez ces nations antiques, retraçaient, dans leur organisation, la forme d'après laquelle on avait ordonné la société générale, et qui était la forme monarchique. On remarque aussi, dans cette hiérarchie, le calcul décimal, ou la division par le nombre 10, qui, avec celle par le nombre 12, ont été universellement les bases admises par les peuples primitifs pour le partage des corps ou des individus dans toutes les institutions de la société.

La division imaginée par Cyrus est belle et simple. On est seulement étonné, si on la compare au systême actuel, de voir les brigades formées de dix régimens. Comme, selon toute apparence, les dix régimens d'une division étaient le contingent d'une même province, que les garnisons étaient permanentes, et qu'il pouvait s'établir dans chaque division de l'armée une union, un esprit de corps, un ensemble physique et moral, qui était le résultat des rapports constans et intimes existant entre les régimens qui la composaient, il s'ensuit que cette formation avait l'avantage, à la guerre,

de machines; qu'ils ont toujours eu la plus grande confiance dans cet appareil, quelque dures leçons qu'ils aient reçu de l'expérience à cet égard; et que ce penchant à faire du fracas avec des moyens mécaniques donne lieu de penser, comme je l'ai déjà dit, qu'ils n'étaient pas très-sûrs d'effrayer leurs ennemis par leurs moyens personnels.

Il est impossible de parler avec plus de certitude de la science de la castramétation chez les Assyriens, les Mèdes et les Perses, que chez les Egyptiens. Selon toute apparence, les Perses de Cyrus, très-durs à eux-mêmes, et qui ne faisaient la guerre que dans des pays chauds et secs, bivaquaient et ne campaient point. Il en était de même de la moitié des troupes dans les innombrables armées de l'Orient. Par la raison que le faste des grands exigeait une multitude de tentes pour le nombre de femmes ou d'esclaves qu'ils traînaient à leur suite, par cette raison, dis-je, il ne devait pas s'en trouver assez pour le soldat. Nous ne connaissons pas la forme de leurs camps : ils ne les fortifiaient pas, sans doute par deux raisons; la première, qu'ils étaient trop efféminés pour être en état de se livrer souvent à un tel travail; et la seconde, qu'ils ne pouvaient pas occuper long-temps la même place, à cause de

de leur effroyable consommation. L'arrangement de leurs camps était, au surplus, dans l'ordre qu'indique la nature, c'est-à-dire de mettre au centre tout ce qu'il y a de plus précieux, d'environner ce dépôt de troupes réglées, et de mettre en première enceinte et en postes avancés les troupes légères. En tout, il devait régner beaucoup de désordre dans leurs camps. Ils ne les levaient pas quand ils marchaient à l'ennemi; ils ne s'en occupaient plus dans leur fuite; et voilà pourquoi nous voyons dans l'histoire ancienne tant de camps pillés. Au surplus, on conçoit que je parle ici des Assyriens, des Mèdes et des Perses postérieurs à Cyrus. Sous ce grand homme, les choses étaient mieux réglées; et sans doute qu'il mit autant d'ordre dans ses campemens, qu'on pouvait en introduire alors dans une partie de la guerre que bien des causes avaient entretenue dans un état d'enfance. J'ai indiqué les trois principales, dans la mollesse des peuples de l'Asie, dans l'inutilité des tentes sous le beau ciel de ces climats; enfin, dans l'impossibilité de faire camper des armées si nombreuses.

On peut établir comme une observation généralement vraie, que toutes les causes qui engendrent le désordre et l'irrégularité dans

les campemens, opèrent les mêmes effets dans les marches; du reste, c'est la même disposition. Une armée en marche n'est pas autre chose qu'un camp mouvant; et cela était vrai sur-tout chez les anciens, qui ne connaissaient pas les marches sur plusieurs colonnes. Les armées de l'Asie traînaient avec elles des bagages immenses; mais rien n'annonce que l'on eût la précaution de former des magasins pour la subsistance des troupes. Nous en ferions peut-être autant, si la nécessité d'en former pour les munitions de guerre ne conduisait pas à l'idée d'en avoir aussi pour celles de bouche. L'histoire nous parle trop souvent de famines et de mortalité dans les armées asiatiques, pour qu'on puisse croire que rien n'y manquait de ce qui peut assurer l'existence et la santé des hommes.

Le règne de Cyrus a été, en tout point, une époque remarquable. Je ne connais, dans l'histoire, que celui de Charlemagne qu'on puisse lui comparer. Avant Cyrus, les Perses n'étaient rien; sous ce conquérant législateur ils furent tout; après lui, leur empire ne fut plus qu'un colosse fastueux, qui tous les jours voyait la mine faire des progrès sous sa base demesurée, et le menacer de l'engloutissement. Il suit de là, qu'en parlant du système militaire des peu-

ples dont nous nous occupons, il faut toujours distinguer ce qui a existé sous Cyrus, et ce qui était le fruit de son génie, de ce qui a existé avant et après lui. Cela semblerait détruire ce que j'ai dit de la révolution politique et militaire opérée par ce prince. Mais il faut observer, quant au résultat politique, que le mélange des nations conquises et réunies par Cyrus, subsista pendant plus de deux cents ans, c'est-à-dire jusqu'à la conquête de la Perse par Alexandre; et quant au résultat militaire, que ses institutions n'en furent pas moins belles, et faites pour servir de modèle, quoiqu'entre les mains débiles de ses successeurs elles ne produisirent presque plus rien de grand en faveur de leur nation. Cependant ces institutions ne dégénérèrent pas tellement, que les Perses, au temps de leurs guerres contre la Grèce, ne dussent être considérés comme de très-habiles militaires comparativement à ce qu'avaient été les Assyriens, les Babyloniens et les Mèdes avant l'époque de Cyrus, et avant les changemens opérés dans l'art de la guerre par ce prince. D'ailleurs, ce que l'ineptie et l'imprévoyance des Perses laissa perdre, ne fut pas perdu pour le reste du monde; et peut-être que les Grecs eux-mêmes, dans les rapports qu'ils eurent avec les Perses depuis leurs

célèbres démêlés, étudièrent et imitèrent les institutions de Cyrus plus qu'ils n'ont voulu en convenir.

Toutes ces observations sont parfaitement applicables aux tableaux opposés que présente la manière de combattre et d'attaquer des Perses sous Cyrus, ou celle des nations asiatiques en général, laquelle, dans la suite, fut trop souvent imitée par les Perses corrompus. Cette manière était bruyante, impétueuse, confuse. La charge s'effectuait en masse, et tout le génie des plus grands généraux, jusqu'à Cyrus, n'avait pas été plus loin que de faire mouvoir cette masse avec plus ou moins d'énergie et d'ensemble.

La bataille de Thymbrée nous prouve que Cyrus avait trouvé l'art de combiner ses mouvemens sur ceux de l'ennemi; de ne faire donner ses troupes que partiellement, avec mesure, en se ménageant toujours les moyens de porter des corps par-tout où le besoin pouvait le requérir, soit dans les points faibles, soit dans ceux où il était nécessaire de faire de plus grands efforts. Les Perses, dans le temps de leur plus grande dégradation, n'ont jamais tout-à-fait perdu cette science. Leurs expéditions contre différens peuples, et leurs campagnes mêmes contre les Grecs, toutes

malheureuses qu'elles aient été, en offrent plus d'une preuve. Quant à la tactique de siége des Assyriens, des Mèdes et des Perses, je ne puis que m'en référer à ce que j'ai dit de celle des Egyptiens. Il faut observer que les Assyriens avaient la même origine, et sous bien des rapports le même caractère, les mêmes inclinations et les mêmes usages que les peuples de l'Egypte. Il dut résulter de là beaucoup de conformité dans leurs institutions, et entr'autres dans leur systême militaire. Les Assyriens policèrent les Mèdes et les Perses. Ces derniers, dans leur position, lorsqu'ils commencèrent à se faire connaître, et avec les vues du conquérant qui en fit un peuple illustre, devaient bien plutôt s'appliquer à la guerre de campagne qu'à celle de siége. Tout annonce qu'ils adoptèrent, à l'égard de cette dernière partie de la guerre, ce qu'ils trouvèrent établi chez les peuples qu'ils soumirent à leur empire, et qu'il leur parut même superflu de penser à le perfectionner.

Cyrus ne montra pas moins de génie dans la manière de combiner le plan et les préparatifs d'une campagne, que dans celle de l'exécuter. Cette branche de l'art de la guerre, qui est toujours devenue plus importante à mesure que l'art a fait des progrès et que les lumières

se sont étendues; cette branche, qui est de nos jours en Europe la seule sur laquelle on puisse enter les succès militaires, était tout-à-fait ignorée des nations primitives, du moins dans ce qui concerne les dispositions relatives à l'ennemi. On se préparait bien quant à soi. Le roi qui voulait entreprendre une guerre, rassemblait le plus de troupes qu'il lui était possible, les armait et équipait de son mieux, les encourageait par toute la force de son éloquence, et après avoir offert aux dieux de nombreux sacrifices, il se mettait en campagne. Mais la prévoyance qui consiste à bien connaître la situation physique et topographique du pays ennemi, son état politique et moral, ses forces, ses ressources, ses moyens de défense; et l'art de régler ensuite ses plans, ses dispositions et ses préparatifs sur ces notions préparatoires; cette prévoyance et cet art étaient également hors de la portée des peuples dont on vante le plus les conquêtes et les exploits avant Cyrus. Ce grand monarque vit tout le parti qu'on pouvait tirer de pareilles connaissances; il en fit le principe de sa conduite; et quand l'histoire ne nous apprendrait pas que ses opérations guerrières furent basées sur l'esprit de prudence et de combinaison, nous pourrions le deviner en en contemplant le résultat.

Quant à la liaison qui peut exister entre la branche militaire et les autres branches de l'ordre social, on conçoit que chez les nations primitives la guerre n'avait pas avec la politique les rapports étendus et intéressans que l'on y a vu exister depuis. D'une part, les rois étaient trop absolus, pour qu'ils eussent besoin de chercher dans la guerre un moyen d'accroître leur autorité; d'autre part, les relations des différens peuples n'étaient pas assez intimes pour qu'il existât de l'un à l'autre cette surveillance, cette jalousie et cette attention à maintenir l'équilibre, qui causent aujourd'hui toutes les guerres de l'Europe. Ainsi l'institution militaire tenait alors, comme nous l'avons dit, très-intimement et essentiellement à l'organisation des corps politiques; mais la guerre ne tenait qu'à l'ambition et à l'avidité des rois, sans qu'il y eût dans ses suites une augmentation de sûreté ou de bien-être pour les sujets.

La politique de Cyrus fut encore plus sage que celle de tous les conquérans qui l'avaient précédé. Il donna au vaste corps qu'il avait formé par ses conquêtes, et qui était composé de tant de parties disparates, une consistance que les grands empires n'avaient jamais eue jusqu'alors. Le lien religieux fut sans doute un

de ceux avec lesquels il enlaça toutes ces pièces détachées, qui ne tenaient pas naturellement l'une à l'autre. Cependant la religion, beaucoup plus simple chez les Mèdes et les Perses qu'elle ne l'était chez les Egyptiens et les Assyriens, n'y eut jamais la même influence sur l'état, ni sur les décisions des princes.

Au surplus, les anciens peuples n'eurent point l'idée de faire la guerre pour étendre leur croyance. Les Romains sont ceux qui ont mis le plus de liaison entre la chose religieuse et la chose militaire : mais ce n'était pas dans ce sens que les dieux de Rome devaient dominer sur la terre; c'était dans le sens que les dieux avaient prédestiné Rome à la conquête du monde.

Concluons sur ce qui regarde les Mèdes et les Perses, et faisons remarquer ici la force subsistante et toujours plus évidente, de ces deux principes fondamentaux; le premier, que l'*unité* constitue toute la force de la partie militaire, quand elle existe dans cette partie en elle-même et dans les rapports qui lient l'institution militaire aux autres institutions sociales; le second, que cette *unité* qui seule fait du militaire un état, une institution, et de la guerre un art, ne se développe qu'avec les lumières et la civilisation; quoiqu'il ne soit pas

nécessaire pour cela que toutes les nations policées et éclairées soient militaires ou belliqueuses. L'exemple des Egyptiens et des Assyriens nous a déjà démontré la vérité et la solidité de ces principes. Les Mèdes, qui dans l'origine furent forts de leur union, renversèrent l'empire de Ninive, et devinrent marquans entre les nations en se civilisant. Les Perses, conduits par un homme qui avait fortifié son génie naturel de toutes les lumières et de toutes les connaissances qu'il avait puisées chez les Mèdes et les Babyloniens, se trouvèrent montés rapidement à un degré remarquable dans la civilisation, lorsque, par l'influence du même personnage, l'unité s'établit au milieu de leurs institutions, et régna chez eux dans toute sa force. Mais, encore une fois, cette unité est le nœud magique auquel est attachée la destinée des empires. Si ce nœud vient à se rompre, les lumières, loin d'être secourables, vont se tranformer en ténèbres. L'histoire nous montre les Perses confirmant par un triste exemple cette vérité sévère; nous les voyons amollis, dégradés, et sur-tout *désunis*, méconnaître enfin des institutions qui subsistaient toujours, mais qui ne les animaient plus de leur esprit. Nous voyons que le nœud gordien tranché par le cimeterre d'Alexandre,

n'était que la figure de celui que la corruption avait coupé parmi les Perses, et depuis la rupture duquel toutes les parties de ce bel empire, sans lien commun, tombaient en dissolution. Jusqu'à cette époque fatale, l'empire des Perses avait formé un corps plus solide qu'aucun des grands états qui avaient existé avant lui. Il avait réuni sous les mêmes lois une foule de nations diverses, qui ne formaient plus dès-lors qu'une même nation; et tous ces phénomènes provenaient de ce que le génie qui avait fondé cet empire, lui avait imprimé le sceau d'*unité* qui était l'essence de son caractère.

## CHAPITRE IV.

### *Suite du précédent.*

Les Perses nous conduisent naturellement aux Grecs, puisqu'il s'agit de guerre; et comme nous avons déjà interverti forcément, à cause des Perses, l'ordre de la classification des races que nous avions voulu suivre d'abord, pour examiner l'esprit et les systêmes militaires des différentes nations, nous nous permettrons de l'intervertir encore ici, et nous ne parlerons des Carthaginois qu'après avoir parlé des Grecs,

parce que les Carthaginois nous mèneront aux Romains, qui termineront la série des considérations que nous nous sommes proposées sur l'art militaire des anciens. Ce changement n'en apporte aucun dans nos principes et dans leur développement, dont nous tâcherons de ne pas perdre le fil au milieu du torrent des siècles.

Lorsque les familles issues des trois enfans de Noé quittèrent le pied du Caucase, où, suivant une multitude d'antiques traditions, ces souches primitives du genre humain s'étaient rassemblées après le déluge, il fut convenu entr'elles ( et ce sont ici les résultats qui nous servent de preuves ), que la race de Sem peuplerait l'orient, celle de Cham le midi, celle de Japhet l'occident et le nord. Il était impossible alors que ce partage eût pour base des conventions plus précises; et sans doute il fut libre aux familles qui composaient ces races, de s'arrêter au point où elles le voudraient dans la direction qui leur était assignée, et de s'y établir.

Les premiers établissemens des différentes races furent donc très-voisins les uns des autres, et très-proches du centre commun d'où elles étaient parties. Ainsi les Japhétens se fixèrent d'abord, dans la direction du nord,

entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne ; et dans la direction de l'occident, le long des côtes septentrionales et méridionales du Pont-Euxin, entr'autres dans les contrées connues des Grecs et des Romains sous le nom d'Asie mineure ou d'Asie proprement dite.

Il n'est pas de mon objet de suivre, dans leurs différentes migrations, les familles de la race de Japhet qui prirent la direction du nord. Partagées en diverses branches, les unes allèrent peupler la Chersonèse Taurique, l'Ukraine, la Pologne, la Russie ; les autres se répandirent sur ce vaste plateau qui s'étend depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Orientale ; et poussant vers le nord, à mesure que leur nombre augmentait, elles arrivèrent enfin jusqu'aux rivages de cette mer de glaces, où la nature a placé les limites de la vie pour l'espèce humaine. Celles qui eurent le courage de se fixer dans ces lieux de désolation, ou qui peut-être y furent contraintes par l'impulsion des autres familles qui se multipliaient derrière elles, et qui les pressaient ; celles-là, dis-je, souffrirent, par l'âpreté du climat, une dégradation dans leur forme corporelle, qui leur donna un aspect monstrueux ; et par une conséquence naturelle, leur moral s'altéra en proportion de leur physique. Cette race, que

nous connaissons aujourd'hui sous les noms de Finlandais, de Lapons, de Samoïèdes, de Groënlandais, est trop peu nombreuse et trop disséminée sur ses vastes domaines, pour n'avoir pas perdu toute espèce de force et d'énergie; mais c'est avec fondement que divers auteurs allemands ont soupçonné que les peuples que nous appelons *Tartares*, et qui ont tant d'analogies physiques et morales avec la race dont nous parlons, sont originairement des hordes refoulées vers les régions les plus septentrionales de l'Asie, par la pression de celles qui croissaient tous les jours dans le centre de ce continent; que ces hommes rapetissés par la dureté des climats qu'ils étaient forcés d'habiter, n'en ont pas moins conservé, avec la faculté de multiplier, un courage, une férocité et une force de corps qui les a rendus terribles, et que, parvenus à un nombre formidable, ils sont venus, à différentes époques, exterminer les races scythes qui occupaient le milieu de l'Asie, et s'établir à leur place. Les différens rapports des anciens sur le compte des Scythes, qui tantôt les peignent comme les plus justes des hommes, et tantôt comme les plus cruels; l'existence de beaucoup de monumens trouvés dans le midi de la Sibérie par des voyageurs russes, et qui sont des attes-

[illegible]

[illegible] Hector est [illegible] ; Achille [illegible] était une [illegible] toujours [illegible] hommes, [illegible] Grecs la saccagent, [illegible] ; et loin d'être en état, comme [illegible] Romains, qui [illegible] Carthage [illegible] frénésie [illegible] les siècles [illegible], [illegible] la place de leur rivale, et de [illegible] le monde par eux-mêmes [illegible] fait, ces Grecs barbares, [illegible] des corsaires, ne savent que con[illegible] en festins et en débauches les richesses [illegible] pillées. Si les expressions du poète, [illegible] de Troie, ne sont pas trop exagérées, [illegible] de cette ville est un de ces coups [illegible] par lesquels un esprit malfaisant, en[illegible] du genre humain, a toujours retardé, [illegible] qu'il l'a pu, la culture intellectuelle du monde.

Ainsi, à l'époque de ce siége si vanté, les Grecs n'avaient encore, dans leur manière de faire la guerre, aucun art, aucun ordre, aucun ensemble : une force de corps redoutable, une espèce d'armes qui mettait toute la chance d'un combat dans le bras d'un individu; voilà les seuls moyens qu'ils sussent employer pour vaincre. Mais lorsqu'à l'aide des lumières, qu'ils reçurent par différentes voies, et sans interruption, des Phéniciens et des Egyptiens, les Grecs eurent cultivé les germes heureux qu'ils portaient en eux-mêmes, qu'ils eurent assis la société sur ses vraies bases, et perfectionné toutes les institutions sociales, combien cette nation devint grande! Supérieure dans tous les arts qui dépendent des facultés morales de l'homme, elle jeta, entr'autres par les armes, un éclat éblouissant. Dans leurs beaux jours, les Grecs ont peut-être été les hommes les plus braves qui aient jamais existé. Les Romains mêmes, toujours si habiles à vaincre par leur astucieuse politique en même temps que par leur intrépidité, ne peuvent produire, dans tout le cours de leur longue histoire, une guerre qui ressemble, pour les efforts de courage, à celle des Grecs contre les Perses, et aux conquêtes d'Alexandre, où l'on vit à nu la valeur et la science militaire triompher du nombre

armées grecques, et à faire d'elle le corps principal et fondamental, avant même que le raisonnement et les principes eussent justifié cette disposition. Les Grecs s'appliquèrent donc spécialement à donner à leur infanterie, par l'art de la tactique, un ensemble et une unité que rien ne pût altérer. Ce corps était composé d'hommes tellement animés du même esprit, tellement assouplis et préparés par les exercices et les jeux guerriers auxquels ils se livraient continuellement, qu'on peut dire qu'au moral et au physique, la réunion de ces hommes formait un faisceau indissoluble. Quant à la hiérarchie des armées grecques, elle fut, sous d'autres noms, à-peu-près la même que celle des armées orientales; et il est curieux d'observer, à la gloire de la forme monarchique, qui tend si directement à la force et à l'unité, que quelques efforts qu'aient faits les Grecs pour conserver les formes républicaines dans le conseil de leurs généraux, ils ont été obligés, dans toutes les grandes occasions, d'y renoncer. L'esprit républicain produisit au surplus un bien notable : c'est que les généraux et officiers grecs nommés par leurs républiques, ne pouvaient pas exiger pour eux-mêmes un respect servile; qu'ils prescrivaient l'obéissance au nom de l'ordre public et de la loi, et qu'ils s'y sou-

mettaient les premiers. Il en fut de même chez les Romains. Dans les monarchies de l'Europe moderne, l'honneur a garanti le militaire de l'esprit servile; et l'honneur tempéré par la civilisation, est le sentiment le plus fait pour le guerrier, le plus utile à la société, et le plus sublime de ceux qui peuvent échauffer l'ame.

La discipline des armées grecques était donc d'autant plus sévère, que c'était au nom de la patrie qu'on était soumis et que l'on combattait. Le mot de *patrie* signifiait quelque chose pour des hommes qui, bornés à l'enceinte d'une ville fondée par leurs ancêtres, la regardaient comme un patrimoine au sein duquel ils étaient nés, et où ils devaient mourir. Dans les grandes associations politiques de nos jours, et avec les idées morales et religieuses apportées dans le monde par la religion chrétienne, éclaircies et propagées par la civilisation et les lumières, le mot de *patrie* est vide de sens. Comment fixer à un Européen moderne la sphère des affections que ce terme doit renfermer? Un traité de paix qui ajoute une province à l'état dont il est membre, va l'obliger du jour au lendemain à chérir des millions d'hommes de plus. L'amour de l'ordre, du bien public et de l'humanité, voilà ce qui doit être gravé dans

le cœur de l'homme vertueux de nos jours. Ces sentimens n'ont rien de vague, non plus que les devoirs qui en dérivent. Ils s'accordent avec la religion, la politique et la morale. Ils embrassent tous les temps, tous les lieux et tous les êtres, et ils sont l'antidote de toute espèce de fanatisme.

La tactique était la partie forte des Grecs. Ils brillaient sur-tout dans le maniement des armes et dans les manœuvres. Leurs armes étaient pesantes; sans doute parce qu'ils avaient reconnu que ce poids donnait à l'individu plus d'aplomb, à la troupe plus d'ensemble, et qu'en mettant plus de liaison entre ses parties constitutives, il lui faisait acquérir une plus grande force d'impulsion contre l'ennemi. Les Lacédémoniens se faisaient un toit impénétrable de leurs larges boucliers; les Macédoniens offraient dans leurs phalanges une forêt de piques. La pique en usage chez tous les peuples de la Grèce, quoiqu'avec quelque modification dans sa forme, était en général très-longue et très-lourde. Celui qui la portait et la maniait, devait être sans doute pourvu d'une grande force; mais quand il avait acquis cette force par le genre de vie, l'habitude et l'exercice, quels coups terribles ne portait-il pas dans les combats? Les Grecs, en outre de

la pique, étaient armés d'épées, de javelots, et ils avaient pour armes défensives le bouclier, le casque et la cuirasse. Indépendamment du poids considérable de ses armes, le soldat portait sa subsistance de plusieurs jours. C'était ainsi que les armées grecques pouvaient faire des marches longues et rapides, et que n'étant pas gênées par un immense attirail de bagages et de munitions, elles pouvaient pénétrer au loin dans un pays, trouvant en elles-mêmes leur force et leur sûreté.

L'ordre de bataille, chez les Grecs, était très-certainement l'ordre profond, et leur système général de manœuvres devait tendre à former cet ordre, à le conserver, et par conséquent à concentrer une armée. Aussi l'on peut juger qu'ils s'étaient attachés à perfectionner l'alignement, l'égalité du pas, l'ensemble dans les mouvemens, la formation rapide des bataillons carrés et des colonnes en masse, enfin, la précision des conversions qui ont le centre pour pivot. Ils n'avaient pas mis moins d'attention à établir le plus grand ensemble dans le jet des traits, et dans le passage d'un combat d'arme d'une espèce, à une autre d'espèce différente. En général, les Grecs ont dû s'appliquer aux manœuvres qui donnent à une troupe de la solidité et de la consistance, et

il était de l'essence de leur systême de travailler à obtenir la même unité dans les mouvemens d'une armée entière, que dans ceux d'un bataillon. Par cette raison d'abord, et par une suite de la perfection de leur organisation physique, les Grecs ont été, de tous les peuples militaires, le plus manœuvrier.

Leurs troupes légères étaient peu nombreuses, comparativement à l'infanterie pesamment armée. Elles faisaient usage d'arcs, de frondes et de légers javelots. Quant à la cavalerie, ce fut une arme peu connue des Grecs, du moins comme troupe nationale; et en général les anciens en connaissaient peu d'autre que celle des peuples que la nature avait faits cavaliers, et qui se dévouaient au service des différentes puissances; chose très-différente que d'avoir une nombreuse cavalerie organisée par l'art, entretenue par la discipline, et aussi manœuvrière que l'infanterie.

Les Grecs, si habiles tacticiens, n'étaient pas aussi savans que les Romains dans la castramétation. Cet art, que le grand peuple conquérant de l'univers a singulièrement perfectionné, était né chez lui, sans doute des besoins qu'éprouvaient les armées dans une longue campagne, et des dangers qu'elles couraient. Les Egyptiens, qui, comme nous l'avons

observé, n'ont jamais fait que des irruptions dans des pays aussi beaux que le leur, et qui n'ont pas éprouvé une résistance capable de compromettre l'existence de leurs armées, n'ont pas pu sentir la nécessité d'un art enfant de la précaution. Ils n'ont donc rien transmis à cet égard aux Grecs, qui ont été leurs disciples dans l'art militaire comme dans tous les autres; et les Grecs, qui, avant l'entreprise de Cyrus le jeune (dont l'issue fatale occasionna la retraite des dix mille), n'avaient fait aucune guerre lointaine, s'étaient peu souciés de réfléchir sur les moyens qui en assurent le succès, ou qui empêchent qu'elles ne tournent en désastre. Dans les plaines, ils disposaient leur camp en forme ronde; ailleurs, ils se réglaient pour l'asseoir sur les inégalités du terrain : ce qui devait produire dans l'exécution quelque chose d'irrégulier et de vacillant, comme les principes qui la dirigeaient. Les Romains en avaient d'immuables à cet égard, comme nous le verrons dans la suite. Mais il faut considérer que les guerres que faisaient ces hommes intrépides, et qui souvent les engageaient pour des temps indéfinis, dans des expéditions éloignées, au milieu de contrées inconnues, rendaient indispensable cette disposition; savoir, que le camp fût pour eux une

trop grand nombre de mérites particuliers nuit, dans l'état social, à l'harmonie du tout, et que la première qualité nécessaire à la masse des hommes pour vivre en société, est l'aptitude à recevoir docilement l'impulsion de quelques-uns d'entr'eux supérieurs à la multitude.

L'attaque des troupes grecques avait quelque chose d'énergique et de militaire, qui inspirait à leurs ennemis la terreur et l'admiration. Le combat des troupes armées à la légère, n'était pour eux qu'un faible prélude, qui laissait au corps de bataille le temps de s'ébranler avec ensemble. C'était par ce corps que la victoire devait être décidée; c'était lui qui devait joindre l'ennemi; et, dans ce choc terrible, la précision, l'agilité, la force de corps, l'adresse, le courage, la présence d'esprit, le sentiment de l'honneur, la crainte de l'infamie, tout contribuait à rendre les Grecs individuellement ou collectivement redoutables. Qu'elles étaient admirables ces armées dont les vertus faisaient les succès! D'ailleurs, les récompenses les plus faites pour enflammer les ames, et les punitions les plus propres à les plonger dans le désespoir de l'humiliation, étaient distribuées suivant les circonstances; et de ce sentiment d'émulation soigneusement entretenu, il résultait, dans l'esprit de chaque Grec, l'opinion

que

que rien n'était plus doux que la gloire, et rien de plus amer que de ne l'avoir pas méritée. Que n'aurait pas fait un Grec pour une couronne civique? Ses exploits n'auraient pu être surpassés que par le Romain qu'animait l'espoir du triomphe. Ces deux illustres peuples nous ont laissé à cet égard des exemples précieux dont nous n'avons guère profité. En Europe, où l'on ne veut que punir, on ne sait pas même punir; et si l'art des récompenses y est tout-à-fait ignoré, celui des châtimens n'y parvient point à son but.

Les combats des Grecs étaient opiniâtres à cause de leur bravoure et de leur science militaire. D'ailleurs, quoiqu'ils n'aient jamais eu que des notions imparfaites sur le droit des gens, on ne voit pas qu'après la victoire ils aient mis à la destruction des vaincus un acharnement qui annonce dans les ames quelque chose de lâche et de vicieux. Les Lacédémoniens avaient même une loi positive qui leur défendait de poursuivre l'ennemi.

Quant aux retraites, celle des dix mille a prouvé de quoi devaient être capables des troupes qui avaient un esprit militaire et une discipline comme les troupes grecques. Il y a des faits de guerre plus éclatans; mais, sous le point de vue militaire, cette retraite est le plus

beau trophée que jamais nation ait élevé à sa propre gloire.

Les différens peuples grecs ( et il faut faire attention que, sous cette dénomination, sont compris ceux de la Grèce proprement dite, ceux de la côte de l'Asie mineure et des îles situées dans l'Archipel entre l'Europe et l'Asie, enfin ceux de la Grande-Grèce, qu'on nomme aujourd'hui les royaumes de Naples et de Sicile ); ces peuples, dis-je, avaient poussé fort loin les inventions et l'art des machines pour l'attaque et la défense des places. Les siéges d'Halicarnasse et de Tyr par Alexandre-le-Grand, celui de Rhodes par Démétrius-Poliorcètes, celui que Syracuse soutint contre les Romains, sont la preuve de cette assertion. Néanmoins, dans ce genre de guerre qui exige des richesses, des bras, de la patience, de l'opiniâtreté et de l'esprit d'invention, je pense que les Grecs ont orignairement imité les Orientaux, et qu'ils n'ont fait que perfectionner les inventions de ceux-ci; comme tout s'améliore par la succession du temps.

Les murailles flanquées de tours faisaient le fondement de leurs fortifications. Les enceintes de murs étaient souvent doubles, et quelquefois triples. Ils creusaient des fossés extérieurement et intérieurement, et ils leur donnaient une

grande largeur. Ils connaissaient la manière de soutenir les murailles avec un rempart de terre d'une épaisseur plus ou moins considérable. Ils avaient des palissades, des retranchemens derrière les remparts, et derrière les tours des courtines; et ils n'avaient pas manqué de réfléchir sur l'avantage de se procurer, par le moyen des angles saillans et rentrans, un grand nombre de flancs, pour croiser les traits sur l'ennemi.

La *tortue*, machine dont j'ai donné précédemment une notion, paraît dans l'histoire comme ayant été primitivement employée par les Grecs; cependant rien ne prouve qu'elle soit de leur invention. Quant à la *catapulte*, la *baliste*, le *bélier*, les *tours roulantes*, ces diverses inventions étaient bien antérieures à la perfection de l'art militaire chez les Grecs, et ils les prirent des nations de l'Orient.

Les Grecs connaissaient les tranchées, les lignes obliques et les galeries souterraines pour approcher d'une place à couvert ou mystérieusement. Ils pratiquaient des lignes de contrevallation et de circonvallation, en élevant, soit autour d'une ville, soit du côté de la campagne, des murs auxquels ils donnaient assez de hauteur pour en rendre l'escalade très-difficile. Ils savaient miner un terrain de fortifications

pour le faire crouler : les assiégés faisaient usage de la contre-mine pour parer le danger qui les menaçait. On voit donc qu'à l'exception des canons qui ont remplacé toutes les autres machines de guerre, et des fortifications rasantes que l'invention de l'artillerie a forcé d'adopter, les anciens d'ailleurs procédaient de même que nous, et avaient extrêmement perfectionné l'attaque et la défense des places : genre de guerre au reste moins savant que celui de tenir campagne.

La partie de la guerre la plus profonde et la plus difficile des temps modernes, celle de combiner une campagne, d'en former le plan, d'en calculer les chances, d'en prévoir les difficultés et les succès ; cette partie qui exige de nos jours tant de connaissances politiques, géographiques, statistiques, administratives, économiques, militaires et morales ; cette partie n'était pas, à beaucoup près, compliquée chez les anciens comme elle l'est chez nous, à cause de la différence des armes et des relations politiques des peuples.

La plupart des guerres que les Grecs eurent à soutenir, furent entre les différentes républiques répandues dans les pays d'origine grecque. Les territoires de ces républiques étaient peu étendus, et peu difficiles par conséquent

à occuper : le but de la guerre était borné à la prise de la ville principale, qui était souvent la ville unique de la contrée. Les armées, peu nombreuses, subsistaient en saccageant le pays ennemi. Le genre des armes n'exigeait point de magasins ni de lieux d'entrepôt; enfin l'usage des diversions par lequel on a l'art de porter ou d'attirer la guerre dans divers points d'un vaste territoire, ne présentait pas matière à beaucoup de combinaisons dans des contrées trop petites pour que la circonférence n'en fût pas aisée à défendre, et avec des gouvernemens trop faibles pour avoir plusieurs armées sur pied.

La guerre des Grecs contre les Perses fut purement défensive. Il faut convenir qu'elle fut conduite avec plus d'énergie encore que d'habileté de la part des premiers, et avec une telle ineptie de la part des seconds, qu'il semblait qu'ils cherchassent leur défaite et leur honte. Cette guerre paraît invraisemblable aujourd'hui; et effectivement, de notre temps, l'espèce des armes et les innovations que la découverte de la poudre a introduites dans l'art militaire, ont tellement changé les choses, qu'une puissance comme les Perses, du temps de Xerxès, vis-à-vis d'un état comme la Grèce, à la même époque, commît-elle des fautes et

guerre et la politique, s'il eût vécu plus longtemps. Son fils Alexandre a été l'admiration et la terreur du monde; et avec beaucoup plus de génie et de témérité que son père, et conduit par ce destin mystérieux qui mène les hommes à des prodiges dont ils ne se doutent pas, il a eu intrinsèquement moins de mérite, et peut-être moins de variété de talens que Philippe. Il n'ajouta rien à l'excellente organisation de son armée, telle que Philippe l'avait conçue et mise en pratique. Il se servit des généraux formés par son père. Ses ressources pécuniaires furent les trésors amassés par Philippe. Il adopta la même politique que lui vis-à-vis des Grecs, et les mêmes projets d'envahissement et de conquêtes à l'égard de la Perse. Mais s'il n'eut que la charge d'exécuter les conceptions d'un autre, il apporta à cet emploi cet ascendant des grands hommes, par lequel ils savent si bien unir et concentrer les forces tant physiques que morales qu'ils trouvent dans leurs subordonnés, qu'en augmentant indéfiniment l'action de ces forces ils produisent les effets les plus inattendus.

Cet empire sur le vulgaire, joint à l'audace, au courage et à la persévérance qui distinguent l'homme assez sûr de lui-même pour contraindre la fortune à s'attacher à ses pas,

ce beau don du ciel est l'explication des succès étonnans d'Alexandre. Mais en ne considérant que ce qui tient à l'art de la guerre, on ne peut pas dire que son entreprise contre la Perse ait été très-profondément combinée. Il compta sur son étoile et sur le courage de ses troupes. Il poursuivit avec ardeur des avantages qu'on lui disputa mal. Il profita bien de la victoire, et ce fut là son secret. Sans doute ce secret n'est pas celui du commun des hommes. Nous ne disputons pas de la gloire d'Alexandre; mais nous considérons ici purement et simplement ce qui concerne l'art militaire et sa perfection progressive; et, sous ce rapport, nous ne trouvons pas Alexandre supérieur à son siècle.

La liaison de l'institution militaire à la religion, n'a point existé chez les Grecs de la même manière qu'elle existait chez les Egyptiens, où la conservation du culte du pays était l'objet principal de toutes les institutions; ni même telle qu'elle a existé chez les Arabes et les Chrétiens d'Occident, qui ont, pendant bien des siècles, employé la guerre à la propagation de leur culte. Les Grecs faisaient comme les Européens modernes : agités de projets qui n'avaient rien de commun avec la cause du ciel, ils ne lui en demandaient pas moins

festées, dans plusieurs occasions, d'une manière admirable; et c'est de la réunion de ces qualités portées à leur degré le plus éminent, que s'est composé le caractère d'Annibal, l'un des plus grands hommes qui aient existé.

On ne peut rien dire de particulier sur la discipline, les armes, les manœuvres, la manière de camper, de marcher, de combattre des armées carthaginoises, puisque chacun des peuples qui les composaient conservait l'esprit, les usages et les procédés militaires qui lui étaient propres, et que le talent du général carthaginois consistait à employer ces élémens divers chacun dans leur nature, à les amalgamer avec intelligence, avec ménagement, à leur insinuer un esprit moteur unique, qui était le sien, et à les faire tendre au même but sans choc et sans confusion. Il résulte de là, que nulle part l'esprit militaire de l'armée en général ne se trouva concentré dans celui du chef qui la dirigeait, autant qu'il le fut à Carthage.

L'infanterie africaine, composée des citoyens mêmes de Carthage, ou des habitans de son territoire les plus anciennement réunis sous sa domination, et qui pouvait être considérée comme le bataillon sacré des Carthaginois, était ferme, courageuse, bien disciplinée; combattait

combattait en phalange et avait absolument les mêmes armes et la même tactique que les Grecs. Peut-être les deux peuples avaient-ils puisé à une source commune qui était l'Orient et l'Egypte; peut-être, pendant leurs longs démêlés en Sicile, les Carthaginois s'étaient-ils perfectionnés sur le modèle des Grecs : une de ces deux suppositions est nécessairement vraie. Je pense que les Carthaginois ont beaucoup pris des Grecs pour la guerre de campagne; je pense que, plus versés au contraire que les Grecs dans l'art des machines, à cause de leurs connaissances et de leur pratique dans la navigation, ils ont dû communiquer à ces derniers beaucoup d'idées sur la guerre de siége.

Mais la partie forte et brillante des Carthaginois, ce fut leur système sur l'union de la guerre et de la politique; ce fut ce riche commerce et cette administration sage, économe et productive, qui subvenait en grand à l'exécution de projets aussi vastes que les ressources sur lesquelles ces projets étaient fondés. Assurément cet art de vivifier et de corroborer les unes par les autres toutes les parties du corps social, de les unir intimément ensemble, et de les faire marcher de front, les Carthaginois ne l'avaient pas pris des Egyptiens qui avaient une armée solide-

ment constituée, mais qui n'étaient ni commerçans ni guerriers; ils ne l'avaient pas pris des Tyriens, qui, malgré leurs richesses et leur brillant commerce, n'ont jamais eu de système de conquêtes; ils ne l'avaient pas pris des Grecs, à qui des combinaisons aussi vastes étaient nécessairement étrangères dans leur étroite situation : ils ont donc été les créateurs de cet art. Leurs hommes d'état, leurs généraux ont opéré la plus marquante des révolutions, que la politique et l'art de la guerre, considérés sous tous leurs rapports, aient subies dans l'antiquité. Annibal, le plus grand homme de Carthage, fait époque dans l'histoire de ces sciences. Comme un fanal brillant, il attire par une nouvelle et vive lumière, lorsqu'en avançant en âge on commence à n'en plus recevoir assez des fanaux qu'on laisse derrière soi. Puisque ses efforts pour assurer la prépondérance de sa patrie, n'ont pas été couronnés du succès, il est peut-être l'homme qui a fait le plus de mal à son pays, car il a éclairé les Romains qui, marchant sur ses traces, et suivant ses erremens, ont d'abord ruiné Carthage, et ont ensuite rapidement conquis le monde.

Me voici enfin parvenu aux Romains. Je n'entreprendrai pas d'éclaircir l'origine de ce peuple fameux. Semblable au cèdre vigoureux et su-

perbe, il s'élevait majestueusement dans les airs, et cachait ses racines dans les profondeurs terrestres. Cependant, au défaut de monumens certains, la critique historique ne permet pas de douter que les Romains, comme tous les peuples de l'Europe, ne soient descendus des Celtes. La postérité des familles que nous avons vu peupler l'Asie mineure, franchir le Bosphore de Thrace et se répandre dans le continent de la Grèce, en côtoyant les montagnes qui s'étendent de la mer Noire à la mer Adriatique, atteignit les hauteurs de la Carniole, puis celles de la Carinthie, et pénétra en Italie par ce côté. D'autres hommes plus entreprenans, et donnant plus au hasard, se transportèrent, sans d'extrêmes difficultés, et sur les plus frêles canots, des côtes de la Grèce à celles de l'Italie, et occupèrent ce beau pays par sa partie centrale. Il est essentiel de ne pas perdre de vue (lorsqu'on veut se faire une idée juste de la population successive du monde) qu'avant la seconde dispersion des peuples, à la suite du déluge, la terre avait été couverte d'habitans, et ses différentes parties fréquentées et connues. Or, il était resté des souvenirs de cet ancien état parmi les hommes échappés aux grandes catastrophes de la nature. Il n'est donc pas étonnant que ces ressouvenirs les

aient guidés dans leurs projets d'établissement, et leur aient suggéré des entreprises que, sans ces premières données, ils n'auraient pas même osé concevoir.

Mais pendant que des contrées destinées à devenir un jour si célèbres, se peuplaient lentement, les nations restées aux lieux qui furent le berceau du genre humain, avaient déjà fait de grands progrès dans la civilisation. L'Assyrie s'était déjà illustrée par les armes, l'Egypte par les lois, la Phénicie par l'industrie et le commerce. Les habitans de ce dernier pays n'avaient pas tardé à couvrir de leurs vaisseaux la Méditerranée, dont toutes les côtes devenaient successivement des dépôts de leur puissance, et devaient servir à l'alimenter par la suite. Les beaux rivages de l'Italie ne furent pas négligés par ce peuple colonisateur; et sans doute ce fut lui qui porta dans l'Etrurie les germes des arts et de la civilisation, qui, dès la plus haute antiquité, a rendu ce pays fameux. La sagesse et les connaissances des Etrusques influèrent sur la partie de l'Italie où ils habitaient. Les autres peuples, convaincus par leur exemple des avantages de l'état de société policée, se soumirent volontairement à l'autorité des lois et d'une morale publique. Cependant quelques ames altières, incapables

de supporter aucun joug, formèrent le projet de conserver leur indépendance naturelle, et de la défendre contre les progrès de la civilisation; et, dans ce dessein, sans se douter jusqu'où leur passion les mènerait, ces êtres inconséquens en vinrent à réaliser, au milieu d'eux-mêmes, ce qui faisait l'objet de leur antipathie, c'est-à-dire qu'ils furent contraints de se réunir, de s'enfermer dans une ville, et de s'astreindre, pour leur propre sûreté, à des règles quelconques : telle fut l'origine de Rome.

Les hommes effrénés qui habitaient cette bourgade, et qui n'imaginaient guères, à cette époque, que leurs descendans étaient destinés à devenir des exemples de modération, d'équité, de sagesse, de lumières, et enfin à civiliser l'Europe; ces hommes ne tardèrent pas à sentir qu'ils étaient les ennemis naturels de tous les peuples qui les entouraient; qu'il fallait qu'ils fussent vainqueurs ou vaincus, exterminés ou exterminateurs; et que, dans cette alternative, soit qu'ils dussent se borner à conserver leur existence et leur liberté, soit qu'ils fussent contraints d'attenter à celle des autres, ils devaient se préparer à une guerre perpétuelle, et diriger toutes leurs institutions dans cette vue : telle fut la pensée qui donna naissance au système oppresseur du monde.

Les Grecs, que nous avons vus jusqu'à présent surpasser tous les autres peuples dans l'art militaire, formaient, dès le commencement, une nation considérable, divisée en plusieurs petits états. Les Romains ne formèrent d'abord qu'une petite troupe, un point imperceptible, qui, semblable à la pierre du prophète Daniel, devait en roulant se grossir et se charger de tant de matières, qu'elle finirait par composer une masse capable de tout écraser. Ils n'eurent pendant long-temps aucune action brillante; ils ne détruisirent aucune ville fameuse, et ne se montrèrent pas dignes d'être chantés par un Homère : mais ce fut par la gradation la plus ménagée, et en même temps la plus sûre, qu'ils arrivèrent aux plus éclatans résultats; et cet effet ne fut pas produit uniquement par la force du destin, mais bien par leurs propres forces, par leur profonde expérience, par la sagesse de leurs combinaisons et de leur conduite persévérante.

L'esprit des Romains était éminemment, était uniquement militaire, guerrier et politique. Aucun peuple ne fut plus enclin aux conquêtes; aucun peuple ne fut plus entraîné à être éternellement conquérant; aucun peuple ne fut plus apte à satisfaire ce penchant décidé. Tout l'ordre social était disposé à Rome pour for-

mer des guerriers; toutes les parties du gouvernement étaient intimément unies entr'elles, et toutes dirigées dans des vues militaires. Ce n'était pas au hasard que les Romains conquéraient; c'était systématiquement et d'après un plan qui se suivait de génération en génération. Enfin, ce peuple avait pour but de s'assujétir le monde; et la plus grande preuve qu'un projet fortement conçu, suivi avec constance et étayé de toutes les ressources de l'art, réussit infailliblement, c'est que le monde a subi les lois du peuple romain.

Par la composition des armées de cette république, l'infanterie excédait la cavalerie dans une proportion même très-considérable. Les légions renfermaient 4200 hommes de pied, et seulement 300 hommes à cheval. A la vérité les légions des alliés avaient le double de cavalerie; mais cette différence n'est pas assez grande pour rien changer à notre remarque sur la disproportion des deux armes. Nous avons eu occasion de faire la même observation chez tous les peuples les plus militaires de l'antiquité, chez les Egyptiens, les Perses, les Grecs, etc. Lorsque la nature n'avait pas créé des peuples cavaliers, en leur donnant une si bonne et si nombreuse race de chevaux, que cet animal était devenu par nécessité, par

habitude, et en quelque sorte par sympathie, le compagnon intime et inséparable de l'homme; il est certain qu'il avait dû s'écouler bien du temps avant qu'on eût pu croire qu'il était plus avantageux au guerrier d'être porté par un animal souvent très-difficile à manier, que de jouir librement de toutes ses facultés et d'avoir le libre exercice de ses forces. Quand on eut acquis l'expérience de l'utilité de la cavalerie, et qu'en général on procéda à l'organisation d'une armée d'après un systême réfléchi, on forma de la troupe à cheval, mais en petit nombre, et trop imparfaitement équipée et armée pour être d'un grand usage. Les Grecs donnaient de profondeur à leurs escadrons jusqu'au douzième de leur front. Que faire d'une pareille masse? La cavalerie romaine était plus maniable; mais il s'en fallait de beaucoup que les Romains en fussent au point de croire seulement à la possibilité de mouvoir une ligne de cavalerie, quelle que fût son étendue, avec l'aplomb, l'ensemble, la précision et la mobilité d'une ligne d'infanterie. Tandis que nous voyons parmi nous que cette arme n'a pas cessé d'aller en se perfectionnant depuis Louis XIV jusqu'à Frédéric II, lequel a mis les troupes à cheval en position de jouer le rôle le plus important dans la guerre moderne, il ne

paraît pas que, pendant la longue durée des prospérités militaires de Rome, on ait fait subir à la cavalerie un changement tant soit peu notable. Cette troupe n'était pas composée chez ce peuple d'une autre espèce d'hommes, ni animée d'un esprit différent que l'infanterie; et néanmoins, lorsque dans les fameuses batailles livrées contre Annibal, les soldats romains ne cédaient la victoire qu'après avoir combattu comme des lions, ou plutôt comme des Romains, leur cavalerie était défaite avec facilité par la cavalerie numide.

La hiérarchie des armées romaines était confondue avec la constitution même de l'état, puisque tout Rome ne formait qu'un camp, et tout le peuple romain qu'une armée. Les consuls, chefs de la république, l'étaient en même temps des troupes, et par leur place ils commandaient les armées de droit et d'obligation. Parmi ces guerriers, soumis à une rigoureuse mais admirable dicipline, il régnait cette simplicité fière et respectable, qui convient si parfaitement à la profession militaire. Le consul, le dictateur même, marchait à pied à la tête des légions. César a constament suivi cet usage. Quel est le Romain qui ne fût glorieux de ses fatigues quand il voyait César les partager! Du reste, la subordination était d'autant

tage, ils reprirent tout leur ascendant. La phalange, qui ne pouvait agir efficacement que dans de vastes plaines, s'annonce évidemment par-là même, comme une conception des anciens peuples d'Asie et d'Afrique. Le modèle en a été sûrement communiqué aux Grecs par les Egyptiens, et il est inconcevable que les Grecs des républiques, et les Macédoniens après eux, n'aient pas senti combien cette ordonnance était défectueuse dans le terrain inégal de la Grèce, et en général avec l'inégalité de terrain qui règne bien plus sur le globe que la régularité. J'en induirais que quoique très-propres à faire d'excellens soldats, comme ils l'ont prouvé souvent, les Grecs n'avaient pas le génie aussi militaire que les Romains.

La castramétation de ces maîtres de l'art, a été non-seulement la plus perfectionnée de l'antiquité, mais la seule qui ait été fondée sur des principes; et ce n'est qu'à Rome qu'on a fait une véritable science de cette importante partie de la guerre. Les Romains faisaient leurs camps de forme carrée, parce qu'ils regardaient avec raison cette figure comme la plus parfaite pour l'établissement de l'ordre et de la régularité. Ces camps occupaient un espace considérable. Les différentes troupes distribuées commodément et d'après des règles constantes, connais-

saient d'avance leur place, s'établissaient sans confusion, partaient pour se remettre en marche ou pour aller à l'ennemi sans embarras et sans retard. Le séjour, quelque prolongé qu'il fût, n'occasionnait pas plus d'inconvéniens. Les camps étaient salubres, et renfermaient toutes les nécessités de la vie. Le Romain sobre et borné dans ses besoins, se trouvait aussi bien sous sa tente que dans sa maison; et s'il se ressouvenait de Rome, c'était lorsqu'il s'agissait d'en prouver la supériorité ou d'en accroître la gloire en présence de l'ennemi.

Les marches des Romains étaient, comme celles des Grecs, au moins de six lieues par jour. Ils marchaient serrés et dans le plus grand ordre. La discipline qui nous paraîtrait la plus rigoureuse, était l'état habituel de ces militaires par nature. Le poids dont les soldats étaient chargés en armes, en vivres, en outils et ustensiles, passait quelquefois 80 livres. C'est avec de telles charges qu'ils faisaient journellement des marches doubles de celles de nos armées. Il eût été impossible que des chariots de bagages suivissent les leurs; et sans doute ils ne faisaient porter leurs munitions, leurs tentes, leurs matériaux, leurs machines et leurs armes de réserve, que par des bêtes de somme, et en nombre d'autant moins considérable, que

les hommes portaient davantage. Quelle rapidité de mouvemens devaient avoir de telles armées! Et quels peuples pouvaient espérer de résister à celui qui était toujours prêt à porter la guerre avec la promptitude de la foudre, au cœur du pays de ses ennemis!

Ce qu'on ne se lasse pas d'admirer chez les Romains, c'est ce courage que rien n'a jamais pu émouvoir ni ébranler; ce calme sublime et terrible avec lequel ils allaient braver le danger dans tous les lieux du monde et sous quelque forme qu'il se présentât. Comme les Grecs, leur fière contenance en attaquant l'ennemi, leur donnait déjà l'ascendant que rarement le combat leur faisait perdre. Comme les Grecs, leur force de corps, leur fermeté, leur intelligence, leur audace et leur enthousiasme pour l'honneur et la vertu, leur méritaient du moins toujours la victoire, si quelquefois il plaisait au destin d'en ordonner autrement. Ces deux nations se ressemblaient en beaucoup de points, et sur-tout elles ont eu de commun le privilége sublime de faire honneur à l'humanité.

J'ai assez détaillé à l'article des Grecs tout ce qui concernait la guerre de siége chez les anciens, pour que la nature de mon ouvrage m'autorise parfaitement à ne pas me répéter ici. Dans ce genre de guerre, les Romains ont

été les imitateurs des Carthaginois et des Grecs, qui l'avaient été des Orientaux.

Mais ce que je ne puis trop faire observer, puisqu'il m'est impossible d'offrir une preuve plus complète et plus décisive de mes principes, c'est l'unité du système militaire des Romains, si bien lié au système politique, administratif, religieux, civil et moral, que toutes ces branches tenaient intimement au même tronc, et ne formaient qu'un même arbre. La nature avait si parfaitement organisé les Romains pour l'art de la guerre, qu'ils saisissaient avec une sagacité et une impartialité admirables, et mettaient soigneusement à profit, lorsqu'il s'agissait de se perfectionner dans cet art, les lumières de toutes les nations, et que jamais aucunes leçons ne furent perdues pour eux, particulièrement celles du malheur. Ces ames fortes, qui faisaient leur occupation habituelle et l'objet de leur existence d'affronter le danger, étaient trop familiarisées avec lui pour qu'il leur enlevât quelque chose de leur réflexion. Une idée nouvelle qui leur était présentée, faisait sur eux l'effet que produit l'étincelle sur un corps plein d'électricité; elle faisait jaillir la lumière de toutes parts. Pyrrhus, en les battant, leur apprit la guerre de campagne. Ils commencèrent par lui prouver à lui-même

qu'ils avaient bien retenu ses documens; et continuant de les suivre, ils subjuguèrent toute l'Italie. Sur ces entrefaites, Annibal leur communiqua les grands secrets de la politique et de la guerre. Les Romains ne furent pas long-temps apprentis : bientôt les Scipions s'érigèrent en maîtres dans cette nouvelle science; et l'on sait ce qui résulta pour le monde, de ce que les Lucullus, les Paul-Emile, les Marius, les Sylla, les Pompée, les César, soient sortis de cette école.

Lorsque de l'antiquité je passe aux temps modernes, j'aperçois d'abord une période effrayante de dix siècles, pendant laquelle l'art militaire est englouti, avec toute civilisation, dans les gouffres ténébreux de l'ignorance. Ce n'est pas que, pendant ce long intervalle de temps, les guerres les plus fréquentes et les plus atroces n'ensanglantent la terre : mais on emploie aussi peu d'art à détruire qu'on y met d'acharnement; et par cette raison même, la destruction n'en est que plus horrible. Au quatorzième siècle de l'ère chrétienne, les lumières renaissent : un des premiers usages qu'on en fait, est d'introduire l'ordre et la régularité dans l'institution militaire, et de soumettre la pratique de la guerre à des principes raisonnés. Les Grecs du Bas-Empire, qui sont restés les seuls dépositaires de quelques traces de l'art

des

des anciens, deviennent à cet égard les instituteurs du reste de l'Europe. Ceux qui passent en Italie pour fuir le joug ottoman, initient les Italiens dans ces mystères. Ceux qui fléchissent sous le joug des conquérans, sans abandonner leur patrie, instruisent leurs vainqueurs mêmes; et l'Europe surprise et alarmée voit bientôt le terrible Turc diriger avec méthode ses forces, son nombre et son indomptable courage. Les longues guerres des Espagnols avec les Maures, celles des Français avec les Anglais, entretiennent l'esprit guerrier et le goût des armes chez ces nations. La France et l'Espagne sont les deux premières puissances de l'Europe qui prennent de l'étendue, de l'assiette et de la consistance. Elles ne tardent pas à essayer l'une contre l'autre ces forces naissantes. L'Italie devient le théâtre de leur rivalité et de leurs exploits; et les lumières qu'elles y trouvent, et que leur ambition saisit avec avidité, ne tardent pas à développer chez ces puissances un systême militaire, qui, tout en naissant, égale presque tous ceux de l'antiquité. L'horreur de la tyrannie, plus encore que l'amour de l'indépendance, devient, d'un autre côté, l'école où s'instruisent la Suisse et la Hollande. Un peu plus tard, le besoin de la liberté des opinions se fait sentir en Allemagne. On com-

prime cette liberté par la force et le nombre ; elle cherche son recours dans l'art, et cette lutte occasionne la guerre la plus désastreuse mais la plus savante, la plus longue mais la plus féconde en grands hommes et en grands événemens dont l'histoire fasse mention. Mais après la paix qui termine cette terrible guerre, les états de l'Europe se trouvent dans une situation toute nouvelle. La balance et les rapports sont mieux établis entr'eux, les limites de la puissance mieux déterminées, la sûreté, la tranquillité réciproque plus affermies. A l'aide de ces circonstances favorables, la civilisation et les lumières font de grands progrès, et avec elles disparaissent les expéditions, et jusqu'aux projets gigantesques. Tout, désormais, va être soumis à la combinaison ; tout va dépendre de l'art et d'une bonne théorie. Le règne de Louis XIV prouve à la France que cet ordre de choses est celui qui peut assurer à une nation la gloire la plus solide et la plus durable. De proche en proche, tous les rois de l'Europe s'empressent de donner à leurs peuples la même démonstration. Fasse le ciel que les lumières, sources de tant de biens, ne fournissent pas à la fin plus d'armes aux gouvernemens pour attenter au bonheur des sociétés, qu'à celles-ci pour se défendre !

Je ne m'amuserai pas à détailler ici le système militaire de l'Europe dans ses moindres parties, ainsi que tout ce qui est relatif à l'art de la guerre, comme je l'ai fait en traitant des systêmes militaires des anciens. Il est inutile d'exposer en beaucoup de mots ce que chacun est à même de connaître par un spectacle journalier; il m'a suffi de présenter les progrès de l'art, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, suivant ceux des lumières et de la civilisation; et c'est en quoi je pense avoir réussi.

Mais les peuples actuels de l'Europe peuvent se considérer comme étant plus civilisés et plus éclairés qu'aucun peuple ancien, par la raison que la civilisation est plus généralement répandue, et que l'esprit d'émulation qui anime plusieurs sociétés indépendantes les unes des autres, libres d'agir et assez puissantes pour agir en grand, produit cet effet salutaire qu'elles s'éclairent réciproquement. Or, par une conséquence de mes principes, nous devons avoir un systême militaire, et sur-tout une méthode de faire la guerre mieux raisonnée et plus parfaite que celle même des plus célèbres nations guerrières de l'antiquité. Je ne doute pas effectivement que nous ne puissions nous flatter de cet avantage. C'est, en particulier, dans les combinaisons et les opérations préparatoires

que le systême militaire, considéré dans ses effets intérieurs ou extérieurs, est uniquement un résultat de la civilisation, un produit de l'art.

4.° Les nations qui ont mis le plus d'art et de combinaison dans leur systême militaire, ont eu sur les autres une supériorité marquée; et comme les lumières sont la source de l'art, qu'elles le secondent et le développent, les nations les plus éclairées et les plus civilisées ont eu le systême militaire le plus parfait.

5.° Tout ce qui dépend de l'art, c'est-à-dire tout ce que l'homme engendre par l'exercice de sa raison et de sa réflexion, est susceptible d'être indéfiniment perfectionné par l'homme lui-même. Il est donc possible d'établir un systême militaire sur des bases tellement fixes, et sur des principes si évidens et d'une application si universelle, que, d'une part, l'institution militaire n'aura plus que des effets salutaires pour la société, et que, d'autre part, l'intervention du hasard sera entièrement bannie de la pratique de la guerre.

6.° De si grands effets doivent dépendre d'une cause supérieure, d'un principe général qui se trouvera dans l'essence même de l'esprit humain.

7.° Ce principe identique à la nature de l'es-

prit de l'homme, et dont la manifestation suit le développement de sa raison qui est la règle de son esprit; ce principe, dès l'instant que les hommes ont procédé méthodiquement, et ont fondé leurs institutions sociales quelconques sur la réflexion, a dû se laisser entrevoir par une tendance uniforme de l'esprit des peuples vers un certain but qu'ils s'efforçaient d'approcher, et duquel ils arrivaient plus ou moins près en raison de leurs lumières.

8.° Or, ce que les sages d'entre les nations ont toujours recherché dans les institutions religieuses, politiques ou civiles, dans les sciences et dans les arts, c'est l'*unité*, que l'esprit humain regarde, par une conséquence nécessaire de son organisation morale, comme la source de la beauté, de la bonté, de la force et de la durée.

Il n'est donc plus possible de méconnaître le principe fondamental qui sera la première pierre de notre édifice. Tendre vers l'unité; obtenir l'unité; lier intimément entr'elles toutes les parties du systême militaire; attacher ce systême par des chaînons indissolubles et par des fils multipliés à toutes les autres branches de l'arbre social : voilà ce qu'il faut faire; et nous sommes assez instruits et éclairés, assez avancés dans la civilisation, notre expérience

est assez consommée, notre raison assez solide pour que l'exécution de ce plan ne passe pas nos forces. En un mot, nous sommes en mesure de soumettre à l'analyse un art qui n'est qu'un enchaînement de combinaisons et de réflexions dépendantes de l'esprit; nous pouvons lui enlever le prestige qui tient au voile mystérieux qu'on a répandu sur la manière de procéder dans sa pratique; et nous devons parvenir à lui donner la clarté, l'immutabilité et la rigoureuse exactitude d'une science.

---

## CHAPITRE V.

*Coup-d'œil sur l'histoire des Guerres, tant anciennes que modernes. Recherche de la cause générale qui en a déterminé les succès, ainsi que d'un principe unique des bonnes opérations en fait de guerre.*

---

Si l'écrivain pénétré de son sujet avait toujours un talent égal à son zèle pour la science et la vérité, nous nous flatterions d'avoir présenté dans les deux chapitres précédens un tableau d'un grand intérêt, principalement par ses résultats. Après avoir contemplé la marche uniforme de toutes les nations civilisées, tant

celles qui n'ont jamais perdu les germes de civilisation que les familles échappées à la grande catastrophe du déluge avaient conservés dans le monde, que celles qui ont reçu la culture intellectuelle insensiblement et par communication avec les premières; après avoir observé la similitude de leurs idées et de leurs procédés dans la création de l'institution militaire, dans laquelle, par une tendance insurmontable de leur esprit, elles ont cherché à introduire l'*unité*, et qu'elles ont considérée sous des rapports plus vastes, plus réguliers, plus harmoniques, plus concordans avec les autres parties du corps social, en proportion de leurs lumières et des pas qu'elles avaient faits dans la civilisation; après, disons-nous, avoir fixé les regards sur les détails et l'ensemble d'un tel spectacle, nous croirions avoir presque tout fait pour l'établissement de nos principes, s'il nous était permis de nous croire le don précieux de la persuasion.

Mais au défaut de cet avantage, peut-être que la multiplicité et la force des preuves pourront faire, en faveur de la vérité, ce qu'une manière plus heureuse de la présenter aurait exécuté à moins de frais. Il nous reste à donner un complément au tableau que nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs. Nous avons

vu les nations organisant dans leur sein une institution militaire, dont le double objet était d'affermir au-dedans la société sur ses bases, et de la rendre respectable et formidable au-dehors. Nous avons vu par quel mobile d'un ascendant irrésistible, l'esprit des peuples avait été guidé dans la fondation de cette institution. Maintenant il nous importe de voir quels principes les ont dirigés dans l'art d'étendre au-dehors les effets de l'institution militaire, dans celui de se faire craindre de leurs ennemis, de les repousser ou de les subjuguer, de reculer les bornes de leur puissance ou de se maintenir dans leurs possessions.

Il n'y a pas de doute que les mêmes idées d'ordre, de régularité et d'ensemble, la même tendance vers l'unité de pensée, l'unité d'action et l'unité d'effet, qui avaient réglé la marche des chefs des nations policées dans l'organisation du militaire au sein des sociétés, ne les aient également inspirés et conduits dans leurs procédés à l'extérieur, quand ils ont formé des projets de guerre contre leurs voisins, ou qu'ils ont dû songer à une défense méthodique et régulière de leurs propres états. Mais il est aisé d'imaginer, d'une part, que lorsque toutes les passions de la crainte, de l'espérance, de l'ambition, de la vengeance, de la cupidité,

ont été en jeu; et quand d'autre part on a eu en tête un adversaire qui a pu détruire l'effet des plus justes combinaisons par des combinaisons opposées, par sa vivacité, son énergie, son courage; il est facile, dis-je, de concevoir qu'au milieu de ces nouvelles circonstances l'esprit de l'homme n'a pas vu la vérité du premier coup-d'œil; qu'il a pu être égaré dans la conception, et plus encore dans l'exécution de ses plans; qu'il a été exposé à tous les prestiges de l'erreur, et qu'il a eu nécessairement besoin de l'expérience pour se reconnaître, retrouver le fil des principes et leur juste application; en un mot, pour éclairer et assurer sa marche. L'institution militaire avait donc déjà reçu, dans la constitution sociale de certains peuples, un grand degré de perfection, que l'art de la guerre était encore chez ces mêmes peuples dans l'enfance. Par les mêmes raisons, sa maturité a dû éprouver des lenteurs qui l'ont peut-être retardée jusqu'à nous. Cependant, ou le principe fondamental de cet ouvrage n'est pas valable universellement et sans restriction, ou son application à la théorie de l'art de la guerre, doit l'établir et la fixer aussi bien que celle du militaire considéré isolément comme institution sociale; et effectivement si toutes les guerres de l'histoire et tous les faits

généraux et particuliers des temps anciens comme des temps modernes trouvent leur explication dans ce principe ; si l'on parvient à prouver que, soit qu'il ait été mis en vigueur momentanément par le génie d'un grand homme, ou d'une manière plus durable par la vertu de la constitution politique d'un peuple, il doit néanmoins être considéré comme une cause universellement et uniquement agissante, antérieurement à toutes les autres causes ; on sera alors en droit d'attribuer les succès d'une guerre quelconque au seul effet de ce principe, et à la supériorité de l'art qui aura été fondé sur lui.

Pour procéder à cet examen, dont la conclusion peut nous être si favorable, nous diviserons l'histoire de la guerre dans l'antiquité en quatre périodes. Nous compterons la première depuis l'origine des nations jusqu'à Cyrus : les faits historiques qu'elle renferme sont généralement enveloppés de tant d'incertitudes et d'obscurité, qu'il faut plutôt les considérer en masse qu'isolément, et qu'on est forcé de se contenter, pour ces temps reculés, de saisir l'ensemble de la chose, sans s'arrêter à des détails dont on pourrait suspecter la vérité.

Cette période fut celle de l'enfance de l'art. Les traits qui la distinguent sont le génie con-

quérant et dévastateur des personnages principaux qui y figurent; les armées immenses qu'ils employaient; la terreur et le carnage qu'ils portaient sur leurs pas, comme les moyens les plus sûrs, avec le nombre de soldats, de fixer la victoire; enfin, l'influence qu'ils exerçaient sur leurs troupes, qui était telle que des multitudes composées des élémens les plus disparates, n'avaient d'ensemble et de liaison que par l'impulsion du chef qui les dirigeait, et par la confiance, l'amour, le respect ou la crainte que ce chef savait inspirer.

La seconde période, qui commence à Cyrus, et que nous étendrons jusqu'à la guerre entre les Perses et les Grecs, nous offre des caractères plus honorables pour l'homme. On y voit des armées, bonnes, non-seulement par l'effet des talens de celui qui les commande, mais par l'esprit qui leur est propre. On voit qu'il y règne un ensemble qui tient aux qualités de la troupe considérée en masse, aussi bien qu'à celles de ses chefs. On remarque dans ceux-ci, l'art d'employer sagement et méthodiquement les diverses armes, d'entretenir la discipline, de ranger des troupes avec ordre sur un champ de bataille, d'occuper systématiquement un terrain, de faire usage de

divers stratagèmes et ruses de guerre; enfin, si les rois ou les généraux de cette seconde période n'ont pas le génie moins porté à la domination que ceux de la première, ce génie n'est pas du moins aussi dévastateur; ce sont des conquérans plus militaires et plus politiques.

Nous comprendrons dans la troisième période, le temps qui s'est écoulé depuis la guerre des Perses jusqu'à la mort de *Philopœmen*. C'est peut-être celle où l'art militaire, proprement dit, s'est développé avec le plus de profondeur et d'éclat.

La perfection de la tactique, des évolutions, du maniement des armes, de la castramétation; l'esprit éminemment militaire; l'austérité de la discipline; la force physique et les vertus morales des individus; l'activité, l'énergie, la pénétration, l'audace et l'intrépidité des chefs; tout concourt dans cette période à fixer les regards et à intéresser vivement l'ame d'un militaire. Dire, au surplus, que *Miltiade*, *Thémistocle*, *Cimon*, *Pyrrhus*, *Xénophon*, *Lysandre*, *Epaminondas*, *Philippe de Macédoine*, *Alexandre*, *Philopœmen* enfin, brillèrent dans cet intervalle, c'est indiquer suffisamment quel champ fécond ces temps présentent à la méditation du guerrier.

Annibal commence la quatrième et dernière période de l'art militaire chez les anciens, et nous la terminerons à César.

Ici nous voyons l'art de la guerre sortant de sa sphère propre, embrasser dans ses vastes et profondes combinaisons la politique, la connaissance des pays, des peuples et des personnes; nous voyons les plus grandes passions et les plus grands intérêts mis en jeu; nous contemplons le génie, saisissant par la spéculation un temps et un espace indéfinis, et n'agissant que d'après des plans longuement prémédités; nous le suivons dans la direction qu'il donne à une foule d'opérations partielles, lesquelles doivent concourir à l'accomplissement d'un grand but dont lui seul a le secret; nous voyons naître le temps où l'on fait des conquêtes qui ne tendent nullement à s'agrandir; des attaques qui ont moins pour objet d'affaiblir l'ennemi que de le provoquer; des diversions par lesquelles on surprend, on déconcerte son adversaire, on triomphe de lui dans le point où il s'est cru le plus inattaquable; enfin, les marches et les mouvemens rapides et inattendus; la science des campemens et des positions; celle de tirer parti de toutes les ressources physiques d'un pays et de toutes les ressources morales qu'offre le caractère de ses

habitans; celle plus concentrée, plus directe, mais peut-être aussi difficile, de calculer instantanément tous les avantages ou désavantages d'un terrain, d'agir subitement sur l'esprit de ses soldats, d'exciter leur enthousiasme, de captiver leur confiance et leur volonté sans leur donner le temps de la réflexion; l'art enfin de savoir être à-la-fois guerrier, conquérant, orateur, administrateur, politique; de se servir de cette multitude de moyens pour augmenter ses triomphes; de faire usage de ceux qui restent encore après les défaites pour les atténuer; de croire beaucoup plus à soi-même qu'à une fortune aveugle, et d'apporter constamment aux grandes affaires les qualités et les vertus d'un homme, concurremment avec celles qui doivent être l'attribut de tel ou tel membre de l'état social : voilà les traits principaux qui caractérisent cette période mémorable, ou, pour mieux dire, ceux qui peignent les grands hommes qui l'ont illustrée. Nommer *Amilcar*, *Annibal*, les *Scipions*, *Marius*, *Jugurtha*, *Sylla*, *Mithridate*, *Sertorius*, *Pompée*, *César*, c'est dire assez quelles leçons sur l'art de la guerre peuvent être puisées dans l'histoire des siècles où de pareils maîtres ont vécu.

Le tableau rapide des principaux événemens

de

de ces quatre périodes, nous convaincra, indépendamment de beaucoup d'autres vérités, que le développement successif et la perfection de l'art militaire chez les diverses nations, ont conduit à un rapprochement de leurs systêmes militaires : ce qui est sans doute la plus grande preuve de la tendance de l'art vers une théorie uniforme et stable, qui le convertisse en science.

Nous avons dit que la base de cette théorie était l'*unité*, considérée sous tous les rapports physiques, politiques et moraux. En effet, l'unité sous-entend l'ensemble et l'harmonie des parties, la concordance entre les individus et les corps, entre les chefs et les subordonnés. Pour donner à mon idée l'étendue et la clarté convenables, je maintiens qu'il est facile de prouver qu'entre deux nations ennemies, deux armées en présence l'une de l'autre, deux chefs rivaux, la nation ou l'armée dans le sein de laquelle le principe de l'*unité* règne avec le plus de vigueur, doit nécessairement l'emporter sur l'autre, et que le chef qui par sa capacité sait le mieux saisir ou maintenir ce principe, et se régler sur lui, contraint la victoire, dans le cours d'une campagne ou d'une guerre, à se fixer sous ses drapeaux. Cette vérité est de nature à pouvoir se démontrer, par l'exemple

d'une guerre prise au hasard, sur toutes celles que rapporte l'histoire. Elle est d'une application si universelle, que toutes les autres causes, comme les vertus des peuples, leur exaltation pour la liberté, leur force corporelle, l'avantage des localités, la différence des gouvernemens, et généralement toutes les causes physiques, morales ou politiques, ont été subordonnées à la loi de l'*unité*, tellement que, lorsqu'elles ont concouru à la favoriser, elles ont pu ajouter aux succès, mais que lorsqu'elles lui ont été contraires, ou qu'elles ont rencontré chez leur partie adverse des dispositions qui la développaient mieux, elles n'ont jamais empêché la ruine d'une nation, la perte d'une campagne, la défaite d'une armée. Pour achever en deux mots, un peuple soumis au régime monarchique a battu celui qui vivait sous un gouvernement républicain; un peuple faible physiquement, a triomphé de celui à qui la nature avait donné le plus de force en partage; un peuple de la plaine a vaincu dans ses retraites les plus inaccessibles l'habitant des montagnes; un peuple même sans autres vertus morales que les vertus guerrières, a subjugué celui qui lui était bien supérieur en lumières et en sagesse, et réciproquement, suivant que le principe de l'*unité* a mieux vivifié

la branche militaire chez l'un ou chez l'autre, suivant qu'il a établi plus d'harmonie et d'intimité entr'elle et les autres branches de l'ordre social, et suivant que tous les détails ont été mieux organisés par l'influence de ce principe, pour donner à l'ensemble le plus haut degré d'activité et d'énergie.

Bien que ces vérités puissent trouver une pleine confirmation dans les expéditions des anciens Assyriens, soit de Ninive, soit de Babylone, et des Egyptiens, telles que divers historiens les racontent, il est certain, je le répète, que les guerres et les conquêtes des *Ninus*, des *Sésostris*, des *Nabuchodonosor*, ne sont pas connues avec assez de précision et de détail, pour qu'on ne s'expose pas au reproche de faire abus d'exemples en citant ceux-là. Négligeant donc les temps obscurs de cette première période de l'art, transportons-nous tout de suite à l'époque de *Cyrus*, qui a fait une révolution dans la guerre. Voyons comment cet esprit lumineux et fort, ayant toujours l'unité pour but, dirigea en conséquence ses institutions, ses vues, ses projets, ainsi que l'exécution des vastes plans qu'il conçut : voyons-le disposer et organiser le petit nombre de Perses qu'il commandait, de manière à le rendre lui seul plus redoutable que l'im-

mense armée des Mèdes, qui obéissait à son grand père. Contemplons-le par la suite, lorsqu'il réunit sous ses lois les deux monarchies, amalgamant tellement tous ces élémens disparates, instruisant et disciplinant si bien ses troupes, qu'avec moins de 200 mille hommes il renverse un empire immense qui lui opposait des millions de combattans, triomphe à Thymbrée de toutes les forces de l'Orient, et affermit sa domination et celle de ses successeurs sur tous les peuples qu'il a vaincus. Ce n'est pas seulement par la force qu'il règne, ce n'est pas même uniquement par l'amour de ses sujets; c'est par l'ordre qu'il introduit dans les diverses branches de l'administration de ses vastes états; c'est par l'harmonie qu'il a l'art d'établir entre les subdivisions de ce grand tout; c'est par la conformité de sentimens et d'idées qu'il inspire à tous les individus; enfin, c'est par le juste équilibre de toutes ses parties, qu'un empire qui comprend le tiers de l'Asie ne forme plus qu'un seul corps, qu'une *unité*, dont Cyrus est l'ame, et qu'il meut en se jouant.

La bataille de Thymbrée est une des plus décisives dont l'histoire fasse mention. Elle détermina la chute de l'antique empire des Babyloniens, qui avaient tenu deux mille ans le sceptre de l'Orient. Une petite nation, toute

bouillante du sang belliqueux qui coulait dans ses veines, plus forte de sa valeur et de ses vertus que de son nombre, subjugue l'orgueilleuse et indomptée Babylone, dont la fondation datait de l'enfance du monde, et qui la première avait donné à la terre le modèle de la civilisation, des lois, des sciences et des arts. Le successeur immédiat du conquérant de Babylone vient détruire, sans espoir de retour, l'ancienne et illustre monarchie de l'Egypte; deux cents ans après, Tyr est renversée par Alexandre et ses Macédoniens; un siècle plus tard, Rome anéantit Carthage : ainsi tombent à jamais sous les coups de la race guerrière de Japhet, les quatre plus belles tiges de la famille de Cham, qui par leurs travaux majestueux, leurs institutions sublimes, leur profond savoir, et l'éclat qu'elles ont jeté, occuperont éternellement le souvenir du monde; mais qui, malgré ces avantages, ne parvinrent pas à se garantir du joug d'une autre race, dont les inclinations toutes martiales avaient introduit dans la manière de faire la guerre, plus de vigueur et d'*unité*.

Thymbrée fut un des triomphes de ce grand principe et de l'effet décisif qui résulte de son application. Crésus, roi de Lydie, qui commandait l'armée des Babyloniens, Lydiens,

Syriens, Egyptiens, Arabes et autres peuples ligués contre Cyrus, n'était point un esprit faible, ni un général inexpérimenté. Il songea dès le commencement à profiter de l'avantage de son terrain, qui était une vaste plaine, et de la supériorité immense du nombre de ses troupes sur celles de Cyrus, pour tâcher d'envelopper l'armée de ce dernier. Mais Crésus, quoiqu'avec de l'habileté et du courage, n'était point de ces ames fortes qui captivent et entraînent les autres hommes. Il n'avait point tellement attaché à sa personne et à sa fortune les troupes des diverses nations qui combattaient sous lui, qu'il pût les diriger à sa volonté, sans obstacle. Ses dispositions furent mal exécutées; ses ordres faiblement ou pas suivis; son armée ne chargea point avec ensemble; ses troupes battues en détail, se retirèrent en désordre, et ne se rallièrent plus. Les Egyptiens qui formaient une partie considérable de ses forces, furent les seuls qui ne se débandèrent pas; ils combattirent vaillamment; mais toujours obstinés dans leur pratique, et persévérant avec une constance inébranlable dans les mêmes procédés, quelle que fût la diversité des circonstances, ils refusèrent de suivre l'ordre que Crésus leur donna de s'étendre, et continuant de se serrer en bataillon

carré, ils furent enveloppés par les troupes de Cyrus et taillés en pièces.

Pendant que toutes ces causes de destruction concouraient à hâter la ruine de l'empire de Babylone et de ses alliés, une foule de causes contraires tendait à augmenter et affermir la gloire et la puissance de Cyrus. Ses soldats, enflammés par son courage, ses vertus, son éloquence, brûlaient de se signaler sous ses yeux, de s'immoler pour lui. Ils mettaient leur bonheur à le voir triomphant; ils étaient consolés de mourir quand leur trépas devait être utile à leur roi. La confiance dans Cyrus était telle, que tout ce qu'il ordonnait était aveuglément suivi. La persuasion qu'elles devaient être invincibles conduites par lui, donnait à ses troupes la certitude de la victoire. Rien de plus sage que les dispositions de Cyrus à Thymbrée; rien de mieux combiné que ses mouvemens; rien de plus précis, de plus clair, de plus prévoyant que ses instructions à ses principaux officiers; mais aussi rien de plus fidèlement, de plus habilement, et surtout de plus uniformément exécuté. Tel est le caractère du génie : il extrait la quintessence des ames, et fait découvrir aux hommes vulgaires des facultés qu'ils ne se doutaient pas d'avoir. Cyrus, avec une armée qui montait à

peine au tiers de celle de son adversaire, trouva le moyen de lui offrir, dès l'origine du combat, une ligne aussi étendue que la sienne, de porter des troupes par-tout où cela fut nécessaire, d'avoir dans tous les points une force équivalente à celle de l'ennemi. Il le combattit d'abord avec mesure, ensuite avec vigueur, puis avec impétuosité; il le rompit, le divisa, le mit en désordre, l'empêcha de se rallier, et finit par l'anéantir, soit par la mort, la captivité ou la dispersion. Il est aisé de comprendre que Cyrus, dans cette journée mémorable, ne put remporter de tels avantages que par l'ensemble et la rapidité de ses manœuvres : c'est que Cyrus voyait tout, embrassait tout, disposait tout vers le même but, et qu'il savait commander et se faire obéir.

Ces mêmes Perses que nous voyons triomphans et dignes de leur gloire sous ce grand prince, cinquante ans après se présentent à nos regards étonnés, efféminés et corrompus, et viennent échouer, avec des millions de soldats, contre une poignée de Grecs que l'esprit d'unité politique, morale et militaire animait au plus haut degré. Cet esprit qui caractérise si fortement cette troisième période de l'art, est l'unique cause des succès des Grecs, et nullement le système républicain qui dominait

dans leur gouvernement. Il y avait parmi les Perses des hommes aussi distingués que les Grecs par leurs talens, leur valeur, et même par leurs vertus : mais ce n'était pas la masse de la nation qui était ainsi ; c'était un petit nombre disséminé dans la multitude, que leur roi ne savait pas distinguer et employer. La différence des gouvernemens a eu si peu d'influence sur les événemens de cette guerre fameuse, qu'il n'y a nul doute que, pour la plus grande perfection de tout ce qui concerne le militaire, le gouvernement monarchique ne l'emporte de beaucoup sur le républicain. Supposons Cyrus à la place de Xerxès ; il aurait commencé par se rendre maître des côtes de la Grèce, qu'il aurait investies avec une flotte exercée et manœuvrière, contre un peuple qui soupçonnait à peine les élémens de l'art nautique ; et pénétrant ensuite, sans obstacle, en Grèce, avec 80 mille hommes aguerris, et surtout uniformément mus par un esprit de vigueur et d'activité, il eût, dans une campagne, fait disparaître pour jamais de la surface de la terre ces petites républiques, que les vertus et les talens des Miltiade, des Thémistocle, des Léonidas et des Cimon n'auraient point soutenues. Ces grands hommes seraient morts les premiers, avec un dévouement héroïque, à la

tête de leurs bataillons, et leur patrie aurait péri avec eux. Loin de s'y prendre avec cette énergie et cette simplicité, le lâche, fastueux et insensé Xerxès amena à sa suite deux millions de soldats de trop. Le désordre et la licence s'introduisirent dans cette multitude, d'ailleurs mal dirigée; les subsistances lui manquèrent; les maladies, la mortalité, y exercèrent leurs ravages. Tous ces vices, en paralysant l'activité de cette masse monstrueuse, donnèrent aux Grecs le temps de se reconnaître, de s'entendre, de construire des vaisseaux, d'exercer leurs marins, de s'aguerrir contre le nombre, et de parvenir à le mépriser par des essais heureux et l'exemple souvent répété de petites victoires. Telles furent les causes qui amenèrent enfin les journées mémorables de Salamine et de Platée. Ces batailles furent décisives dans ce sens, qu'elles apprirent définitivement aux Grecs le cas qu'ils devaient faire de leurs ennemis. Ainsi se prépara l'élévation du peuple le plus étonnant de l'univers par son génie, et en même temps la décadence de celui qui possédait l'empire le plus puissant, le plus riche de la haute antiquité. Ainsi fut décidée, sans retour, par le ministère d'un petit nombre de héros, la supériorité de l'Europe sur l'Asie. Ainsi fut annoncée l'époque célèbre où les

Grecs, conduits par le plus grand des conquérans, mirent les Perses sous un joug qui étouffa pour jamais leur antique caractère, et dont ils ne se sont plus affranchis.

Cette époque renouvela le spectacle que Cyrus et Crésus avaient donné à l'univers deux siècles auparavant. Assurément Darius Codoman, qui gouvernait la Perse lors de l'invasion d'Alexandre, n'était pas un homme méprisable, pas même un prince ordinaire; c'était un des meilleurs et des plus capables de tous les monarques qui avaient régné en Perse depuis Cyrus. Il était brave, intelligent, actif, plein de force dans le malheur; mais toutes ces qualités, qui le distinguaient du vulgaire, qu'étaient-elles auprès de celles qui élevaient le grand Alexandre si fort au-dessus de l'humanité ? Marqué par la Providence pour être du petit nombre de ces hommes qui doivent faire l'étonnement et l'admiration du monde, Alexandre ne voyait rien au-dessus de son génie, et par conséquent son génie mettait tous les obstacles au-dessous de lui. Il avait tellement imprimé dans ses troupes le sentiment de sa supériorité et de l'ascendant de sa fortune, qu'un Macédonien se serait cru insensé de penser autrement que son roi. Il est aisé de se figurer ce que cette concentration ( si je puis

m'exprimer ainsi) de toutes les ames dans la sienne, devait mettre d'*unité* dans son armée. L'augmentation de force qui en résultait pour lui, comparativement à celle de ses ennemis, pouvait s'apprécier comme la différence d'un principe actif à une matière inerte. On conçoit donc que les actions d'Alexandre devaient toujours avoir quelque chose de hardi, d'impétueux, d'extraordinaire, d'inattendu, qui surpassait et mettait en défaut toute la prévoyance de ceux qui osaient lutter de fortune avec lui. Voilà la cause principale de ses étonnans succès contre les Perses, qui, non moins braves ni moins belliqueux que les Macédoniens, étaient seulement moins manœuvriers et plus amollis par le faste; défauts que leur grande supériorité de nombre aurait facilement compensés, s'ils n'avaient pas eu en tête un Alexandre.

Néanmoins ce héros a trouvé des obstacles. La ville de Tyr, qui joignait à de grandes forces un excellent esprit public, lui opposa elle seule plus de résistance que tout l'empire de Perse. Quelques années plus tard, Porus l'aurait peut-être anéanti, si les autres rois de l'Inde avaient secondé le courage de celui-là, et qu'ils se fussent entendus pour profiter de la témérité d'Alexandre et du mécontentement de ses troupes. Mais ce qui offre un exemple frappant de

l'imperfection de l'art de la guerre, considérée dans ses rapports avec la politique à cette époque, c'est de voir Alexandre, mécontent des Tyriens, et enchanté d'ailleurs d'avoir un prétexte de prendre une ville qui le rendait maître de la mer, quitter les Perses avec lesquels il était en pleine guerre, tourner tranquillement toutes ses forces contre Tyr, la presser sans relâche pendant sept mois, la prendre et la ruiner, passer de là dans la Judée, pousser jusqu'en Egypte; et que tout cela s'opère sans qu'il vienne dans la pensée du roi de Perse, ou de profiter de l'éloignement d'Alexandre pour faire une diversion dans la Macédoine, ou de secourir les Tyriens, et d'accabler leurs ennemis communs excédés des fatigues et de la longueur du siége. Mais tout porte à croire que si Darius en eût agi ainsi, Alexandre aurait volé avec son armée au secours de ses états, et que les Tyriens, imprévoyans à leur tour, se seraient contentés d'être affranchis, et n'auraient pas imaginé de suivre Alexandre et d'inquiéter sa marche. Ainsi se faisait la guerre dans ces temps anciens : elle n'était pas l'objet de longues méditations, et le plan d'une campagne n'était pas préparé et combiné longtemps à l'avance. On attaquait son ennemi avec chaleur et audace; celui-ci ne savait rien

à la longue, échouer contre un peuple qui réunissait le double avantage d'avoir un gouvernement militaire et une armée de citoyens; qui tournait avec intelligence vers la guerre toutes les ressources de sa politique, et soutenait celle-ci de toutes ses forces militaires; qui joignait enfin à un ordre de choses aussi avantageux, un caractère national, une énergie, un esprit public tels qu'on n'en avait point encore vu, tels qu'on n'en a plus vu depuis lui.

Annibal était bien un autre homme que Pyrrhus. Ce personnage étonnant, nourri dans les principes et l'exemple des spéculations et des entreprises hardies par Amilcar son père, doué par la nature d'une force de génie et de caractère supérieure, devenu par toutes ces qualités le plus grand capitaine qui ait paru dans le monde, est le moteur des plus sublimes développemens que l'art militaire ait reçus dans l'antiquité.

Tout est prodigieux dans ce qu'a fait Annibal. Jamais conception n'offrit mieux le caractère de cette admirable *unité*, fruit du génie à qui rien n'échappe, que celle de son expédition d'Italie; jamais pensée ne fut suivie d'une exécution plus rapide, plus brillante et plus parfaite. Surprendre l'ennemi par un coup

hardi,

hardi, imprévu; l'attaquer dans le centre de sa puissance; le faire trembler pour son existence même; exécuter ce projet à travers tous les obstacles imaginables de la part de la nature et des hommes; tirer du succès de cette témérité un surcroît immense de force, puisque l'ennemi qui, suivant les calculs ordinaires de la prudence humaine, juge dans un pareil cas l'entreprise impossible, se trouve atteré et en partie vaincu, en contemplant l'audace qui a pu surmonter tant de difficultés : ce sont de ces combinaisons et de ces coups qui ne peuvent partir que d'une espèce d'ame dont le ciel est avare, et qu'il ne prodigue pas à la terre. Rome était perdue, selon toutes les probabilités, si Annibal, après la bataille de Cannes, eût été le souverain, et non pas simplement le général de Carthage. Puisqu'il ne se trouvait qu'à un poste trop subalterne pour son génie, il eut sans doute raison de ne point attaquer Rome. Il ne l'aurait point prise avec une armée qui, quoique victorieuse, était très-affaiblie. Mais concevra-t-on jamais, autrement qu'en remontant aux vues secrètes de la Providence, l'ineptie des Carthaginois de ne pas lui avoir expédié avec célérité tout ce qu'ils avaient de disponible en troupes, argent et moyens quelconques de guerre, après le triomphe de

Cannes? La destinée du grand peuple romain a tenu à l'exécution plus ou moins prompte des ordres du sénat de Carthage, lorsque déférant à la demande qu'en faisait Annibal en annonçant ses victoires, ce corps décréta qu'il serait envoyé des renforts à son armée d'Italie. La sotte et basse jalousie de ceux qui tournèrent en dérision cette demande juste et légitime d'Annibal, et qui retardèrent, par leurs intrigues, l'envoi des secours qui lui étaient accordés, sauva Rome, et fut la première cause de la ruine de Carthage. Le génie d'Annibal dut entrevoir le désastre de sa patrie, lorsqu'il ressentit l'effet de ces lenteurs, et qu'il en devina les motifs; et le sénat de Rome, non moins éclairé, conçut les plus grandes espérances lorsqu'il vit son redoutable adversaire abandonné de ses maladroits compatriotes. Il n'est pas douteux que telle ne fût la principale raison qui détermina le sénat romain à témoigner tant de sécurité dans les temps qui suivirent une bataille aussi décisive qu'aurait pu l'être celle de Cannes. Par la faute de Carthage, cette action mémorable ne fut qu'une boucherie dont Rome savait bien qu'elle tirerait un jour vengeance.

Il est une maxime dont on ne saurait trop se pénétrer : celle d'être aussi pressant, vif,

entreprenant dans le succès, que circonspect, modéré et froid dans la mauvaise fortune. Le général qui s'arrête quand la victoire le seconde, est aussi blâmable que celui qui se dépite quand il a éprouvé des revers, et qui croit qu'une prodigalité de courage et un beau désespoir vont lui rendre l'ascendant sur son ennemi. Certes, une telle ineptie ne fut pas celle du sage et profond Annibal; mais elle fut celle de ses compatriotes, dont les uns voulaient le perdre, et dont les autres ne surent pas le soutenir. C'est ce qui m'a fait dire que si ce grand homme eût été le maître de Carthage, elle eût incontestablement joué le rôle dont sa fière rivale a su s'emparer. Les Carthaginois avaient ce qu'il fallait en courage, en puissance et en génie, à-peu-près autant que Rome, pour devenir les maîtres du monde. Vit-on jamais une plus belle preuve des ressources d'un état, de l'héroïsme et du dévouement de ses citoyens, que tout ce qui résulta du désespoir des malheureux habitans de Carthage, lorsque le consul Censorinus, dans la troisième guerre punique, annonça aux députés de cette ville la ruine entière de leur patrie comme la dernière volonté du sénat romain? Ces infortunés, à qui on avait enlevé leurs armes, plutôt que de souscrire à cette condition infa-

mante, fabriquèrent avec une ardeur digne d'admiration tout ce qui manquait à la défense de leur ville. Ce qu'on trouva de bois, de fer ou d'autres métaux dans les maisons, fut employé en totalité à reconstruire des armes et des machines. Les femmes sacrifièrent leur chevelure pour faire des cordes dont on manquait; et l'on ne peut trop regretter que ce beau mouvement n'ait pas été suivi d'un meilleur succès. Assurément la civilisation du monde eût fait de bien autres progrès, et la terre eût présenté depuis long-temps une autre face, si une république aussi industrieuse que Carthage, et dont les institutions et les travaux tendaient si directement au bonheur et à l'amélioration de l'espèce humaine, eût pu perpétuer son existence, et en même temps entretenir et augmenter ses établissemens.

Un tort d'Annibal fut d'avoir amené des éléphans en Italie. On pourrait en induire qu'il ne fut pas entièrement dégagé de ce préjugé de son temps, que tout ce qui en imposait aux sens et à l'imagination de l'ennemi, était un grand moyen de le vaincre. Assurément cette idée a son fondement dans la nature humaine; mais avant d'avoir pu tirer parti de ses éléphans vis-à-vis des Romains (peu susceptibles d'ailleurs à cette époque de se laisser effrayer

par ces animaux), que de peines, de soins, d'embarras et de dépense, ne dûrent-ils pas coûter à Annibal! Il en périt un grand nombre dans les Alpes; les autres moururent de maladies, de fatigues, et quelques-uns dans les premiers combats livrés aux Romains. Enfin, à la bataille de Thrasymène, la seconde année de l'entrée d'Annibal en Italie, de trente-sept éléphans qu'il avait en sortant d'Espagne, il ne lui en restait plus qu'un qu'il montait. Ces animaux ne lui furent donc d'aucune ressource; et de combien de soldats n'entraînèrent-ils pas la perte, qui succombèrent aux fatigues et aux dangers qu'occasionnait la conduite de ces masses organisées? Le passage des Alpes fit perdre un monde prodigieux à Annibal: et quel monde! des soldats aguerris sous lui, et impossibles à remplacer. Cependant le nombre des hommes, quand il est choisi, non-seulement n'est point à dédaigner, mais c'est en lui que consiste la véritable force. Un bon soldat est plus redoutable pour l'ennemi que dix éléphans; et autant un général doit craindre d'avoir sous ses ordres une multitude informe et dégoûtante à ménager, autant la vie d'un seul homme doit lui être précieuse, quand ce guerrier a blanchi sous les armes et qu'il a l'esprit de son état.

A cette erreur près, qui ne prouve rien contre ses talens militaires, je ne vois pas quelle faute on peut reprocher à Annibal. Ce fut le destin qui en commit une, de n'avoir pas fait ce grand homme souverain d'un puissant état. Il avait toutes les qualités propres à illustrer sa patrie dans l'intérieur, et à en faire au-dehors la terreur de ses ennemis. Génie audacieux, vaste, profond, sage et prudent tout ensemble, plein de sagacité et de prévoyance dans la manière de préparer les succès, ardent dans la victoire, ferme dans les revers, toujours maître de lui-même dans la bonne comme dans la mauvaise fortune; tel était Annibal. Jamais ce grand caractère ne s'est démenti un instant; et les Romains mériteraient l'indignation de tous les siècles, pour les persécutions qu'ils lui ont fait souffrir, si leur animosité ne se trouvait en quelque sorte justifiée par celle d'Annibal même, lequel, imperturbable dans ses sentimens, avait voué au peuple romain une haine éternelle.

Du reste les guerres puniques, si sanglantes, si funestes à l'humanité, soit dans leur cours, soit dans leur issue, ont néanmoins donné, sous le rapport de l'art militaire, d'admirables leçons. Elles ont ouvert à cet art un nouveau moyen de développement en l'unissant aux

combinaisons de la politique; d'où il est résulté des plans de campagne aussi savans qu'étendus. Le commencement de cette nouvelle période de l'art peut, à la vérité, se rapporter à Amilcar, père d'Annibal; mais son fils a rapidement porté ce nouveau systême jusque près de sa perfection. Au surplus, si la gloire de l'invention appartient aux Carthaginois, quels progrès merveilleux n'a pas faits le génie romain dans cette science profonde de lier les opérations des armées aux raffinemens de la politique et des négociations, ainsi qu'à la connaissance des temps, des lieux et des personnes; de préparer les succès de la guerre par ces préliminaires savans, et de les consommer par tous les moyens les plus ingénieux et les plus décisifs que l'art peut offrir?

La constance, les vertus et les talens militaires de ces fiers républicains qui se préparaient à devenir les maîtres du monde, brillèrent d'un éclat soutenu pendant la longue période qui s'écoula depuis le commencement de la première guerre punique jusqu'à la ruine de Carthage. Entr'autres, ils ne furent jamais plus grands qu'après les plus terribles défaites, et lorsqu'on pouvait les croire anéantis. Qu'on juge de ce que c'était qu'un peuple tout en-

tier, capable de constance et de sagesse dans l'adversite, sur-tout quand on pense qu'ailleurs c'est la qualité la plus rare chez les individus. De leur côté, les infortunés Carthaginois furent admirables par leur persévérance et les inépuisables ressources qu'ils trouvèrent dans leur industrie. Si les moyens tirés d'un ordre physique perfectionné pouvaient seuls l'emporter sur le moral de l'homme, Carthage eût certainement vaincu Rome; mais ce qui prouve le fond qu'il y a à faire sur la fermeté et l'énergie des ames, c'est de voir Rome, plus confiante d'abord et plus audacieuse que puissante, finir par triompher d'une rivale qui lui était évidemment supérieure dans la civilisation, mais sur qui elle prit à la longue l'ascendant, en s'emparant des idées mêmes de son ennemie et s'éclairant à ses dépens.

Tels furent cependant les rares talens, les connaissances militaires, l'adresse ou la persévérance que développèrent les généraux de ces deux républiques, qu'aucune bataille ne fut décisive pour le sort de l'une ou de l'autre, pendant les trois longues guerres qu'elles se firent.

La bataille de Cannes ne fut, comme nous l'avons déjà dit, qu'une boucherie qui n'aboutit à rien. Celle de Zama même, donnée à la

porte de Carthage, entre Annibal et le grand Scipion l'Africain, ne fut point décisive. Carthage ne fut pas prise dans cette guerre; les ressources qui lui restaient, habilement ménagées, pouvaient prolonger son existence à un terme indéfini; enfin, Annibal était dans ses murs. Ce ne fut donc nullement la bataille de Zama qui perdit Carthage, mais bien l'indécision, l'imprévoyance du sénat, la discorde des citoyens et la haine criminelle du parti opposé à Annibal, qui contraria toutes les opérations de ce grand homme, et finit par lui faire juger nécessaire la fuite hors de sa patrie, quand les Romains comptant sur la terreur qu'ils avaient inspirée, osèrent demander au sénat de Carthage qu'on leur livrât leur redoutable adversaire.

Ces Romains qui avaient reçu d'Annibal de si hautes leçons dans l'art de la guerre, furent bientôt des écoliers aussi savans que leur maître. Avec quelle affluence et quelle continuité les génies profonds et les grands talens politiques et militaires se succèdent, se pressent parmi eux, pendant et après les guerres puniques! Les *Scipions, Caton, Paul-Emile, Métellus, Marius, Sylla, Sertorius, Pompée, César;* quels hommes et quels noms! C'est l'époque la plus brillante que nous offre

l'histoire de l'art, envisagé conjointement avec les autres sciences qui le soutiennent, le développent et l'agrandissent; et c'est aussi celle où l'on a vu la réunion la plus étonnante de talens dans un seul individu.

Je ne prétends cependant pas justifier en tout les principes qui, sous le double rapport de la politique et de la guerre, ont souvent guidé ces fameux Romains; mais si l'on déplore les effets de l'ambition dont plusieurs furent agités, et qui a coûté tant de sang au monde; du moins, par combien de qualités rares n'ont-ils pas atténué la tache que ce vice imprima sur leur caractère! Un noble enthousiasme pour leur patrie, un desir ardent de son lustre et de sa gloire, dominaient tout autre sentiment dans l'ame de ces fiers citoyens, sans excepter ceux d'entr'eux qui ont porté les coups les plus funestes à la liberté de leur pays. Ils n'étaient donc pas égoïstes; ils aimaient Rome avant eux-mêmes : ce n'était pas parce qu'ils méprisaient leurs concitoyens, qu'ils aspiraient à s'élever au-dessus d'eux; c'était, au contraire, parce que rien ne leur semblait beau comme de gouverner les Romains et de s'immoler pour leur bonheur. Ils voulaient la toute-puissance, mais ils cherchaient à s'en rendre dignes par des vertus.

Désintéressés, généreux, équitables, intrépides, sobres, ennemis du faste qui contraste si fort avec la vraie gloire, donnant l'exemple de braver les dangers, les fatigues et les besoins; ces hommes magnanimes eurent des partisans qui les chérirent pour eux-mêmes, indépendamment de l'esprit de faction. On sait combien les soldats et les amis de Sylla lui étaient dévoués; Marius fut l'idole du peuple; Pompée le fut long-temps de tout Rome; César le fut de l'univers. Otez à ces illustres personnages l'ambition et la soif du pouvoir qui souvent les dénatura, vous les verrez dignes de faire les délices et l'honneur de leur patrie. C'est que réellement ils avaient de l'ame; c'est que la nature leur avait donné sur-tout le premier caractère de la grandeur et de l'héroïsme, le talent de se faire aimer.

En comparant les Romains aux peuples qui les ont précédés, et entr'autres aux Grecs, dont ils empruntèrent tant d'institutions et de connaissances, on voit que si ces derniers avaient infiniment perfectionné la science militaire sous le rapport de la discipline, des vertus guerrières, de l'habileté dans l'usage des armes et dans les diverses parties de la tactique; les Romains, qui les égalèrent dans toutes ces choses, les surpassèrent infiniment dans l'art

de réduire la guerre en système, d'y unir la politique, d'en faire l'affaire principale de l'état, et de tourner toutes les ressources de la patrie, de même que toutes les facultés des citoyens, vers un plan de conquêtes et d'agrandissement fixe et invariablement suivi de génération en génération.

Sans nous arrêter à l'examen des temps où Rome encore trop faible ne pouvait suivre ce plan qu'avec une extrême lenteur, si nous jetons un coup d'œil sur les guerres entreprises par ce peuple de conquérans, depuis la ruine de Carthage jusqu'à la prise des Gaules par César, guerres qui donnèrent à leur empire, par la nature des contrées qu'elles lui soumirent successivement, une étendue, une splendeur, une puissance, une force, une richesse, telles qu'il n'en exista jamais; nous serons convaincus que ce fut par la conformité de vues et d'esprit, par l'accord des intentions, par la réunion des moyens et des talens vers un même but, par la *force d'unité* enfin, que le sénat, le peuple, les généraux et les armées, pénétrés du sentiment de la grandeur romaine et du principe de sa domination exclusive sur le globe, concoururent tous ensemble à élever cet édifice majestueux.

La constitution de la république romaine

était tellement militaire dans son essence, que non seulement tout citoyen était soldat, mais que les deux chefs de l'état, revêtus de la haute puissance exécutive et représentant la souveraineté nationale, étaient en même tems ses deux premiers généraux, et commandaient d'obligation les armées en personne.

On était si convaincu à Rome que la splendeur et la puissance du nom romain était la passion dominante des cœurs, que souvent le sénat a laissé des généraux qui commandaient à de grandes distances des armées victorieuses, maîtres de se diriger suivant les circonstances, et de prendre à leur volonté, et sans sa participation, les partis les plus importans : noble et excellente politique, et en même tems décisive, en ce qu'elle laisse le soin de régler les choses à ceux qui en voient l'état de près; mais qui ne peut être admise néanmoins que dans un corps de nation qui sait l'intérêt que chacun de ses membres prend à la gloire commune.

A ces avantages, qui naissaient chez les Romains de l'état politique et moral de la societé, se joignaient tous ceux qui résultaient d'une conduite prudente, régulière, et fondée sur des principes fixes, tant à l'égard des citoyens que des étrangers. Par exemple, l'inflexibilité

à leur empire, lorsqu'un premier établissement en Afrique leur donna pour cette expédition de plus grandes facilités.

Animé du même esprit que sa république, tout Romain, dans la proportion de l'énergie morale qu'il avait reçue du ciel, se distinguait à un degré plus ou moins éminent par les qualités qui font le politique et le guerrier; comme si c'était uniquement sous ces deux points de vue que le peuple romain dût briller sur la terre.

Courage physique, c'est-à-dire, de celui qui fait braver les fatigues, les besoins et les dangers; courage moral, c'est-à-dire, de celui qu'aucun obstacle ne peut abattre; impétuosité ou sang-froid, condescendance ou fermeté, mais toujours avec art suivant les circonstances; générosité envers les peuples vaincus; adresse en ménageant leurs opinions, leurs préjugés et leurs coutumes, de les faire fléchir devant les intérêts et l'honneur de Rome, mais plus encore devant son honneur que devant ses intérêts; amour de la célébrité et de la gloire; à côté de cela, ambition, cupidité; néanmoins, au-dessus de tous ces sentimens, un patriotisme qui rendait Rome, sa domination, sa renommée, la passion prépondérante dans le cœur de ses enfans et le premier objet de leurs vœux: telles furent

les

les vertus, tels furent les défauts plus ou moins prononcés, suivant la force des ames, qui caractérisèrent tous les Romains fameux par leurs exploits.

Nous trouvons ces vertus presque sans aucun mélange dans les Scipions, triomphateurs de Carthage et de l'Asie; dans l'ancien Caton, vainqueur des Espagnes; dans Paul-Emile, Métellus, Mummius, qui soumirent la Macédoine et la Grèce; nous les trouvons avec les défauts qui les déparent, dans Marius, qui enchaîna Jugurtha et détruisit les Cimbres; dans Sylla, son heureux rival, qui porta au fond de l'Asie la terreur des armes romaines; dans Pompée, plus illustre qu'eux tous par la diversité de ses victoires, et parce qu'il débarrassa Rome d'un ennemi comme Mithridate; dans César enfin, dont la plus grande gloire aurait été d'avoir vaincu Pompée, si l'on pouvait compter les triomphes arrosés du sang de ses concitoyens. Tous ces grands hommes, doués sans doute de qualités très-diverses et de caractères peu ressemblans, se rapprochèrent dans un point : l'orgueil du nom romain et le desir d'en étendre la puissance. En vain la nature avait marqué leurs ames du cachet de sa variété : soumis à l'influence des lois, des mœurs, des opinions de

leur république, ils s'en laissaient tellement pénétrer qu'ils cessaient d'être hommes, et n'étaient plus que Romains. C'est parce que la religion, la politique, toutes les institutions sociales enfin, n'avaient à Rome qu'un seul but, celui de former des guerriers, que se prêtant mutuellement des forces, elles agissaient sur les ames avec un surcroît d'énergie; et il est bien remarquable en faveur du principe de l'*unité* (quel que soit d'ailleurs l'objet auquel on veuille l'appliquer), que le peuple qui a dirigé toutes ses idées, ses vues et ses établissemens politiques vers l'art de la guerre, y ait fait des progrès tels, que ses talens dans cet art et les succès qu'il a obtenus par son secours, surpassent tous les modèles que nous offre l'antiquité, et n'ont jamais été approchés dans les temps modernes, par aucun des peuples les plus éclairés et les plus puissans.

Mais dans le temps même que Rome était au plus fort de ses triomphes, un génie étonnant, un autre Annibal, pénétré des vrais principes de la politique et de la guerre, et qui les avait bien médités, contrebalança seul, et fit presque chanceler la gloire de la fière souveraine du monde. Ce n'était assurément pas le monarque d'un royaume comparable en puissance à la domination de Rome, que *Mithridate*;

ce n'étaient pas des peuples d'un courage, d'un caractère et d'un génie faits pour soutenir le parallèle avec les Romains, que les peuples du Pont. Ni leurs institutions, ni leurs mœurs, ni l'état des lumières chez eux, ne pouvaient leur donner cet accord et cette *unité* qui résultaient à Rome de la constitution politique et civile de cette république. D'ailleurs, Mithridate, qui ne trouvait pas dans ses propres états des forces suffisantes pour venir à bout de ses grands projets, était obligé d'avoir recours à des alliances, et de s'unir à des rois dont il lui était toujours difficile de faire concorder les intérêts avec les siens. Malgré ces désavantages, ce prince intrépide, infatigable, fécond en ressources, opposant à l'infortune un front de rocher, et ayant sur-tout cet attribut du génie d'être comme un ciment qui rapproche et joint entr'elles les parties les plus disparates, soutint pendant trente ans avec divers succès, la guerre contre Rome, qui, maîtresse alors de l'Italie, de l'Espagne, d'une partie des Gaules, de la Grèce, des côtes d'Afrique et d'Asie, pouvait d'une part écraser Mithridate avec des armées qui se recrutaient sans cesse des meilleurs soldats de l'univers, et d'autre part cerner ses états avec des flottes nombreuses, qui ôtaient à ce monarque toutes

belle. La rapidité de ses mouvemens, la vivacité de ses décisions, la profondeur de sa politique, l'étendue de ses plans et de ses conceptions, sa présence d'esprit, sa grandeur d'ame, son intrépidité, sa clémence, sa frugalité, le talent de se faire chérir et d'attacher ses soldats au point qu'ils ne vivaient que pour lui; tout a porté, dans la personne et dans les actions de César, l'empreinte d'une ame héroïque et d'un génie sublime. Aussi parfaitement organisé au physique qu'au moral, jamais l'ascendant du grand homme qui devient l'unique mobile de tout ce qui l'entoure, ne se fit mieux sentir. C'est en imprimant aux choses comme aux personnes qui dépendaient de lui, le *cachet d'unité*, qui faisait l'essence de son caractère, qu'il a pu triompher des obstacles effrayans que lui offraient d'une part les talens et le génie de Pompée, et d'autre part les opinions, les préjugés, les vertus et les vices même des Romains. La bataille de Pharsale fut, pour la fortune de César et pour le sort de la terre, une bataille décisive. Elle le fut, parce que César avait tout arrangé et tout prévu pour qu'elle devînt telle; parce qu'il fallait qu'il frappât un grand coup, et qu'auparavant il eût acquis une telle supériorité sur son ennemi, que ce coup fût frappé avec la

certitude du succès. César en était là vis-à-vis de Pompée, quand ils se rencontrèrent dans les champs de Pharsale. César devait chercher la bataille; il la chercha, la gagna, et fut maître du monde. C'est dans ce cas qu'une bataille est le comble de l'art, précisément parce qu'alors elle est décisive. Le génie de César ne put le mettre à l'abri du couteau des assassins; et le philosophe qui se complaît dans le tableau du bonheur de l'humanité, même quand ce n'est qu'un songe, regrettera toujours que le plus magnanime des hommes, doué d'un caractère si propre à faire des heureux, n'ait pas gouverné l'empire qu'il avait si glorieusement conquis.

Nous venons de voir par l'examen rapide des guerres les plus célèbres des anciens temps, que la différence des gouvernemens, celle des forces physiques ou des qualités morales, celle des localités, des climats, du nombre, n'étaient d'aucune prépondérance en matière de guerre, lorsque les avantages qui résultaient pour un peuple, de ces diverses circonstances, n'étaient que partiels, et que son ennemi, quoique n'étant pas son égal sous certains rapports, se présentait à la lutte avec plus d'unité et d'ensemble, sous la généralité des rapports qui constituent un peuple militaire et guerrier. *Cyrus*,

chies, contre les hommes les plus imposans par leur taille et leurs forces physiques, ou ceux qui étaient les plus redoutables par leur adresse et leur courage; et toujours constans et *uns* dans leurs principes et leur méthode, dans leurs projets et dans leur esprit, on les vit triompher de toutes parts, et manifester au monde avec éclat que la force réelle, et surtout la certitude de la victoire, ne sont que dans l'*unité*, c'est-à-dire dans le parfait ensemble et l'harmonie des moyens qu'on emploie pour devenir vainqueur.

Cette vérité, base de tout cet ouvrage, brille d'un nouvel éclat lorsqu'on examine dans l'histoire ancienne de la guerre, ces grandes actions qu'on appelle *batailles décisives*. On n'a pas de peine à se convaincre qu'elles n'ont été telles que lorsqu'il régnait par une cause quelconque, dans une des deux parties belligérantes, soit du désordre et de la mésintelligence, soit un défaut de méthode dans la conception des plans de campagne et de l'arbitraire dans leur exécution. N'est-ce pas par toutes ces causes réunies, que les Babyloniens dûrent plier à Thymbrée sous le joug de Cyrus, et les Perses à Arbelles sous celui d'Alexandre? N'est-ce pas par ces causes, que dans une seule bataille Persée perdit son royaume contre Paul-Emile,

Antiochus contre Scipion, Tygrane contre Lucullus? Les Cimbres et les Teutons, si braves, si unis, si pleins du même esprit et des mêmes projets, auraient-ils vu dans une seule journée toutes leurs espérances, et jusqu'à leur race, anéanties par Marius, s'ils avaient mis autant de réflexion, de calcul et de prévoyance dans leur plan d'invasion en Italie, qu'ils mirent d'impétuosité et d'audace à l'exécuter? César aurait-il triomphé des Gaulois sans leurs discordes; aurait-il eu la gloire à Pharsale de vaincre Pompée sans retour, si l'esprit du grand Pompée n'avait pas été jeté dans une sorte de trouble et de stupeur par l'ascendant de la fortune de son rival? Enfin, la bataille d'Actium aurait-elle rendu Octave maître du monde, si les qualités les plus brillantes de l'ame devaient l'emporter sur la prudence et l'esprit de combinaison? et Octave, sous les rapports militaires, était-il fait pour triompher d'Antoine, si Antoine n'avait pas eu la tête perdue par son amour pour Cléopâtre?

Lorsqu'on met à côté de ce tableau celui de la conduite des grands capitaines qui eurent la force de ne point se laisser abattre par les revers de la fortune, et le génie de se créer des ressources au sein même de leurs affaires délabrées; on voit qu'il n'y a point de position

peur naturelle, pour les délivrer de la crainte que leur inspiraient les Lacédémoniens belliqueux et implacables, et pour les affranchir du joug de ces orgueilleux dominateurs : qu'on regarde sur-tout Epaminondas ranimant, malgré tous les obstacles et la surveillance jalouse des tyrans de sa patrie, le courage abattu de la jeunesse thébaine; formant des soldats qui deviennent rapidement sous lui les premiers de la Grèce, et faisant trembler dans leur ville même ces fiers Spartiates qui regrettent bientôt de n'avoir pas de murailles, et qui commencent à croire que leurs corps ne sont plus suffisans pour protéger Sparte contre un aussi redoutable ennemi.

Voyons encore plus tard, et dans d'autres circonstances, *Philopœmen*, appelé le dernier des Grecs, rappelant à Mantinée, par un mouvement rapide et hardi, une victoire qui lui échappait, et faisant du jour qui pouvait éterniser sa honte, celui de son plus grand triomphe. Méditons profondément sur le génie d'*Annibal*, qu'on ne saurait trop citer, et qui se montre peut-être plus admirable, lorsqu'avec des troupes harassées, et dans l'abandon où l'imprévoyance de Carthage le laisse, il lutte pendant neuf ans en Italie contre la puissance romaine, que lorsqu'avec des troupes fraîches et remplies

de confiance il gagne les plus grandes batailles. Mais ne payons pas de moindres tributs d'admiration et de louanges à ces mêmes Romains, chez lesquels on finit toujours par trouver en toutes choses les plus beaux modèles, lorsqu'après des revers qui auraient porté l'abattement dans le cœur d'un autre peuple, celui-là se montre plus fier et plus exigeant que dans la victoire, et par cette héroïque fermeté étonne l'univers, qu'il a déjà vaincu par l'opinion avant d'avoir entrepris de le soumettre par les armes.

On ne peut trop multiplier les tableaux faits pour échauffer les cœurs magnanimes. Arrêtons nos regards sur le caractère unique et le génie fécond de Mithridate, que la perte de ses armées, de ses flottes, de ses trésors, de tous ses états ne peut point abattre, et qui ne se croit pas vaincu, tant qu'il lui reste un allié sur l'esprit duquel il peut prendre de l'ascendant; certain alors de faire bientôt avec des moyens étrangers, ce qu'il ne peut plus exécuter avec les siens propres. Considérons *Jugurtha*, roi d'un peuple peu nombreux et plus qu'à moitié barbare, que l'exemple des Carthaginois n'effraie pas, et qui n'aspire à rien moins qu'à triomper des Romains et à se maintenir, en dépit d'eux, dans ses usurpations. Mais contemplons sur-tout un exemple célèbre; et que tout

homme appelé à jouer un grand rôle dans la carrière des armes, et exposé par conséquent à atteindre tour-à-tour le comble du bonheur et celui de l'infortune, ne perde jamais de vue Sertorius, qui, proscrit de Rome, et poursuivi après la mort de Marius dont il soutenait la faction, s'enfuit dans un pays sauvage, au milieu de montagnes inconnues, et habitées par des hommes de la férocité desquels il avait tout à craindre; et là, non-seulement rallie les restes épars de son parti, mais parvient encore à se faire connaître des barbares, à gagner leur amitié, leur admiration; les met dans ses intérêts, sans cesser un instant de ménager ceux de sa patrie; en fait ses soldats; les discipline, les aguerrit; bat avec eux les vieilles légions romaines, et se maintient lui-même invincible jusqu'à ce que, victime de la trahison, la mort vient couper court à ses glorieux travaux.

Je m'arrête, parce que j'en ai dit assez pour que tout homme éclairé reste convaincu de ce que j'ai voulu prouver, que la perfection de l'art militaire est dans la liaison intime, dans l'*unité* de toutes ses parties propres, et de celles des autres branches de la politique et de l'administration qui ont des rapports avec lui; que cette *unité* est un principe fixe et invariable,

et

et dont les résultats doivent avoir le caractère de l'immutabilité; que par elle, les succès d'une guerre peuvent (humainement parlant) se calculer avec précision et certitude; que cette *unité* dépend plus des hommes que des choses; qu'elle est autant le fruit du caractère que de l'esprit, et que l'homme qui a reçu de la nature une grande force d'ame, peut la créer au milieu des circonstances qui paraissent s'y opposer davantage; qu'il est positif que moins l'art est parfait, moins on connaît ses vraies bases et ses vrais procédés, et plus il y a de batailles, de carnage, d'événemens désastreux pour le sort des peuples; que le courage, l'énergie, toutes les vertus imaginables et toutes les ressources qu'on peut tirer de la nature, finissent par échouer contre la science et la discipline; que ces divers avantages ne sont utiles qu'autant qu'on s'en sert en les liant et les subordonnant aux principes de l'art, comme des moyens, non d'obtenir, mais d'augmenter les succès; et qu'il résulterait de là qu'entre deux généraux dont les vues et les connaissances seraient également étendues, ainsi qu'entre deux peuples chez qui l'art serait porté à la même perfection, les guerres pourraient être interminables, si, au contraire, dans cette hypothèse (à supposer qu'on pût l'admettre), les lumières et la ré-

flexion, et précisément cette connaissance raisonnée de l'art qui permet d'en apercevoir les bornes, ne conduisaient pas à sentir la nécessité de terminer plus tôt les démêlés sanglans.

Tous ces principes sont devenus plus évidens aux yeux des hommes, à mesure que l'art de la guerre a été plus approfondi. Dans la même proportion, l'art est devenu plus stable et plus uniforme, et il a toujours acquis une tendance plus forte à se convertir en science. Il me semble que cette proposition ne peut pas être contestée après ce qu'on vient de lire.

Il n'y a qu'une longue expérience qui ait pu amener l'art jusque-là : mais avant même que l'expérience ait été assez étendue, assez éprouvée pour qu'on en ait extrait les principes fixes de l'art, il a existé des hommes et des peuples qui probablement n'auraient pas été en état de raisonner leurs procédés, et de fonder toutes leurs opérations sur un système méthodique, et qui cependant, sans le savoir, ont agi suivant les vrais principes, et croyant eux-mêmes qu'ils devaient attribuer au hasard ou à toute autre cause, ce qui n'était que le résultat de l'*unité* introduite au milieu d'eux par diverses circonstances heureuses, mais sur-tout par l'influence de cette providence secrète qui conduit les nations tour-à-tour, et insensible-

ment, vers un état de perfection fondé sur le développement complet de leurs facultés intellectuelles. Celle qui, approchant le plus près de ce but, aura su établir l'*unité* dans ses institutions civiles et militaires, dans sa politique et dans ses vues, par calcul et avec connaissance de cause, celle-là en triomphant de toutes les autres, aura fait ressortir la vérité du grand principe de cet ouvrage avec un éclat qui ne laisse plus de refuge au doute; tel fut le rôle des Romains.

Mais une autre vérité qui apparaît ici avec la même évidence, et qui n'est pas moins importante pour l'objet que nous nous proposons dans cet écrit, c'est qu'à mesure que l'art militaire a fait des progrès avec la civilisation, non-seulement sa théorie s'est établie sur des bases fixes, mais sa pratique même, si variée et souvent si opposée chez les diverses nations, s'est peu-à-peu rapprochée d'un systême uniforme; de sorte que des procédés semblables, partant de principes identiques et tendant au même but, se sont trouvés insensiblement adoptés par-tout.

Effectivement les principes militaires, fondés sur les idées radicales et originelles d'ordre et d'harmonie, se manifestèrent de la même manière chez tous les peuples dont l'origine

remonte à celle du genre humain. On retrouve ces idées avec cette ressemblance entr'elles, chez les cinq peuples connus pour être les plus anciennement policés, savoir : les Assyriens, les Egyptiens, les Phéniciens, les Indiens et les Chinois. Les deux derniers, par l'effet de leur caractère, et peut-être aussi de leur position géographique, en restèrent au premier terme, cultivèrent peu la guerre, n'y firent aucuns progrès, et ne sont nullement connus dans l'histoire militaire de l'antiquité.

Les Assyriens furent conquérans, et s'attachèrent à organiser régulièrement la partie militaire dans leur empire. Je ne répéterai pas les détails que j'en ai donnés; mais j'observerai encore une fois qu'ils civilisèrent les Mèdes devenus leurs maîtres après avoir été leurs sujets, et qu'ensuite Cyrus, qui était roi d'un peuple très-militaire par nature et par éducation, mais trop neuf encore pour raisonner un art et avoir des principes, fut assez sage pour prendre chez les Mèdes et les Assyriens ceux dont il fit une application si heureuse sur les Perses. Premier exemple du mélange et des usages militaires dē plusieurs nations pour n'en composer qu'un même systême.

Pendant ce temps-là, les Egyptiens, constamment amis de l'ordre et de la régularité, et

pénétrés de la vérité de ce principe, qu'un homme bien constitué au physique et au moral peut tirer un grand parti de ses propres forces et de sa propre énergie, quoiqu'ayant des chevaux excellens, perfectionnaient l'infanterie, inventaient la phalange et la manœuvre du bataillon carré, et communiquaient ces idées aux Grecs avec toutes leurs institutions. Second exemple du rapprochement des usages et des principes de nations diverses, d'où résulte un systême identique.

Les Perses, sous Cambyse, s'emparent de l'Egypte. Quelque mépris qu'ils affectent pour le peuple vaincu, ils ne peuvent pas méconnaître, à la longue, ses bonnes institutions. Elles leur font naître du moins des idées et des dispositions à les imiter. Ces mêmes Perses, sous Xerxès, veulent envahir la Grèce; ils sont honteusement battus. Il leur est impossible de ne pas rendre justice à la supériorité militaire d'une nation, qui ne devait cette supériorité qu'à sa discipline, à son courage et à son génie. Ils font, dans la suite, différens traités avec plusieurs des petits états de la Grèce, en prennent des troupes à leur solde, et, autant qu'ils le peuvent, forment leur tactique sur ces modèles; tandis que les Grecs, de leur côté, imitent, selon toute apparence,

dans d'autres genres, quelques-unes des anciennes institutions de Cyrus. Troisième exemple de la fusion ( si je puis me servir de ce terme ) opérée par le contact des peuples entre leurs systêmes de guerre, et qui les amène insensiblement à adopter un systême uniforme.

La superbe Tyr, habitée par un peuple des plus anciens du monde, par un peuple qui a prouvé que les idées d'ordre, d'harmonie et d'unité étaient en tous points de l'essence de son génie, a vu sortir de ses murs des armées nombreuses; mais elles étaient plutôt composées de troupes à sa solde que de ses propres citoyens, dont toutes les vues étaient tournées du côté de la marine et du commerce.

Il en fut à-peu-près de même de Carthage sa fille. Cependant les Carthaginois, forcés, par leur situation et leurs rapports, d'être plus guerriers que les Phéniciens, et qui tenaient de ce peuple instituteur les notions-mères de l'art et sa théorie, se perfectionnèrent infiniment dans sa pratique, soit par l'effet de leur propre génie, soit, et plus encore, en imitant les Grecs, qu'ils connurent dans les guerres qu'ils eurent avec eux en Sicile. Quatrième exemple du rapprochement des idées militaires de deux peuples; d'où naît bientôt la confor-

mité de ces idées, et celle des procédés qui en sont le résultat.

Alexandre paraît et conquiert rapidement l'Asie et l'Egypte. Ses généraux y fondent des royaumes après lui, et y introduisent les usages et les institutions de la Grèce. La force achève ce que la persuasion et le bon exemple avaient commencé. Cinquième exemple d'un mélange dans les notions, les principes et les pratiques militaires de peuples divers; mélange qui doit devenir tellement intime, qu'il n'y aura plus incessamment qu'un même systême, celui de la nation victorieuse; c'est précisément ce qui est arrivé sous les successeurs d'Alexandre. Plus de la moitié du monde civilisé, recevant la loi des Grecs, n'a plus connu, dans tous les genres, après un court intervalle, d'autres opinions, d'autres principes, d'autres usages que ceux de ses vainqueurs.....

On sait que les Romains furent les disciples des Grecs pour la tactique. Je crois avoir prouvé (ce qui n'avait peut-être pas encore été remarqué), qu'ils prirent des Carthaginois d'autres notions de l'art considéré plus en grand, et dans son union avec la politique. C'est le sixième et dernier exemple de l'identité qui s'établit entre les systêmes militaires de nations, d'ailleurs très-opposées de caractère et d'esprit, mais qui,

par leurs relations et l'expérience qu'elles puisèrent les unes chez les autres, sentirent peu-à-peu qu'il n'y avait qu'un petit nombre de principes invariables qui faisaient le fondement de l'art de la guerre, et dont l'application n'était point assujétie aux temps, aux lieux et aux personnes. Cette opinion se propagea chez tous les hommes faits pour servir de guides aux autres; et il est remarquable que lorsque *Philopœmen*, *Annibal* et *Scipion* illustraient en même temps la scène militaire, et faisaient la gloire de leur patrie respective, toute la terre policée, savoir, l'Egypte et l'Asie, qui vivaient sous la domination grecque; l'Afrique et une partie de l'Espagne, qui étaient sous celle de Carthage; enfin la Grèce même et l'Italie, ne connaissaient plus qu'un seul système militaire, sur-tout quant au fond; et les nuances qui existaient dans la forme n'étaient pas plus prononcées que celles qu'on observe aujourd'hui entre les armées françaises, allemandes et russes. Lorsque les Romains eurent rangé toutes les nations sous leurs lois, l'unité de théorie et de pratique fut encore mieux établie. Quelques rois de contrées jusqu'alors inconnues et barbares, qui essayèrent de lutter contre Rome dans les temps qui précédèrent immédiatement sa domination universelle, tels que ceux de

Numidie, de Pont, d'Arménie, crurent qu'ils assureraient leurs succès en disciplinant leurs troupes à la manière romaine, et introduisirent la régularité des principes de la guerre chez des peuples qui ne soupçonnaient même pas auparavant qu'elle fût un art. Les Romains vainqueurs entretinrent précieusement cet état de choses. Ils firent encore subir le joug de la discipline militaire aux Espagnols et aux Gaulois. Enfin, quand César fut nommé empereur, un seul maître du monde civilisé vit sous sa domination les armées de tant de peuples différens, assujéties aux mêmes principes et aux mêmes institutions militaires. Cette marche est la preuve la plus remarquable et la plus convaincante des progrès toujours croissans de l'*unité* sur la *diversité*, par l'effet de la civilisation; progrès qui ont eu lieu non-seulement dans la partie militaire, mais dans toutes les autres parties constitutives du systême social. L'explication de ce phénomène est que la civilisation est essentiellement le développement des germes de perfection implantés par la nature dans le cœur et dans l'esprit humain; qu'elle ramène l'homme aux vrais et justes principes des choses, par l'expérience et le raisonnement; et que ces effets salutaires peuvent l'emporter même sur ceux des passions,

comme l'Europe nous en offre aujourd'hui l'exemple.

Cependant la nature de notre espèce et sa destinée ne nous sont pas assez profondément connues, pour que nous puissions affirmer que les passions de l'homme ne prendront pas un jour l'ascendant sur sa raison, de manière à la détruire; ce qui replongerait l'humanité dans le chaos d'une barbarie pire que celle qui précéda l'état de culture intellectuelle. Livrons-nous à l'espoir contraire, et flattons-nous encore de la douce perspective que l'esprit de civilisation l'emportant sur celui de confusion et d'immoralité, la perfection du système politique, qui en sera le résultat, engendrera un équilibre tel, qu'on aura peu de possibilité, et par conséquent peu d'intérêt et de profit à le troubler; que par la même cause, la guerre finira par reposer sur des principes assez fixes pour devenir tous les jours moins sujette à des chances désastreuses, tous les jours moins terrible, et que même cette progression peut aller jusqu'à rendre son effet nul. Mais l'histoire de l'art militaire dans l'antiquité ne nous conduit pas encore jusque-là. Nous allons voir si celle des temps modernes confirmera tous les principes que nous avons établis, et amènera la conclusion qui fait l'objet de nos vœux.

## CHAPITRE VI.

### *Suite du précédent.*

LOIN qu'il soit possible d'assigner les progrès de l'art militaire depuis César jusqu'à l'invention de la poudre, on peut dire au contraire que, dans ce long intervalle, il a visiblement déchu. César l'avait tellement élevé, que ce grand homme ne laissant plus d'émules dans la carrière qu'il avait parcourue, il en résultait que l'art militaire devait rester dans le même état où il était à la mort de cet illustre Romain (ce qui était impossible au milieu des agitations auxquelles le monde fut en proie deux siècles après lui), ou qu'il devait tomber en décadence jusqu'à ce qu'une invention nouvelle lui fît subir une révolution complète. Cependant ceci ne doit pas être tellement pris à la lettre, qu'on puisse en induire que l'art a déchu dans une progression toujours croissante pendant le laps de temps dont nous parlons. Il a eu au contraire des momens très-brillans, soit chez les Romains, soit chez d'autres nations : mais les Romains qui vinrent après César ne firent rien de supérieur à ce premier des guerriers ; et les autres peuples se

traînant plus ou moins sur les traces de Rome, n'égalèrent jamais leur modèle. Il est donc certain que, dans cette période de quatorze siècles, non-seulement on ne pourrait pas remarquer un progrès positif de l'art militaire, mais que c'est à peine si on pourrait citer de loin à loin quelques faits de guerre qui prouveraient que l'art était encore conçu profondément par quelques têtes, et qu'elles en connaissaient les vrais principes.

Le hasard, qui a si souvent tenu lieu aux hommes de sagesse et d'esprit de combinaison, faisait alors ce qu'une théorie raisonnée ne pouvait pas faire, puisqu'elle n'existait pas. Le triomphe d'un peuple sur un autre, les conquêtes et les victoires des généraux provenaient toujours des mêmes causes; mais le plus souvent ces causes étaient également ignorées et de ceux dont elles faisaient la prospérité et la gloire, et de ceux qu'elles plongeaient dans la honte et la désolation.

En effet, depuis César jusqu'à Caracalla, pendant l'espace de 250 ans, nous voyons Rome, conservant toujours une force d'unité que ses vices avaient déjà minée, mais pas encore tout-à-fait anéantie, triompher constamment des nations barbares qui ne cessaient de l'attaquer, et étendre même sa domination parmi elles, sans

que l'on puisse attribuer cette suite de prospérités aux talens des hommes qui tenaient alors les rênes de son gouvernement ou qui commandaient ses armées. La gloire en revenait évidemment aux héros qui, depuis Scipion jusqu'à César, avaient porté à un si haut degré l'éclat et la force de leur patrie, et avaient imprimé d'une manière si forte la terreur et la majesté de son nom chez tous les peuples qui confinaient à son empire, ou qui le connaissaient par la voix de la renommée. Ces peuples, pour la plupart très-braves et très-guerriers, n'avaient aucuns principes militaires ou politiques. Ils ne savaient ce que c'était que de s'entendre, de se liguer entr'eux, et de faire des diversions qui eussent été foudroyantes pour leur ennemi commun. Cependant à force d'épreuves et de secousses, le grand colosse de Rome se brise et tombe en éclats; les généraux et les préfets, trop riches et trop puissans pour n'être pas ambitieux, affectent l'indépendance, et bravent les décrets d'un trône sur lequel l'ineptie, la méchanceté ou la faiblesse sont si souvent assises. Rome perd son *unité*, et avec elle toute sa force. Les barbares sont individuellement plus *uns* que les parties isolées de la masse imposante qui les a contenus si longtemps. Ils pénètrent de toutes parts dans l'em-

pire romain, et le mettent en pièces. Quelques-uns des conducteurs de ces hommes féroces se distinguent par une audace et un génie qui rallient autour d'eux la multitude, à laquelle ils impriment à leur tour un caractère d'*unité* qui en rend le choc terrible. Genseric et Attila sont de ce nombre : leurs conquêtes, et surtout celles du dernier, sont aussi étendues, aussi rapides que celles des plus grands guerriers de l'antiquité; mais elles sont moins brillantes, parce qu'elles ne tendent qu'à la plus horrible dévastation, et qu'ils n'ont point de poètes pour chanter leurs exploits.

L'empire romain d'Occident ne résiste pas aux chocs épouvantables qu'il éprouve sans cesse; il succombe, il disparaît : celui d'Orient, moins exposé aux irruptions des peuples du Nord, dont les essaims toujours renaissans renversaient alors tout obstacle par leur seule force d'impulsion, se soutient plus long-temps; et là, le nom romain jette encore un certain éclat aux yeux du monde. Bélisaire et Narsès raniment la discipline militaire. Leurs campagnes sont savantes; tous leurs mouvemens et toutes leurs opérations préméditées. Ils n'ignorent pas que l'art de vaincre peut se réduire en principes; ils font revivre un instant les beaux jours de Rome. Cette lueur brillante,

mais passagère, s'évanouit avec eux; l'art retombe dans la barbarie. Un peuple jusqu'alors obscur, arrive du Midi comme un vent dévorant; et plein d'un fanatisme religieux qui donne à toutes les ames la même pensée et la même impulsion, il écrase aisément du poids de cette *unité* un corps divisé et chancelant de toutes parts. Les Arabes enlèvent rapidement aux empereurs d'Orient leurs plus belles provinces d'Asie et d'Afrique, et réduisent leur puissance à une petite partie de l'Europe. Ils poursuivent leurs conquêtes, pénètrent facilement dans les Espagnes désorganisées, qu'ils soumettent; mais ils viennent échouer dans les plaines de Tours devant une nation pour qui la multitude de ces nouveaux ennemis n'est qu'un encouragement, et qui n'est pas moins qu'eux animée d'un esprit uniforme, sous les rapports religieux, politiques et militaires. Les Français qui, ayant Mérouée à leur tête, avaient déjà délivré l'Europe du plus terrible des peuples du Nord, commandés par Charles Martel, la garantissent du joug des plus redoutables guerriers du Midi. Petit-fils et digne héritier de ce grand homme, Charlemagne fonde un empire qui doit perdre après lui de son étendue et de sa puissance, mais qui n'en doit pas moins éterniser la gloire du nom français. Pen-

dant le règne de ce monarque, le plus digne de ce titre qui ait peut-être jamais paru, on voit toutes les branches de l'arbre social former un faisceau étroitement serré, et par conséquent l'état de société tendre vers sa plus grande perfection. Sous les auspices de ce conquérant législateur, la France en masse parvient à un degré de puissance, et chaque Français individuellement à un degré de bonheur, qui présentent un phénomène inouï dans ce temps de barbarie. Le génie de Charlemagne est une lumière vive qui dissipe, comme par enchantement, les ténèbres de son siècle; mais elles reparaissent après lui, et couvrent de nouveau la face de l'Europe où elles engendrent le chaos. Cependant l'influence des talens et du caractère de quelques hommes, et sur-tout celle de circonstances heureuses, opère alternativement, chez divers peuples, cette union intime des forces et des moyens, qui est la base des succès militaires, et leurs armes en acquièrent un lustre qu'ils ne doivent qu'à cette cause. Mais c'est presque toujours l'effet du hasard. C'est l'homme avantageusement partagé des dons de la nature, qui, placé dans une situation favorable, fait de grandes choses par impulsion, et nullement par préméditation. C'est l'instinct et le sentiment de l'art, et non sa théorie,

rie, qui alors sont évidemment le mobile des actions : d'où il résulte que, malgré des époques très-brillantes, la science militaire n'avance pas, parce que ses progrès ne peuvent être que le résultat de principes stables et raisonnés. Enfin, l'on découvre la poudre; l'art de la guerre prend alors une autre face; et cette invention, sans le changer dans son essence et dans sa partie morale, lui donne une forme toute nouvelle, parce qu'elle exige des procédés inconnus jusqu'alors.

Au milieu du mélange de barbarie et de civilisation où l'Europe fut plongée après le débordement des peuples du Nord, et à travers les progrès rapides que les lumières firent sur l'ignorance des quatorze premiers siècles, lorsqu'après un si long engourdissement l'étude de l'antiquité vint revivifier l'esprit humain, il serait difficile de marquer les différentes périodes de l'avancement d'un art quelconque, et en particulier de celui dont nous nous occupons, aussi positivement que dans les temps anciens, où tout allant de l'enfance vers la maturité par une marche lente, les degrés de perfection dans les sciences, les arts et la culture sociale, sont assez fortement caractérisés pour qu'on ne puisse pas les méconnaître. Cependant nous essayerons de diviser les temps

modernes, quant aux progrès de l'art militaire, en quatre périodes comme les temps anciens.

Nous étendrons la première depuis la chute de l'empire romain d'Occident (époque où les connaissances de l'antiquité furent enfouies avec elle), jusqu'à l'invention de la poudre au quatorzième siècle de l'ère chrétienne. C'est à tort que je l'appelle une période de l'art; c'est celle de sa nullité. Les succès à la guerre étaient dus à la valeur de chevaliers qui, hérissés de fer, eux et leur monture, représentaient, dans les rangs d'une armée, comme des forteresses répandues de distance en distance, autour desquelles tout se ralliait et cherchait protection. Ces terribles guerriers décidaient du sort des combats. La supériorité du nombre des troupes ne méritait pas alors d'être comptée pour quelque chose. Une multitude de piétons levés en toute hâte, n'était qu'un ramassis de bandits et de pillards, dont les bataillons en masse fuyaient devant un seul chevalier. Le temps de la chevalerie, si intéressant aux yeux de l'honneur, n'a cependant pas été tout-à-fait perdu pour les progrès subséquens de l'art de la guerre. Cette noble institution a créé dans l'ame des guerriers un esprit de loyauté, d'urbanité, de délicatesse, de

générosité qui a pénétré insensiblement des premières classes aux inférieures, qui a ennobli la profession des armes, qui a rendu quelquefois les armées modernes des objets d'admiration pour l'observateur, et qui a été certainement la source du droit de la guerre éclairé, doux et humain adopté depuis plusieurs siècles en Europe. Sous le point de vue matériel de l'art, elle a perfectionné la cavalerie : les principes de l'équitation, l'art du manége, lui doivent leur origine. Le cavalier qui, seul, et dans un espace déterminé, a su mieux tirer parti d'un cheval, par une conséquence naturelle l'a mieux manié dans le rang et en campagne. Les anciens ne se doutaient pas du degré de perfection où les modernes ont porté cette arme. Leur cavalerie était tantôt composée d'hommes que le sort plaçait sur le dos d'un cheval, plutôt que de les laisser à pied, ou d'hommes que la nature, les usages et les habitudes avaient fait écuyers, bien plus que l'art. Ces derniers avaient sans doute une grande aptitude à bien se tenir à cheval, et à diriger adroitement leur monture; mais il y a d'eux à nos bons cavaliers la même distance que d'un casse-cou à un instructeur de manége. D'ailleurs, la manière dont les anciens montaient les chevaux, sans étriers, souvent sans

bride, devait nuire absolument à ce que leur cavalerie fût manœuvrière. L'arme de ce nom parmi nous, de même que le point de vue sous lequel on l'a conçue et l'usage qu'on sait en faire, ont leur origine dans la chevalerie. L'art de la guerre a donc puisé quelque chose dans la période dont nous venons de faire mention : mais ce n'était encore que des élémens pour l'art, et c'était loin d'être l'art lui-même fondé sur des principes (1).

---

(1) Je ne pense pas que cette assertion puisse être infirmée par les exploits militaires des Suisses contre les Autrichiens dans le temps de leur révolution, événement qui date de cette première période. On ne saurait trop payer de tributs d'éloges au courage des Suisses à cette époque. Ils confirmèrent parfaitement le grand principe sur lequel repose cet ouvrage, que toute cause qui chez un peuple engendre l'*unité* politique et militaire, est une source intarissable de succès contre des adversaires qui n'ont pas le même avantage : mais on ne peut pas dire qu'ils aient fait une révolution dans l'art de la guerre. Ces braves montagnards, déterminés à mourir plutôt qu'à subir un joug, suivirent l'impulsion de la nature. Ignorant l'art de combattre en chevaliers, ou n'en ayant pas les moyens, ces bons paysans couvrirent de fer leurs larges épaules, ceignirent de lourdes épées, armèrent leurs bras vigoureux de longues hallebardes; et dans cet équipage, serrés les uns contre les autres, ils offrirent à leurs ennemis une forêt de piques impénétrable. C'était alors plus qu'il n'en fallait pour rester maîtres de leur terrain : mais ce n'était pas assez pour mériter la réputation de militaires. Ils ne firent aucune innovation dans les armes, encore moins dans les manœuvres; puisqu'ils attendaient l'ennemi de pied ferme, et ne se sentaient forts qu'autant qu'ils étaient réunis et immobiles. Ils prouvèrent victorieusement combien la manière de combattre des chevaliers était essentiellement vicieuse et peu redoutable; mais ils se trouvaient précisément dans le temps

Lorsqu'à la renaissance des lumières on commença à défricher le champ de l'antiquité, la science militaire avança tout-à-coup. Il est assez remarquable qu'elle commença par où elle avait fini chez les anciens, c'est-à-dire par l'union des plans de guerre et des opérations militaires, aux vues et aux combinaisons de la politique; car, par la manière dont les états européens étaient constitués au-dedans, et le genre de rapports que leur force respec-

---

et dans les circonstances qu'il fallait, pour obtenir leur liberté par la voie de la guerre. Deux siècles plus tard, ces dignes gens, attaqués par d'autres armes et d'autres procédés, eussent été vaincus, et n'auraient trouvé de ressource que dans la soumission ou un beau désespoir. Les Suisses se sont maintenus indépendans au milieu de l'Europe, premièrement à cause du respect qu'inspiraient leurs mœurs simples et leur profonde tranquillité, et ensuite parce que cette indépendance entrait dans l'équilibre de l'Europe et convenait aux vues des grandes puissances. On a vu de nos jours avec quelle facilité ils ont été subjugués, lorsque le gouvernement d'une de ces puissances prépondérantes a pu fouler aux pieds toute considération. Cette conquête, qui assurément n'honore pas les vainqueurs, a été encore une démonstration de ce principe, qu'en fait de guerre, l'art, et particulièrement les secours et les moyens qui proviennent de l'art, décident de tout, et triomphent de tous les obstacles qui ne sont pas de leur genre. En 1798, les Suisses-Allemands avaient autant d'amour de la liberté, autant de courage et presque autant de forces physiques que du temps de Guillaume Tell : mais c'étaient d'excellens citoyens remplis d'énergie et de vertus, contre des hommes qui n'étaient que soldats, mais qui étaient vraiment soldats et qui avaient de bonnes armes, des cartouches à profusion, l'expérience de la guerre et l'habitude de la faire.

tive et leur position géographique leur donnaient au-dehors, l'idée de l'équilibre de l'Europe entra de bonne heure dans les têtes, et elles y furent conduites par la situation des choses, avant de s'être formé sur cet objet un systême fixe et régulier. Cette assertion sera démontrée pour qui se donnera la peine d'étudier la politique, et de suivre les calculs et les projets des différentes cours, du temps de Ferdinand d'Arragon, de Louis XII, de Charles-Quint, d'Henri VIII, de François Ier. Le systême des alliances, des coalitions, des diversions, fut connu et même approfondi par ces monarques. Ils établirent sur de bonnes bases leurs projets et leurs opérations de guerre; ils les dirigèrent d'après des vues saines et prévoyantes; mais l'exécution en resta encore très-imparfaite. Un mélange du systême ancien et du systême moderne, un reste d'attachement aux armes et à la méthode de combattre des temps antérieurs à l'invention de la poudre, et un sentiment confus de la nécessité de refondre la tactique d'après cette découverte, une infanterie irrégulière et une cavalerie dont la discipline et la manière de combattre tenaient encore au siècle à peine passé de la chevalerie; tout cela donne aux guerres de ces temps un caractère de désordre et d'incohérence que l'on

desire d'autant plus de voir rectifier, qu'il est aisé d'apercevoir, à travers cette confusion, que l'art tend à se fixer, et que ses vrais principes sont pressentis.

C'est à cette époque que les exploits des Vasco de Gama, des Albuguergue, des Fernand Cortèz, des Pizarre, apprirent à l'Europe étonnée quel immense résultat devait avoir l'invention de la poudre; et l'Européen, avide et superbe, commença à pressentir que ses connaissances, sa discipline et son courage allaient lui assujétir le globe. Cette période est la seconde de l'art militaire chez les modernes; elle commence à l'invention de la poudre, et se termine à la réformation.

Nous compterons la troisième depuis l'époque des longues et sanglantes guerres auxquelles les opinions religieuses donnèrent lieu, jusqu'à la paix de Nimègue en 1678.

Les guerres terribles de la réformation, auxquelles se joignirent des troubles politiques de différentes natures, en France, en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, en Suisse; ces guerres, objet d'horreur pour le philosophe, en sont un d'admiration pour le militaire qui ne s'attache qu'à son art. Jamais, depuis les beaux temps de la Grèce, cet art, considéré en lui-même, ne s'était développé plus savam-

ment, et n'avait vu une pareille suite de grands capitaines illustrer ses annales.

Les Espagnols, qui sont devenus les premiers militaires de l'Europe à la fin de la seconde période, soutiennent leur gloire au commencement de celle-ci. Cette noble nation, à qui la nature a donné du courage, de la force physique, de l'élévation d'ame, de l'enthousiasme, et sur-tout le sentiment de l'honneur; cette nation, toujours belliqueuse et toujours en position d'exercer ce penchant, joignait alors à son génie guerrier une expérience consommée. Elle primait en Europe par sa puissance, et avait l'ambition de se maintenir à cette place éminente. Ce projet l'entretenait dans un état de guerre continuel, et elle avait appris à bien faire ce qu'elle faisait sans cesse. Son infanterie jouissait d'une grande réputation, et était redoutée par-tout. Cette arme, qui a toujours été la plus favorisée et la plus soignée chez les nations vraiment militaires, parce qu'on ne sait bien que là ce que vaut un soldat par lui-même, indépendamment des moyens étrangers aux facultés de l'homme; cette arme avait acquis en Espagne autant de perfection qu'elle en était susceptible, dans l'état de flottement et d'indécision où nous avons remarqué qu'on était à cette époque, entre l'ancien systême et

les nouvelles combinaisons qu'exigeait l'invention de la poudre. Le grand Gonzalve, Antoine de Lève, Colonne, les ducs d'Albe et de Parme, don Juan, Spinola, s'illustrèrent successivement à la tête de ces troupes redoutables, et firent concevoir quel art c'était que celui de la guerre, et de quelle profondeur il était susceptible. Ils trouvèrent des émules dans Gaston de Foix, Trivulce, François I.er, d'Enghien, Bourbon, Guise, Montmorency, Coligny, Henri IV. Pour vaincre les vieilles bandes espagnoles commandées par des généraux d'une grande expérience, Maurice et Frédéric de Nassau eurent recours aux lumières de l'antiquité, et soumirent la tactique à une régularité qu'on ne connaissait plus depuis les Romains. Leur ouvrage fut perfectionné par Gustave Adolphe, Bannier, Tilly, Walstein, Veymar, Torstenson; il fut achevé par Merci, Condé, Turenne et Montécuculli.

Voilà certes une série de noms telle, qu'aucun art, dans une seule période, n'en peut offrir d'aussi remarquables. Le siècle où ces grands hommes ont vécu, est celui de toute l'histoire ancienne et moderne où l'esprit humain a été agité de la plus violente fermentation, et où le plus grand mouvement s'est manifesté dans l'univers. Les connaissances des modernes étaient

leur temps, ils créaient l'art moderne des campagnes; ils enseignaient la manière d'en décider le succès par de savans campemens, des postes bien choisis, des marches rapides et habilement dérobées à l'ennemi; ils offraient des modèles de cette partie de l'art (devenue si essentielle de nos jours) d'établir ses opérations sur une base de places fortes, d'assurer ses subsistances et sa communication avec ses magasins; ils en donnaient de cette autre partie non moins importante et difficile, d'envahir, d'occuper, de couvrir ou de défendre un pays, et de faire dans ces différentes circonstances un usage efficace et convenable de l'arme de l'artillerie et de celle de la cavalerie, qui prenaient alors une consistance nouvelle. Les exemples et les préceptes d'hommes de guerre de cette trempe, produisirent l'effet qu'on devait en attendre, et portèrent l'art militaire, dans cette période, à un si haut point de perfection, que s'il y a eu par la suite des faits de guerre plus imposans, ils ont été plutôt le résultat de combinaisons et de moyens accessoires à l'art, que de ceux qui constituent sa nature et qui naissent de son propre fonds.

Nous voyons cette observation confirmée dans la quatrième période de l'art militaire moderne, qui comprend tout le temps écoulé

depuis la paix de Nimègue jusqu'à nos jours. Après la guerre brillante qu'il venait de soutenir, et la paix glorieuse qui l'avait terminée, Louis XIV n'apercevait plus de bornes à son ambition, et les autres puissances de l'Europe n'en voyaient plus à leurs craintes. Il en résulta entre ces dernières un besoin de s'unir, de se soutenir mutuellement, qui donna lieu à une activité toute nouvelle de relations politiques et de négociations; et il en résulta pour la France, qu'elle développa ses forces avec une étendue dont on n'avait point eu l'idée jusqu'alors. Un monarque fier, et qui sentait sa puissance, des ministres prévoyans, des généraux hardis et heureux, une nation aiguillonnée par l'ambition de tous les genres de gloire, parce qu'elle apprenait chaque jour qu'aucun ne devait lui être étranger; tels étaient les élémens qui, à cette époque, fermentaient en France, et dont on n'est plus surpris de voir se composer des phénomènes de guerre prodigieux. Ce fut alors qu'on adopta les grandes armées par système et par principes, et que néanmoins, on en multiplia le nombre, afin d'opérer plus facilement sur les divers points d'une vaste circonférence, des attaques simultanées. Ce fut alors, qu'avec de tels moyens, il fut aisé de perfectionner l'art

sa liaison avec la partie militaire. On voit de combien de connaissances diverses s'est composée, parmi les modernes, la science militaire envisagée conjointement avec toutes ses dépendances; mais on peut se convaincre en même temps qu'elle a probablement atteint son dernier période; car depuis la paix de Nimègue jusqu'à nos jours, ses principes n'ont reçu d'autres modifications que de se répandre, et d'être adoptés successivement par toutes les nations civilisées.

La guerre de la succession fit descendre un moment Louis XIV du faîte de gloire où il était parvenu; même l'existence politique de la France, comme puissance prépondérante, fut menacée. Il arriva à Louis XIV, à l'égard de ses ennemis, ce qui était arrivé à Annibal à l'égard des Romains; il leur avait donné de si grandes leçons dans l'art de la guerre, qu'ils en profitèrent contre lui. Né dans le pays de la bonne école, et cachant malgré lui, sous un habit pacifique, l'ame la plus belliqueuse, Eugène apprenait en France même, comment on pouvait vaincre la France. Doué par la nature de talens très-rares, aussi rempli d'amour pour sa patrie que de haine contre sa rivale, Malborough ne mit pas moins de zèle que son collègue à humilier le monarque trop heureux

qui faisait envie au monde. Mais le grand roi, semblable au cèdre majestueux à qui l'âge ne fait rien perdre de sa sève, plia sans rompre. Il offrit d'immenses sacrifices quand il crut que l'état avait un extrême besoin de soulagement; mais il reprit l'attitude la plus fière, et retira toutes ses offres, quand il s'aperçut qu'on ne voulait qu'humilier la France; et il pensa qu'il fallait, avant tout, lui conserver l'honneur. Cette héroïque fermeté apprit aux ennemis de la France ce qu'ils avaient oublié, savoir, quel était son rôle et le leur. Villars leur donna à Denain l'appréhension de voir revenir le temps des Turenne, des Condé et des Luxembourg: ils fléchirent, et Louis XIV obtint le trône qui faisait le sujet de la guerre.

La bataille de Denain a quelque chose de très-remarquable pour l'observateur qui suit les progrès de l'art, et qui étudie les bases et les développemens du systême moderne de la guerre. Cette bataille fut certainement une des moins sanglantes de la guerre de la succession, sous le rapport de la durée, ainsi que du nombre et de l'acharnement des combattans. Elle fut cependant tellement décisive, qu'elle amena le traité de paix qui termina cette guerre fameuse. Quelle fut donc la raison qui donna une si grande influence à la bataille de De-

nain? C'est que Villars, par une suite de cette victoire, enleva les magasins des ennemis, et qu'en les privant d'approvisionnemens considérables et excessivement dispendieux, il leur ôta l'espoir de faire avec succès cette campagne, et les suivantes. Cette impossibilité singulière fut le résultat du système moderne de la guerre, lequel, à cause du nombre d'hommes qui composent les armées, et sur-tout à cause des armes à feu, exige une si prodigieuse quantité de munitions de guerre et de bouche, et en même temps une nature de munitions si coûteuses par elles-mêmes et par les frais du transport, que la perte des magasins qui les renferment paralyse nécessairement une armée moderne, et, par contre-coup, donne un échec terrible aux finances d'un pays. Cette observation fait apercevoir d'un clin d'œil la différence essentielle qui existe entre la manière ancienne et la manière moderne de faire la guerre : elle fait voir à combien de combinaisons et de prévoyance la guerre est assujétie parmi nous, et en même temps elle découvre les bornes de l'art, et celles des succès et des conquêtes; car leur étendue, et sur-tout leur conservation, doivent être calculées aujourd'hui sur la force intrinsèque des états (1).

(1) On m'objectera que, quelque juste que puisse être ce calcul,

Le système militaire adopté par Louis XIV fut suivi par son successeur. Jusqu'à la guerre de sept ans, Louis XV conservant à la France la force et l'influence qu'elle avait acquises par la majestueuse unité de toutes les parties qui la composaient, et celle des principes de son gouvernement, couvrit ses armes de gloire; et aussi modéré dans le cabinet que redoutable à la tête de ses troupes, il n'agrandit pas ses états, quoiqu'il eût tous les moyens de le faire; mais par la seule raison que telle n'était pas sa volonté. A l'époque de la guerre de sept ans, la France renfermant déjà des germes de révolution, et n'ayant plus depuis quelque temps cette surveillance active qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'exercer, l'équilibre de l'Europe

---

il n'y a pas de raison pour qu'on n'en étende pas les résultats à l'infini; car la force intrinsèque des états pouvant augmenter par des conquêtes profitables et d'un bon rapport, ces premières conquêtes les conduiront à de plus considérables, et ainsi jusqu'aux extrémités de la terre. Mais il s'agit de savoir si cet accroissement indéfini d'une puissance est dans l'ordre de la nature, et s'il n'existe pas des limites naturelles, tant au physique qu'au moral, sur lesquelles même les limites imaginées par la politique auraient été basées par raisonnement ou par sentiment. Or, l'existence de ces limites naturelles ne me paraît pas douteuse : tout est borné dans le monde physique; et dans l'état actuel des choses en Europe, ce serait une folie de penser qu'une puissance puisse envahir toutes les autres et se les assujétir. Le principe que j'ai posé sur l'intensité et la durée des conquêtes, conserve donc toute sa force et sa vérité.

avait varié, et d'autres puissances aspiraient à faire pencher en leur faveur la balance, que la France, seule contre toutes les autres, tenait depuis plus d'un siècle fixe et immobile. Un roi qui, comme Alexandre, avait eu le bonheur d'hériter d'un père économe, actif et prévoyant, mais qui, bien plus semblable à César, possédait la vigueur d'esprit, l'audace, la vigilance et l'ame militaire de ce fameux Romain, ce roi tirait des sables, des landes et des marais du nord de l'Allemagne, un état qui y était comme enseveli, et le soulevant avec le levier de son génie, l'élevait rapidement à la hauteur des premières monarchies de l'Europe.

Dans le même temps, un autre empire qui, dans sa vaste étendue, reçoit l'influence de tous les climats, et qui, bien que favorisé de la nature, a été destiné à tenir tout son lustre de ses souverains; cet empire, entre les mains d'une femme, prenait une attitude formidable, et situé à l'opposite de la France, se mettait en mesure de la contre-balancer, et de diriger le Nord et l'Orient de l'Europe, comme la France en dirigeait l'Occident et le Midi. Frédéric et Catherine s'estimèrent, s'étudièrent, se connurent, comprirent qu'ils avaient besoin l'un de l'autre, et calculèrent qu'il leur était plus avantageux de lutter ensemble contre les deux antiques mo-

narchies qui tenaient depuis si long-temps le sceptre de l'Europe, que d'épuiser l'un contre l'autre leurs forces naissantes, et d'en étouffer le développement. Il était dans le caractère et la tournure d'esprit de ces deux personnages, de saisir dans toute leur étendue les grands principes politiques et militaires qui avaient dominé dans le cabinet de Louis XIV. La nature leur ayant donné à gouverner à tous deux des hommes qui, au moral et au physique, paraissaient faits exprès pour le métier des armes et l'austérité de la discipline et de la vie militaire, ils s'attachèrent à tirer exclusivement de la guerre leur gloire et leur puissance; à porter leurs forces et leurs moyens dans ce genre aussi loin que cela leur était matériellement possible; à se créer enfin des états et des sujets purement militaires et gouvernés militairement. Pénétrés de cet objet, Frédéric et Catherine renchérirent encore sur Louis XIV pour la force des armées. Tous les villages de la Prusse et de la Russie furent des dépôts de recrues; les villes devinrent de vastes casernes: le nombre des hommes fut compté pour tout, mais chaque homme individuellement pour rien. L'asservissement des peuples fut total, et tous les ressorts moraux qui avaient fait mouvoir jusqu'alors la société, ne furent com-

sidérés que comme secondaires, quand on put établir sa domination sur une force physique irrésistible.

On conçoit tout ce qu'un pareil systême devait donner d'*unité* à la partie militaire, tout ce que cette unité pouvait lui prêter d'énergie et d'intensité, et tout ce que la jouissance et la disposition de tant de moyens devait ajouter, dans l'ame des souverains, à la soif des conquêtes et de l'agrandissement. Aussi l'ambition de la Prusse et de la Russie n'eurent-elles précisément d'autres bornes que les difficultés actuelles que ces puissances éprouvaient ou qu'elles prévoyaient. Ces difficultés naissaient de la résistance que pouvaient opposer les états sur lesquels on avait des projets d'envahissement, ou de l'inquiétude et de la jalousie que de tels projets pouvaient donner aux autres puissances, et des empêchemens qu'elles apportaient à leur réussite. Il s'agissait donc de fonder ses succès sur trois opérations préalables d'une haute importance et d'un grand résultat : la première, d'avoir toujours ses moyens de guerre tellement prêts et organisés, qu'on pût, d'un moment à l'autre, fondre sur les pays que l'on convoitait, comme l'aigle sur sa proie ; la seconde, d'exciter par d'adroites menées, autant de division parmi ses adversaires, qu'on

avait soin d'entretenir chez soi d'ensemble et d'unité; la troisième, de distraire ou d'appaiser les puissances dont on avait quelques obstacles à craindre, soit en les flattant, soit en contentant leur avidité par quelques dons. On ne peut pas nier que les cabinets de Pétersbourg et de Berlin ne fussent devenus extrêmement habiles dans ces combinaisons. C'était sur-tout à l'égard de la France que ces cours exerçaient toute la finesse de leur politique; et c'était ce que Frédéric appelait, *endormir le lion*. Au reste, ce grand monarque a plutôt aiguillonné et poussé sa nation, qu'il ne l'a modifiée. Catherine, au contraire, a eu l'influence la plus complète, la plus détaillée (si je puis me servir de cette expression) sur les mœurs et les opinions de la sienne. Comme un grand homme, Frédéric avait un caractère propre et décidé; il pensait par lui-même, trouvait en lui-même la source de ses résolutions, et prétendait que l'on suivît en tout point le modèle qu'il offrait. Comme une femme à qui la nature a départi les qualités les plus rares, mais qui ne cesse pas d'être femme, Catherine avait plus de douceur, de moelleux et d'insinuation. Elle avait besoin du secours et des lumières des hommes: elle n'aurait pas pu leur indiquer toujours la conduite qu'ils avaient à

tenir ; mais elle savait parfaitement développer en eux les talens qu'ils possédaient, et leur inspirer le desir d'acquérir ceux qu'ils n'avaient pas encore. Frédéric guidait les ames, et pour parvenir au but on n'avait besoin que de le suivre ou de l'imiter : Catherine les remplissait d'ardeur et d'émulation, et ne pouvant pas toujours montrer le but, elle facilitait les moyens de le deviner et d'y parvenir par ses propres efforts. Il résultait de cette différence dans la disposition des choses, que Frédéric devait laisser en Prusse, après lui, moins d'hommes propres à hériter de sa profonde politique et de ses vastes desseins, que Catherine n'en laisserait en Russie ; et qu'indépendamment de la disparité des forces réelles, le second de ces états jouerait un plus grand rôle que le premier (1).

(1) Catherine II, cette femme si extraordinaire, qui laisse bien loin derrière elle les Sémiramis, les Marguerite et les Elisabeth ; cette femme dont le siècle marquera en Russie, comme celui de Louis XIV en France, avait eu l'art sur-tout de tirer du génie et du caractère même de sa nation tout ce qui était propre à la faire valoir et à lui donner un élan vigoureux. C'était par les Russes qu'elle voulait que la Russie fût grande et recommandable ; et tant par une suite des dispositions qu'elle avait su développer dans ses sujets, que par une conséquence des principes que son ame forte et son esprit élevé avaient puisés dans l'étude de l'histoire, elle avait amené les Russes au point, qu'aucune nation parmi les modernes n'a eu plus de rapport avec les Romains, sous le double point de vue de la politique et de la guerre. Comme le soldat ro-

Le gouvernement autrichien, plus éveillé que celui de France sur ses vrais intérêts, ne négligeait pas pendant ce temps-là le soin de son militaire. Ce gouvernement, qui trouve dans

---

main, le soldat russe est infatigable. Sa patience n'est jamais à bout; jamais la discipline ne lui paraît trop sévère. Il ne craint aucune peine, aucun danger; il porte en lui une aptitude à braver toutes les températures, à se contenter de ce que la terre produit dans tous les climats. Il n'aime que sa patrie, ne connaît qu'elle seule, méprise ou hait toutes les autres nations; et cependant il part gaîment pour se lancer au milieu des contrées les plus éloignées, sans savoir si jamais il reverra ses dieux pénates. Ses moyens de subsistance sont dans lui et avec lui; il porte sur son corps ce qu'il lui faut pour vivre et pour préparer ses alimens : il sait presque tout faire et ne répugne à rien; ce qu'il ne sait pas, il se résigne tranquillement à l'apprendre en chantant la chanson qui charmait son enfance, et qui lui rappelle sa famille et sa patrie. Comme le général romain, le général russe est fier, audacieux, entreprenant : jaloux à l'excès de la domination, de l'honneur et de la réputation de son pays, il veut que tout fléchisse devant le nom russe, et ne croit jamais pouvoir acheter trop cher cet avantage. C'est le sentiment qui le domine, c'est celui qu'il inspire avant tout au soldat, c'est celui dont il se croit principalement comptable envers son souverain. A l'instar des Romains, l'étendue de l'empire dont il est membre exalte son imagination, agrandit ses idées : il est superbe et menaçant dans ses paroles; mais il est entouré d'un faste inconnu aux grands hommes de la république, et qui ne fut en usage que sous les empereurs. Comme le sénat romain, le gouvernement russe a une politique préméditée, soutenue, une ambition profonde. Persévérant, imperturbable, sans bornes dans ses vues, s'il pouvait avoir la terre, il s'en saisirait; il en prendra du moins la plus grande part qu'il lui sera possible. Il connaît parfaitement sa position. Il sait ce qu'il peut faire impunément, et il le fait. Il voit les obstacles qu'il peut rencontrer dans d'autres projets, et il prépare de longue main les moyens de les surmonter. Ses agens diplomatiques, de quelque caractère qu'ils

les Bohémiens et les Hongrois ses sujets, les plus beaux hommes, et peut-être les meilleurs soldats de l'Europe, des hommes tout à-la-fois courageux et patiens, capables à volonté d'enthousiasme ou de tranquillité d'ame; ce gouvernement qui règne sur des contrées d'une population et d'une fertilité prodigieuse, qui par sa position centrale doit être ménagé de toutes les puissances, et peut leur devenir redoutable à toutes; ce gouvernement, par l'effet d'une politique dont l'extrême circonspection est la base, n'a jamais tiré de sa situation tout le parti qu'il pouvait en espérer. Sans aller chercher des exemples plus loin que dans notre siècle, nous avons vu la Prusse très-inférieure en forces réelles à la monarchie d'Autriche, la vaincre et lui dicter des conditions de paix; et je cite cet exemple pour m'en ap-

soient revêtus, quels que soient leurs pouvoirs, négocient avec adresse, et toujours avec dignité. Ils savent qu'ils représentent une puissance dominante, et prétendent bien qu'on n'en doute pas. Ils ne se relâchent en rien de leurs droits, et en usurpent par-tout où ils en trouvent l'occasion. Ils protègent hautement les partisans de leur gouvernement, et en augmentent le nombre autant qu'ils peuvent. Avec ce caractère et ces moyens que Catherine a développés et stimulés, et qu'elle a soutenus par l'ensemble parfait et l'unité du jeu de tous les ressorts politiques, diplomatiques et militaires, cette grande souveraine a préparé les voies, indiqué la marche et marqué le but à ses successeurs, pour devenir peut-être un jour la puissance dominante du monde.

puyer comme d'une preuve remarquable du principe, que l'*unité* dans l'emploi des moyens militaires est une cause de succès supérieure à tous les avantages physiques, moraux et politiques que possède un état, lorsque ces sources de prospérité ne sont pas dirigées énergiquement et constamment vers le même but.

Le système de l'union de la politique à la guerre, et des grands développemens de forces, soit en hommes, en matériaux de guerre ou en argent, a été parfaitement connu et adopté par l'Angleterre, qui en a fait les bases de sa grandeur. Cette nation essentiellement peu militaire, ayant depuis long-temps tourné son génie, ses vues et ses ressources uniquement du côté de la marine, il a été et il sera toujours difficile à la France, sa rivale, de faire usage, pour la vaincre, de la supériorité de sa tactique et de l'instruction de ses troupes.

Quant à la France, elle n'a fait pendant la guerre de la révolution, que réadopter les idées et le système militaire primitivement nés chez elle sous Louis XIV, et qui avaient été négligés par la suite. Mais une révolution étant un débordement de toutes les passions et un déréglement total de l'esprit humain, il en est résulté que la France, soit dans la création et le rassemblement de ses moyens dans l'inté-

rieur, soit dans leur usage au-dehors, a fait cette nouvelle adoption avec ce genre d'excès qui entraîne le malheur des peuples et l'impossibilité de conserver les conquêtes ; ce que la morale et la politique repoussent également. Quoi qu'il en soit, la France désorganisée au-dedans, n'ayant plus pendant un certain laps de temps, ni lois, ni mœurs, ni opinions, tournant du côté de la guerre toutes ses vues et toutes ses pensées, soit par la nécessité de se défendre contre de nombreux agresseurs, soit parce qu'un esprit de vertige entraînait toutes les têtes vers la profession des armes ; la France, dis-je, dans cette crise extraordinaire, faisant la guerre avec une *unité* complète d'intentions et de moyens, triomphe d'une foule d'ennemis qui tous ensemble sont physiquement plus forts qu'elle, qui dans le moment actuel sont moralement plus instruits, qui font usage de leurs forces avec autant de mesure et d'ordre, qu'elle emploie les sciences avec prodigalité et confusion ; et elle en triomphe parce qu'elle est *une* et qu'ils sont divisés. Je ne puis faire un pas ni citer un fait sans y trouver une nouvelle confirmation des principes, dont la recherche, la discussion et la mise en évidence font l'objet de cet ouvrage. Mais je ne voudrais cependant pas, pour le bonheur de ma patrie, pouvoir

souvent puiser chez elle des preuves qui lui coûtent aussi cher (1).

Je terminerai l'exposé des quatre périodes de l'art militaire chez les modernes, et le détail des caractères qui les distinguent, en répétant que l'extension d'un système n'est point

(1) L'instruction des hommes étant le premier devoir de tout écrivain en général, et principalement de ceux qui traitent de l'histoire, je ne crois pas devoir omettre ici un rapprochement qui fera naître de sérieuses et salutaires réflexions. Nous avons vu sous Louis XIV, la France plus faible par son étendue et sa population qu'elle ne l'était sous Louis XVI, sortir victorieuse de sa lutte contre la coalition de plusieurs puissances, dont quelques-unes étaient alors plus fortes en hommes et en territoire qu'elles ne le sont aujourd'hui; et pendant que ce grand monarque faisait redouter également ses armées de terre et ses escadres, et qu'il étendait la gloire du nom Français sur terre et sur mer, il créait dans son royaume les sciences, les arts et le commerce; il construisait des villes, des ports, des manufactures, des canaux, des routes, des monumens de tous genres; il fondait des académies et enrichissait de toutes les douceurs de la prospérité intérieure, le même état qu'il rendait au-dehors triomphant et glorieux. Nous avons vu la France dans la période de la révolution, vaincre aussi plusieurs princes coalisés; mais cette coalition était physiquement et sur-tout moralement bien moins forte et moins redoutable que celle qui attaqua Louis XIV à deux reprises, de 1672 à 1697. Néanmoins la France n'a vaincu, pendant plusieurs années, que par une prodigalité de moyens en hommes, en argent et en munitions de toute espèce, qui effraie l'imagination; et pendant qu'elle repoussait ses ennemis, semblable à une maison attaquée d'un si violent incendie, que les flammes en empêchent les approches, elle se consumait au-dedans; elle perdait le fruit de deux siècles de travaux et de génie; elle perdait sur-tout sa marine, ses colonies et son commerce. Quel est le mot d'une énigme si étrange? C'est que sous

un systême neuf; que l'art de la guerre n'a point changé depuis Louis XIV dans ses bases et dans ses principales combinaisons, et que si l'on a perfectionné les évolutions, tant de l'infanterie que de la cavalerie, le mécanisme du feu, la fabrication des armes, etc., toutes ces modifications ne doivent nullement être considérées comme la création d'un nouveau systême de guerre; car ce n'est pas là ce qui fait aujourd'hui son essence, ni ce qui produit ses grands résultats.

L'antiquité ne nous a point laissé d'exemple d'une situation semblable à celle où se trouve l'Europe depuis le milieu du dix-huitième siècle, où la civilisation ayant mûri les sociétés au point de leur faire contracter la corruption de toute chose qui dure trop, les circonstances sont telles cependant, qu'il ne peut pas y avoir un renouvellement dans la portion de l'espèce humaine qui habite cette partie du monde.

Anciennement, les états parvenus à un certain point de civilisation, de luxe, et de tous

---

Louis XIV l'*unité* qui existait en France entre toutes les parties du corps social était régulière, et qu'elle distribuait par-tout la vie qui naît de la régularité, de l'ordre et de l'harmonie; tandis que durant la révolution, l'unité militaire, engendrée par des causes extraordinaires et forcées, avait bien à l'extérieur son effet immanquable, mais en dedans tout était la proie d'un désordre et d'une confusion qui menaçaient de ruiner la société jusque dans ses fondemens.

les vices que le luxe engendre, tombaient en dissolution et devenaient la proie de quelque nation moins policée et moins corrompue. Dans l'état actuel de l'Europe, ce genre de révolution est impossible. Une nation même qui en subjuguerait une autre parmi nous, ne la transformerait pas. Au moral et au physique, les Européens se ressemblent tous; ils en sont tous au même point; leur mélange ne produit aucune variation notable. Il en résulte que les révolutions des empires se font et se feront dans eux-mêmes et par eux-mêmes. Tout cela sans doute amènera des combinaisons très-imprévues, très-étranges; mais cela ne changera point la nature des hommes ni la tournure de leur esprit. Ne pouvant pas rétrograder vers la barbarie, ils raffineront sur les idées nées de la civilisation; ils les étendront en raison du changement des circonstances : mais les étendre ou les rendre plus subtiles, ce n'est pas les créer. L'Europe est trop vieille, et depuis trop long-temps policée, pour qu'on puisse rien inventer de neuf dans la constitution de l'état social et dans les rapports des sociétés entr'elles. Je dis plus; il y a un demi-siècle que les sociétés en sont venues au point, que si les hommes avaient été susceptibles de mesure et de sagesse, ils n'auraient plus pensé qu'à per-

fois elle perd le fruit des plus savantes manœuvres et des plus beaux mouvemens de la stratégie ; mais d'autres fois aussi elle en répare les erreurs et les fautes. La stratégie est la partie de la science militaire dont les combinaisons s'enchaînent aujourd'hui à celles de la politique et de l'administration. La tactique est la partie propre de l'art de la guerre : ses opérations exigent un genre particulier d'instruction, de qualités et de talens dans les individus ; celles de la stratégie peuvent être parfaitement connues, préparées, exécutées même par des hommes qui ne sont pas militaires de profession, pourvu que ce soient des hommes à principes qui sachent saisir l'esprit des choses, et qui soient au fait de l'administration. En un mot, le *stratégien* est l'architecte de l'édifice militaire, le *tacticien* en est le maçon. Or, d'après ces aperçus généraux, j'avancerai cette proposition sur la différence essentielle qui existe entre l'art de la guerre dans l'antiquité et celui des temps modernes : c'est que les anciens étaient plus forts que nous sur la tactique, parce qu'elle était plus de l'essence de leur système militaire, et que nous leur sommes infiniment supérieurs dans la stratégie, parce qu'elle est plus de l'essence du nôtre, et que cette partie de l'art militaire, per-

fectionnée, fonde aujourd'hui, avec bien plus de certitude que la tactique, un espoir de succès.

En effet, l'espèce d'hommes qui composaient les armées des anciens, leur éducation, leurs habitudes, le genre de leur nourriture, les armes dont ils se servaient, tout cela n'exigeait pas les approvisionnemens immenses qui nous sont nécessaires, et encore moins ce cortége d'équipages qui suit aujourd'hui nos armées. On ignorait ces embarras et cet attirail qui coûte des sommes prodigieuses à l'état, exerce toute la prévoyance des administrateurs, souvent sans succès, et oblige les généraux à baser leurs opérations sur une ligne de forteresses qui renferment tous leurs matériaux de guerre, et dont ils ne peuvent pas s'éloigner de plus de huit jours de marche (sur-tout quand ils ont affaire à un adversaire actif et instruit), sans courir de grands dangers. Pour les éviter, les généraux prudens, qui veulent étendre leurs conquêtes au-delà de cette distance, se voient dans la nécessité indispensable, de se baser de nouveau en enlevant dans le pays ennemi des places fortes à mesure qu'ils avancent (1).

(1) Cette vérité parfaitement démontrée dans l'*Esprit du Système de Guerre moderne*, etc., cité plus haut, n'a pas paru évidente à un militaire éclairé qui rédige *le Mémorial topographique*

On conçoit combien ces précautions, et les besoins multipliés des armées doivent mettre de lenteur dans les opérations de la guerre : il s'ensuit qu'il n'est pas possible aujourd'hui de se lancer au milieu d'un pays ennemi avec l'audace

---

*et Militaire*, au dépôt général de la guerre. En daignant rendre un compte avantageux, dans le n.° 2 de son Mémorial, de la traduction que j'ai faite de cet ouvrage, cet officier prétend (page 130) *que l'histoire de la plupart des campagnes des armées françaises, depuis la révolution, est contre l'assertion de l'auteur allemand.* Je ne puis nullement être de son avis en me fondant sur la même histoire. La France avait, de tous les côtés de son ancienne frontière, les bases militaires les plus fortes, les mieux combinées et les mieux établies qui existassent en Europe. C'est sur l'inébranlable solidité de ces bases qu'ont été fondés ses premiers succès en Allemagne et dans la Belgique. Lorsque les armées françaises voulurent conquérir la Hollande, elles furent obligées de se baser sur les places fortes du Brabant-Hollandais. Elles n'ont pu chasser définitivement les Autrichiens au-delà du Rhin, qu'après s'être emparées de Luxembourg, de Maëstricht et de Mayence. Enfin, l'on connaît la désastreuse issue de la campagne de 1796, dans laquelle les généraux français crurent pouvoir s'aventurer à 60 lieues de leur base, sans s'en être formé une nouvelle. En général, je répète que plus on étudiera l'histoire de la guerre de la révolution, plus on sera convaincu que le nombre des hommes, la quantité prodigieuse de matériaux pour la guerre, la force des bases sur lesquelles on était appuyé, et la vaste conception des plans d'après lesquels on opérait (toutes choses qui, dans la guerre moderne, sont les sources primordiales des succès), ont été aussi les causes des grands avantages remportés par les armées françaises. Je ne crois pas faire tort aux talens des généraux, en relevant les profondes connaissances et le mérite des individus qui formaient le conseil central, d'après les vues et les dispositions duquel les armées se dirigeaient.

d'un Alexandre ou d'un Annibal, et de conquérir des royaumes avec la vîtesse de l'éclair.

Les armées des anciens, généralement moins nombreuses que les nôtres, sur-tout celles des trois peuples les plus illustres dans l'art de la guerre, savoir, les Grecs, les Carthaginois et les Romains, ces armées étaient encore formées d'hommes assez robustes pour porter sur eux, indépendamment de leurs armes, leur nourriture de plusieurs jours; d'hommes endurcis aux besoins et aux fatigues, et qui, à raison de la pauvreté des connaissances géographiques de ces temps-là, étant préparés par leur imagination aux événemens les plus extraordinaires, voyaient avec beaucoup de sang-froid des dangers qui se trouvaient toujours moindres que ceux qu'ils avaient imaginés. Peut-être n'a-t-on pas assez remarqué l'influence que cet état de choses devait avoir sur le moral des anciens soldats, et combien il devait en résulter, pour leur physique, un allégement que les nôtres sont loin de trouver dans les dispositions de leur ame. Mais la différence des armes est ce qui met le plus de distance entre leur systême de guerre et le nôtre. Une pique, une épée et quelques javelots formaient l'armure offensive des hommes de guerre de l'antiquité. Ils avaient donc sur leur propre

reté de son armée, suffire à tous ses besoins, et lui fournir les moyens de vaincre; on conçoit, dis-je, combien toutes ces considérations mettent de distance entre la manière de faire la guerre des anciens, et la nôtre, et que par conséquent nos opérations militaires sont établies sur des principes qui tendent à des résultats très-différens des leurs.

Trois parties essentielles de la guerre, savoir, la science des marches, celle des positions, celle d'embrasser un pays, en l'envahissant, de manière à se rendre maître de son sol, de ses ressources et de ses issues; ces trois parties, et toutes les opérations militaires qui en résultent, décident, parmi les modernes, les succès définitifs d'une campagne en faveur du général qui les a le mieux exécutées. Or, ce sont des opérations dépendantes de la stratégie. Au lieu de cela, chez les anciens, il ne fallait que savoir camper, se retrancher et combattre; et ces opérations tiennent à la tactique. La science des marches consistait à ne pas tomber dans les embuscades de l'ennemi. On n'avait à s'occuper (du moins de manière à contrarier d'autres vues), ni de ses magasins, ni de ses bagages, ni de ses communications avec son pays. Si l'ennemi coupait ces communications, on faisait volte-face et on mar-

chait à lui. En général, quels que fussent les mouvemens de l'ennemi, et quelque direction qu'il prît, on cherchait à le joindre et à lui livrer bataille : c'était là le grand but. Lui, de son côté, ne l'évitait qu'autant qu'il se croyait trop faible en nombre. Dès l'instant qu'il se voyait en force, il mettait toutes ses espérances, sa gloire et son honneur à combattre. Une fois sur le champ de bataille, la tactique décidait de tout. Le vaincu n'imaginait pas qu'il eût d'autre parti à prendre que celui de la fuite; et l'idée d'une position pour protéger sa retraite et arrêter l'ennemi, ne lui tombait seulement pas dans l'esprit, parce que cette manœuvre était impraticable et inutile dans le systême des armes blanches. Le vainqueur poursuivait le vaincu à outrance, sans jamais s'embarrasser jusqu'où il s'engagerait, et ne pensant qu'à tuer beaucoup d'hommes pour mieux constater et consolider son triomphe. De cette manière les conquêtes se faisaient avec une vélocité, et s'étendaient à un point qui passe notre imagination. L'habile tacticien était aussi fort à 500 lieues de chez lui qu'à sa porte. La retraite des dix mille en fait foi. Aujourd'hui ces habiles tacticiens n'auraient de ressource que dans une mort glorieuse ou une capitulation honorable, qu'ils devraient à leur fière

contenance et à la démonstration d'un grand courage. Telle est la différence des temps, des usages, et sur-tout du progrès des lumières.

Au reste, il faut dire qu'indépendamment de l'invention de la poudre et du résultat qu'elle a eue, la force intrinsèque des divers états de l'Europe et les progrès de la civilisation ont beaucoup ajouté à la nécessité d'adopter le systême d'une base préparatoire des opérations militaires, qui n'est pas seulement la source des succès, mais qui garantit encore l'existence des armées et leur assure un refuge dans les revers. Les anciens Babyloniens, les Egyptiens, les Perses, avaient assurément des armées immenses; mais sans s'inquiéter le moins du monde des moyens qu'ils trouveraient dans un pays pour vivre, ils y entraient préalablement, l'inondaient de leurs troupes, s'emparaient de toutes les subsistances, dépouillaient entièrement les habitans ou les exterminaient, et lorsqu'il ne leur restait plus rien à consommer, ils se retiraient, laissant communément pour gages de leur imprévoyance, nombre de cadavres des leurs, que la famine avait détruits. Aujourd'hui, quelle est l'armée européenne qui, avancée dans un état européen, pourrait le traiter de cette manière sans avoir bientôt à s'en repentir? Quelles que soient les contribu-

tions qu'on lève sur l'ennemi, on ne lui prend pas plus qu'on n'emporte avec soi. Les agens chargés de la subsistance de l'armée ne peuvent y pourvoir, en grande partie, que l'argent à la main. Et puis enfin, quelle que soit la richesse d'un pays en denrées, il ne peut, ni pour or ni pour argent, fournir des matériaux et des munitions de guerre; et ce train qui suit nécessairement les armées modernes, est en effet ce qui leur cause le plus d'embarras, et ce qui établit, je le répète, le plan de leurs opérations sur un genre de combinaisons inconnu aux anciens.

Leur tactique se distingue aussi de la nôtre par la nature des armes. La leur avait pour objet d'en venir à *frapper;* le but de la nôtre est d'être à même de *tirer*. Ils ne pouvaient combattre que de près; nous trouvons mieux notre compte à combattre de loin. Il fallait de nécessité qu'ils joignissent l'ennemi; nous pensons le plus souvent à le tenir à distance, à l'empêcher d'approcher ou à l'éloigner. Ils ne parvenaient à décider quelque chose que par un sacrifice d'hommes; il nous est bien plus important de les ménager, puisque plus nous avons de monde et mieux la supériorité de notre feu s'établit; or, la supériorité du feu, toutes choses égales d'ailleurs, décide de tout

aujourd'hui, et elle peut tenir lieu à la partie plus faible au moral ou au physique, des avantages que l'autre aurait sur elle. Toutes leurs manœuvres consistaient à choisir un bon terrain pour en venir aux mains, et pendant l'action, à maintenir l'ensemble entre les différentes parties de l'armée : nos manœuvres tendent à prendre des positions avantageuses, à faire valoir notre feu et éviter celui de l'ennemi, à occuper et couvrir un pays avec l'intelligence nécessaire pour faciliter nos développemens, assurer nos communications avec notre base, favoriser les arrivages et défendre les bagages et les munitions.

Beaucoup de dévouement, de résolution, de vigilance, de précision dans les mouvemens, de force de corps, de courage, de tempérance : voilà ce qu'il fallait à une armée ancienne pour se lancer avec succès au milieu de pays et de peuples inconnus. Mais les opérations de la guerre exigent parmi les modernes les notions topographiques les plus exactes et les plus détaillées; l'intelligence des positions et de leurs relations entr'elles; la connaissance des mouvemens de l'ennemi; l'art de dissimuler les siens, de s'étendre, de se resserrer à volonté sans se laisser ni couper, ni gêner; le soin d'entretenir ses communica-

tions; l'attention de sacrifier le moins possible de soldats, afin de pouvoir constamment occuper une grande étendue de pays, par le moyen d'un grand nombre de troupes; la science de lier l'administration publique à la guerre, de manière que les recrues, l'argent, les vivres et les munitions arrivent avec facilité et abondance aux armées; la précaution d'avoir une artillerie considérable et bien servie, une cavalerie nombreuse, qui remplisse le pays ennemi et soit toujours prête à se porter dans tous les points; une infanterie leste, et assez bien armée et pourvue pour que rien n'entrave la prestesse de sa marche, et qu'elle soit à même de soutenir un feu bien nourri; des plans de guerre étendus et capables d'étonner son adversaire; l'art des diversions et des manœuvres de flancs pour couper, inquiéter l'ennemi et l'alarmer sur sa retraite et ses subsistances; l'art d'éviter les siéges, et par des mouvemens rapides et des positions bien choisies, de rendre nulles les places fortes du pays où l'on fait la guerre; enfin une telle habileté à négocier que l'on puisse quelquefois décider tout-à-coup une alliance ou une neutralité qui paralysera votre adversaire, ou le menacera de sa ruine en favorisant vos diversions et multipliant vos points d'attaque. Nous pouvons nous

passer des vertus des anciens; mais nous avons besoin d'embrasser par l'esprit des rapports plus vastes. Nous faisons moins qu'eux par les hommes, et beaucoup plus par les choses.

Les efforts de Charles-Quint pour asservir l'Europe, et ceux de l'Europe pour rester indépendante, donnèrent quelque chose de fixe et de déterminé à l'idée d'un équilibre politique entre les puissances européennes. Les petits états sentirent la nécessité de se rallier sous les ailes de la puissance la plus considérable après celle qui voulait tout maîtriser; et la France, à cette époque, fut choisie pour ce rôle; de même qu'on vit plus d'un siècle après les petits états s'unir à l'empereur contre la France, lorsque Louis XIV crut un moment qu'il pouvait aspirer à la monarchie universelle. Louis XIV aurait dû savoir ce que Charles-Quint pouvait déjà soupçonner, que l'invention de la poudre et le systême du feu mettaient un obstacle invincible à ses ambitieux projets. Si Philippe II avait été capable de calculer quelque chose, quand son orgueil et sa haine étaient en jeu, il aurait bien prévu combien ses efforts pour réduire la Hollande par les armes, étaient chimériques. Autant, dans le systême actuel, une puissance plus forte en hommes et en munitions de guerre en écrase

facilement une plus faible, lorsqu'elle peut l'atteindre (quelles que soient d'ailleurs et la situation physique et l'exaltation morale de cette dernière); autant à la distance où est l'Espagne de la Hollande, cette entrprise était mal fondée. Maurice et Frédéric-Henri de Nassau, deux des hommes les plus remarquables des temps modernes par la sagesse de leur esprit et la vigueur de leur caractère, connurent parfaitement la position de leur pays, et s'y fièrent beaucoup plus que sur le patriotisme hollandais. Ce grand mot de *patriotisme,* que la vanité des écrivains grecs aimait à faire sonner, et que ceux du dix-huitième siècle ont répété pour avoir le droit de dire du mal de leurs contemporains; ce mot n'a jamais eu de valeur que celle qu'un ennemi faible ou des circonstances heureuses lui ont donnée. Tant que le duc d'Albe vécut, qu'il fit la guerre avec la vigueur qu'on doit y mettre, et que les ressources du Brabant purent y fournir, les bons patriotes hollandais furent constamment et vigoureusement battus par de vieux soldats, que les ameutemens, les cris séditieux, le tocsin, les cocardes et les drapeaux flottant de toutes parts n'effrayaient point. Mais lorsque l'Espagne, épuisée par d'autres guerres, n'eut plus les moyens d'alimenter une armée qui était si loin d'elle; lors-

que le moment prévu par les deux frères, dont le génie veillait sur la Hollande, fut arrivé, et que ces deux hommes qui pendant les troubles de leur patrie n'avaient cessé de méditer et de s'instruire pour faire tourner leurs lumières au profit de leurs compatriotes, virent que la force de leurs ennemis déclinait; alors par leur influence, les choses changèrent de face. Nourris de la lecture de l'antiquité, et ayant appris l'art de la guerre à cette bonne école, les Nassau n'imaginèrent pas de vaincre des troupes instruites avec d'ardens patriotes, mais avec des troupes plus instruites encore. Ils formèrent le petit nombre d'hommes qu'ils avaient sous leurs ordres, à la tactique et à la discipline ancienne : mais peut-être que ce systême, peu susceptible de s'appliquer aux armes à feu, ne leur eût pas complètement réussi, s'ils n'eussent fait une innovation d'un genre plus analogue aux découvertes modernes : ce fut celle des fortifications rasantes qu'ils substituèrent aux hautes murailles et aux tours. Il ne fut plus possible d'assiéger ces nouvelles places fortes qu'avec du canon, et beaucoup de canons; et dès l'instant que cette nécessité fut bien établie, l'Espagne, hors d'état à un tel éloignement de fournir à des armemens si dispendieux, dut renoncer à la Hollande. La destinée

tinée de ce pays est singulière. Le systême du feu la tira du joug de l'Espagne, qui pouvait trop difficilement l'atteindre; le systême du feu la mit sous le joug de Louis XIV, qui pouvait l'envahir avec facilité; et le systême de l'équilibre politique, favorisé et maintenu uniquement par le systême du feu, l'ôta des mains de ce même Louis XIV, lorsque l'Europe se ligua pour le forcer à abandonner sa conquête.

Les exploits des Suédois sous le grand Gustave, pendant la guerre de trente ans, ont un caractère chevaleresque, que la confusion où se trouvait l'Allemagne à cette époque peut seule expliquer. Si c'eût été dans d'autres circonstances, l'Europe était déjà assez avancée dans l'art militaire moderne, pour que Gustave n'eût pas pu faire des choses aussi extraordinaires : mais il n'en aurait pas moins fait de grandes choses, parce que son génie était propre à cela. Il a dû principalement le succès de ses batailles à la précision de ses manœuvres, ou peut-être seulement à ce qu'il manœuvrait devant des troupes qui ne se doutaient pas encore de l'art de manœuvrer. Les généraux formés sous lui, vainquirent par les mêmes procédés. La supériorité de ses manœuvres fut aussi ce qui caractérisa le grand Condé, qui le premier fit dominer les armes françaises en

Europe; mais ce fut vraiment entre les mains de Turenne, de Louvois et de Vauban, que la science militaire subit une révolution totale, et prit un caractère qu'elle a toujours conservé depuis, et qui ne changera plus quant au fond.

Turenne, le plus grand capitaine des temps modernes, et l'homme digne d'être mis à côté d'Annibal, fut le premier qui ne s'en fiant pas seulement au coup d'œil du génie qui agit instantanément suivant les circonstances, crut que les succès pouvaient être calculés et prémédités, et que la guerre était un art susceptible d'être réduit en système. Il se dit : D'après la position de l'ennemi et ses ressources, et d'après ma propre situation, mes forces, et le nombre d'accidens et d'empêchemens qu'il est facile de prévoir à peu de chose près, je dois faire telle marche, arriver tel jour, attaquer par tel et tel côté, sur tels et tels points, prendre telle position. Je vois d'ici les mouvemens de l'ennemi : il tentera telle manœuvre, tel expédient pour me résister et nuire à mes projets. Suivant qu'il agira dans tel sens, qu'il manifestera telle intention, je ferai de mon côté telle ou telle modification dans mon plan : le résultat doit en être tel, suivant le calcul le plus exact des probabilités; j'arriverai donc à tel but, et je suivrai mes succès dans telle direc-

tion et telle vue. Sa campagne de 1674, contre le duc de Bournonville, qu'il chassa d'Alsace et força de repasser le Rhin au milieu de l'hiver, et celle de 1675, contre Montécuculli, où malheureusement il fut tué, prouvent que Turenne a dû se tenir ce discours à lui-même, mot pour mot.

Il est donc vrai que ce général a aperçu le premier que l'art des campagnes, dans la guerre moderne, consiste à bien jeter son plan d'après une connaissance exacte des forces, de la situation de l'ennemi et de la topographie du pays dans lequel la scène doit se passer : que ce préliminaire rempli, et le mouvement étant une fois donné, il s'agit de couvrir sa marche avec art, de la faire avec rapidité, de diriger ses colonnes avec un tel ensemble, que leur débouché soit prompt, leur choc subit; que le pays où se trouve l'ennemi soit envahi à l'improviste et ses postes attaqués à-la-fois de toutes parts, avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître; que pour ne pas lui donner non plus celui de se rallier, il faut le pousser sans relâche, et que sans trop s'arrêter à des actions de détail, il faut marcher promptement vers des positions aperçues et désignées d'avance sur la carte, et s'en emparer à quelque prix que ce soit; car la bonté des positions

donnant seule à l'artillerie la facilité de dominer et de nettoyer un pays, et les troupes des diverses armes ne pouvant manœuvrer, s'étendre avec aisance, se loger par-tout où cela est nécessaire que sous la protection de l'artillerie, il en résulte qu'on ne saurait mettre trop d'attention, de calcul et de choix dans la manière de se poster. En un mot, marcher le mieux et le plus vîte possible; avoir une administration des vivres et des fourrages assez bien organisée, pour que jamais la multitude et la rapidité des mouvemens des troupes ne soient entravées, non plus que la marche des munitions et équipages, faute de subsistances pour les hommes ou les chevaux; être assez bien pourvu de canons et de cartouches pour occuper avec sûreté toutes les positions, et faire par-tout un feu vigoureux; savoir inspirer aux troupes, je ne dis pas le courage, qui ne manque jamais aux Européens, mais des qualités plus rares, c'est-à-dire la subordination, l'activité, la constance; posséder un art plus difficile encore, mais d'un effet incalculable, celui de leur inspirer de la confiance et de l'amour : voilà de nos jours le secret de l'art de la guerre, tel que Turenne l'a conçu et admirablement démontré. On voit quel rôle la stratégie joue dans ce système; et cependant aucun

homme versé dans la partie militaire ne peut nier que les troupes qui sauraient exécuter parfaitement tout ce qui vient d'être décrit, ne triomphassent des meilleurs tacticiens. C'est assurément ce qu'on n'aurait pas cru avant Turenne, et on agissait bien comme ne le croyant pas. Ce grand homme saisissant la la vraie différence qui existait entre la guerre des anciens et la nôtre, a instruit son siècle, et il a déterminé et fixé la révolution qui devait nécessairement s'opérer dans l'art de la guerre depuis l'invention de la poudre.

Personne, avant Louvois, n'avait conçu comme lui l'administration de la guerre; cette science même n'existait pas. Cependant, s'il est aujourd'hui d'une si grande importance d'être prêt avant l'ennemi, d'attaquer le premier, d'avoir des troupes nombreuses et bien pourvues; il en résulte que les fondemens des succès militaires sont dans l'intelligence et l'activité du ministre de la guerre, autant que dans le talent et l'expérience des généraux. Soigner les recrutemens, l'habillement et l'armement des troupes; diriger leur marche à travers un pays, de manière que, sans être trop à charge aux particuliers, elles ne manquent jamais de rien; les amener sur la frontière au temps nécessaire et sans confusion; y faire ar-

river dans le même temps assez d'approvisionnemens de tous genres, pour que les armées puissent être mises en activité sans délai : voilà le talent du ministre de la guerre au commencement d'une campagne ; et voilà la carrière où Louvois développa un génie analogue au grand siècle dans lequel il vécut, et au grand roi qu'il eut le bonheur de servir.

Enfin, Vauban fit pour la guerre de siége ce que Turenne avait fait pour celle de campagne ; et celle de siége étant plus bornée que l'autre, Vauban porta son art à un degré de perfection qui n'a plus été surpassé depuis. Cet homme fut unique, non-seulement dans l'art de fortifier une ville en elle-même, mais dans celui d'embrasser un système général de défense pour un état, lequel système, une fois établi, sert ensuite de base aux opérations nécessaires pour attaquer avec avantage les états voisins. Par la manière dont il avait environné la France d'un triple rang de forteresses, et par la relation et l'enchaînement réciproque qu'il avait établis entre les positions, Vauban avait fait de la France le pays, militairement parlant, le mieux constitué et le plus formidable qui ait jamais existé ; et il est fort douteux si c'est un avantage pour la France d'avoir franchi de telles limites, et de s'en être formé d'autres.

Quoi qu'il en soit, ce que Vauban a exécuté, ce qu'il a conçu et écrit, peut faire regarder cet illustre officier, sous le rapport de l'économie politique et de l'administration (et surtout de cette partie de l'administration qui s'occupe de la sûreté intérieure et extérieure, et de la prospérité physique d'un état), comme le citoyen le plus utile à son pays, dont aucun siècle ou aucun peuple puisse se vanter.

Louis XIV, qui était destiné à être bien servi dans tous les genres, et qui voyait autour de lui les talens naître les uns des autres par l'émulation, trouva dans la Martinière un excellent officier d'infanterie, qui perfectionna considérablement la discipline, l'armure et la tactique de cette troupe. Entr'autres innovations remarquables, il introduisit les baïonnettes, ce qui donna lieu à abolir tout-à-fait les piques dans les armées. Dès-lors, tout ce qui tenait au système des armes blanches fut oublié. On ne pensa qu'à perfectionner les armes à feu, dont l'usage devenait exclusif : on ne s'occupa qu'à régler la tactique de manière à faire valoir les nouveaux procédés ; et tout le génie des militaires qui s'intéressaient aux progrès de leur art, se tourna vers cet objet.

Pendant la guerre de la succession, le prince de Dessau, officier-général au service de l'Au-

triche, homme dont l'esprit était sans culture, mais que la nature avait créé militaire, imagina trois choses qui achevèrent de perfectionner la tactique de l'infanterie, et apprirent le parti qu'on pouvait tirer de cette arme, dans le nouveau systême de guerre comme dans l'ancien. Ces trois inventions furent la baguette de fer, le pas mesuré et la formation du bataillon sur trois rangs au lieu de quatre. La baguette de fer donna au feu de l'infanterie une rapidité qui le rendit aussi redoutable qu'il l'était peu auparavant. L'égalité et la mesure du pas donnèrent aux manœuvres faites en présence de l'ennemi, et particulièrement au mouvement en avant d'une grande ligne, une précision et un ensemble qui devaient en rendre l'effet tout autrement décisif qu'il ne l'avait été jusqu'alors. Enfin, la formation du rang sur trois hommes de hauteur, facilita considérablement les développemens et les feux.

On voit par-là tous les progrès que, dans ce dix-septième siècle à jamais célèbre, l'art militaire fit en Europe, mais particulièrement en France, depuis les plus petits détails jusqu'aux plus vastes conceptions. Si l'on porte ses regards plus loin, et qu'on approfondisse ce que j'ai dit de l'excellent pied sur lequel Louvois mit l'administration de la guerre, on

verra que ce ministre, tout habile qu'il était, dépendait pour ses opérations du surintendant des finances; que celui-ci, quelles que fussent d'ailleurs les ressources de son génie, ne pouvait remplir les coffres du roi qu'autant que les produits de l'agriculture, du commerce et de l'industrie étaient dans toute leur valeur et leur circulation; et dès-lors on verra que le grand Colbert fut vraiment l'artisan de la gloire et de la prospérité de la France, à cette époque. On pourra vérifier encore combien d'habiles négociateurs contribuèrent aux succès des armes, soit en favorisant les progrès et l'extension du commerce, soit en formant des alliances utiles, ou bien en soignant les intérêts de leur patrie dans les traités de paix, non-seulement suivant l'avantage du moment, mais encore avec des vues qui s'étendaient dans l'avenir. On verra naître enfin, de ces combinaisons diverses, un systême complet, où l'art militaire, lié à toutes les autres parties de l'administration, présente un caractère d'*unité*, et qui plus est d'*universalité*, qui surpasse ce que les Romains eux-mêmes avaient conçu dans ce genre.

La France donnait, par son exemple, un élan et une commotion à toute l'Europe, et elle prenait ensuite des autres nations européennes, ce que celles-ci inventaient de bon et

d'utile, d'après le mouvement qu'elle leur avait communiqué. Cet échange réciproque de lumières et de connaissances n'a pas cessé depuis. Tout s'est simplifié; tout s'est approché d'un système uniforme; et cette tendance des choses a été encore dans la partie militaire un résultat de l'invention de la poudre, qui, en rendant la guerre infiniment plus dispendieuse, et aussi dépendante des choses que des hommes, a ôté toute influence aux petits états, et considérablement accru la prépondérance des grands. Cet effet allant toujours en augmentant dans une proportion croissante pour ceux-ci, et rétrograde pour ceux-là, il en résulte que les petits états européens passeront sous la domination des puissances principales, et nous touchons tous les jours davantage au moment de cette révolution.

D'aussi grands modèles que les Condé, les Turenne et les Montécuculli, étant faits pour exciter l'émulation la plus noble, on vit une foule de grands généraux illustrer la carrière militaire dans la longue période de la paix de Nimègue à la guerre de sept ans. Catinat, Luxembourg, Villars, Vendôme, Eugène, Malborough, Baden, Charles XII, Pierre-le-Grand, Conti, Saxe, Lowendal, Belle-Isle, Schwerin, Traun, prouvèrent à l'envi que la bonne tra-

dition s'était conservée, d'abord parmi les Français, et que tous les jours les autres nations de l'Europe l'adoptaient et s'en pénétraient davantage. Enfin, Frédéric II, roi de Prusse, est réputé l'auteur d'une révolution dans l'art; et c'est à l'époque de la guerre de sept ans qu'elle a éclaté. Arrêtons-nous sur cette époque fameuse.

Un homme dont on a trop exalté les connaissances militaires et politiques, et dont le nom ne sera malheureusement point oublié des militaires de l'ancienne armée de France, dans laquelle il a puissamment contribué, par ses innovations, à porter le désordre et le découragement, M. de Guibert, avec ce ton d'assurance qui lui est propre, prétend qu'on ne se doutait pas de ce que c'était que la tactique, et à peine de ce que c'était que l'art militaire, avant Frédéric II. Personne n'est plus admirateur que moi de ce grand général-roi; mais personne n'est plus convaincu de l'inutilité de donner aux hommes illustres des éloges outrés et faux dont ils n'ont pas besoin. Les hommes valent souvent par le peu de valeur de ceux à qui ils ont affaire. C'est une vérité que l'orgueil se plaît à oublier, et que l'historien ne saurait répéter trop souvent, et trop haut. Quelque peu tacticiens que fussent,

au gré de M. de Guibert, Condé, Turenne, Catinat, Luxembourg, Eugène et Saxe, je doute que Frédéric les eût battus comme il a fait les princes de Soubise et de Clermont, ou le duc Charles. Si M. de Guibert avait envisagé la science militaire plus en grand, il aurait vu, premièrement, que la perfection de la tactique est peut-être la chose la moins importante dans l'art de la guerre moderne; il aurait vu ensuite que beaucoup d'inventions attribuées à Frédéric, et sur-tout celles qui sont relatives à l'infanterie, n'ont été qu'un degré de perfection ajouté à des découvertes faites long-temps avant lui; il aurait vu, en troisième lieu, que la partie où Frédéric a été le moins admirable et le moins neuf, c'est précisément dans ce qu'il a fait pour l'infanterie, quoiqu'on ait tant prôné les innovations qu'il a introduites dans cette arme.

Frédéric n'a pas seulement été général; à l'exemple d'un petit nombre d'hommes clair-semés dans les fastes militaires; à l'exemple d'Epaminondas, d'Annibal, de Scipion, de César, de Bélisaire et de Turenne, il a été *capitaine;* et voilà ce qu'on n'a pas assez dit, et ce qu'on ne saurait trop dire à sa gloire. Je n'ai que faire de m'amuser à donner la différence de ces deux termes. Après les hommes que je viens de citer, ceux qui savent l'histoire me

comprendront. Frédéric avait formé des soldats dont il était le père, qui se regardaient comme ses enfans, et qui étaient pénétrés pour lui d'un dévouement filial. Ce monarque, pressé vivement en Saxe, en 1757, par les Français, et en Silésie par les Autrichiens, voyait son flanc droit et son flanc gauche également menacés. Il marche aux Français comme les plus près, les joint à l'improviste à Rosbac, les étonne et les met en fuite. Il prend 15 mille hommes de son armée victorieuse, mais fatiguée, se rend à marches forcées en Silésie, où il se réunit à un autre corps de 15 mille hommes, qui avait tenu toute la campagne contre 80 mille Autrichiens : avec cette poignée de braves il cherche ses nombreux ennemis, les trouve à Leuthen, les bat complètement, délivre et reprend la Silésie. Toutes les armées de l'Europe auraient-elles fourni trente mille hommes capables d'expéditions si actives et si vigoureuses? Non; mais ces hommes étaient les enfans de Frédéric.

Immédiatement après cette bataille, Frédéric, parcourant à cheval le front de son armée, voit ses soldats, épuisés de lassitude, qui avaient laissé un moment échapper de leurs mains leurs armes victorieuses. Il n'ordonne pas, mais il demande si quelques régimens sont encore dis-

posés à le suivre jusqu'à Lissa : aussitôt six bataillons de grenadiers, oubliant leur fatigue, et trop heureux de montrer leur zèle, prennent les armes et suivent leur roi. Ce dévouement est-il ordinaire, et peut-on l'attendre de tous les soldats? Non; mais c'était encore là les enfans de Frédéric.

L'ardeur, la confiance, l'amour pour sa personne qu'il inspirait à ses soldats, sa manière simple et amicale de vivre au milieu d'eux, lui ont valu plus de succès que toutes ses plus belles évolutions. Il aurait même peu compté sur la précision de celles-ci, s'il eût moins connu le bon esprit de ses troupes; et enfin, malgré tous ces avantages, si l'Autriche, profitant de sa supériorité en hommes et en matériaux de guerre, avait établi ses opérations sur des plans plus vastes, il est certain que, dans la situation moderne de l'art, cette puissance aurait écrasé la Prusse telle qu'elle était alors.

Ce que Frédéric a vraiment créé, c'est sa cavalerie, dont il a fait une troupe d'un genre tout nouveau, en la rendant aussi manœuvrière en grand que l'infanterie. Le soin qu'il a donné à mettre cette arme sur un pied respectable, prouve le cas qu'il en faisait, et l'importance dont il savait qu'elle pouvait être dans la guerre moderne, dont Frédéric con-

naissait à fond la nature et l'esprit. En effet, aujourd'hui que tout dépend des positions et de la promptitude à les saisir; de l'art de reconnaître et d'occuper un pays; de le mettre régulièrement à contribution; d'y entretenir le calme et d'empêcher les rassemblemens; aujourd'hui qu'il faut s'attacher à inquiéter l'ennemi pour ses subsistances; à lui enlever ses magasins; à jeter le désordre dans son armée; à la poursuivre et à l'empêcher de se rallier après les combats; maintenant, dis-je, que ces diverses opérations sont les plus décisives de la guerre, on conçoit de quelle ressource peut être une bonne et nombreuse cavalerie. Cette arme a encore un avantage qui date des temps modernes. Bien conduite, et sur-tout bien commandée, elle peut et elle doit battre l'infanterie en plaine. Cela était presque impossible autrefois, lorsqu'une infanterie, pesamment armée, formant un bataillon épais, et couverte de ses boucliers, présentait au sabre des cavaliers un toit de fer contre lequel il se brisait, tandis que l'infanterie légère, cachée derrière l'autre, les abîmait de ses traits. Que peut aujourd'hui un premier rang de baïonnettes contre le choc d'une cavalerie abandonnée à cinquante pas? Un cheval qui tombe mort sur le fantassin qui l'a tué, ouvre une

porte à tout l'escadron. Le soldat sans cuirasse, est blessé et mis hors de combat avec la plus grande facilité, et les cartouches qui remplissent sa giberne, et qui sont la vraie force de l'infanterie actuelle, lui deviennent alors inutiles.

Frédéric est l'auteur de l'artillerie volante; excellente institution dans le système actuel de la guerre, et dont les avantages sont connus des gens du métier, et peuvent être appréciés de tous ceux qui se seront donnés la peine de me suivre dans mes observations sur le génie de la guerre moderne et la manière de la faire.

Enfin Frédéric, créant de grandes armées, et les formant à l'observation de la plus sévère discipline; n'épargnant rien pour mettre son militaire, physiquement et moralement parlant, sur un pied formidable; connaissant le prix de la vigilance, et prévenant toujours son ennemi; sachant l'effet qu'on peut attendre des diversions, et les faisant toujours à propos; employant l'art des négociations, suivant les circonstances, tour-à-tour avec une finesse, une profondeur, une connaissance des hommes, une fermeté de caractère, une prévoyance, une mesure qui lui captivaient tous les esprits; réglant ses conquêtes avec une modération dont la base était une politique qui perçait

perçait dans l'avenir; établissant l'administration de ses états sur des fondemens si réguliers et des principes si féconds, qu'il en tirait tout le produit dont ils étaient susceptibles, sans diminuer l'aisance de ses sujets : Frédéric, dis-je, donnant au monde le spectacle de tant de sagesse et de talens divers, lui prouvait qu'il connaissait à fond son siècle, la situation des différens états de l'Europe, la sienne propre, l'esprit de la guerre moderne, le genre de politique qu'il fallait appliquer à toutes ces circonstances, et lui démontrait qu'avec ces connaissances on pourrait baser ses projets, ses opérations, ses conquêtes, sur un calcul rigoureusement exact. C'est en cela que si Frédéric n'a pas commencé une révolution, il a du moins achevé celle qui se faisait insensiblement à cet égard, et qu'il a éclairci les grandes questions de la politique et de la guerre avec une telle évidence qu'on ne peut plus les regarder comme problématiques. . . . .

Frédéric connaissait sur-tout la France, et estimait la nation française. Il savait jusqu'à quel point elle pouvait devenir redoutable; il n'était pas fâché qu'elle s'endormît sur ses forces, et, dans ce sentiment, il aimait mieux voir nos militaires *faiseurs* venir se pâmer à Potsdam devant ses parades et devant la tenue

de ses troupes, que s'il les avait vu admirer en connaisseurs sa profonde politique, et en pénétrer les ressorts.

Les guerres des Russes et des Turcs, et les projets de Catherine pour conquérir l'Empire Ottoman, ont été ce qu'il y a eu de plus remarquable en Europe en fait d'événemens militaires, dans l'intervalle de la guerre de sept ans à celle de la révolution. Catherine, qui voulait réussir, déploya les grands moyens, les moyens décisifs de la politique et de la guerre. Si l'ignorance et l'indiscipline des Turcs les rendaient moins difficiles à vaincre que d'autres troupes, cela n'empêche pas qu'on ne puisse faire un mérite au cabinet qui enfantait les plans, et aux généraux qui les exécutaient, d'avoir agi comme il fallait agir en raison des circonstances. La fière, énergique et spirituelle Catherine; le sage Romanzof, le Turenne de la Russie; l'impétueux Potemkin, le vrai type de sa nation, cet homme qui réunissait à un degré éminent toutes les vertus et tous les vices des Russes, cet homme qui joignait à la hauteur et au gigantesque du génie asiatique, la pénétration et la vigueur du génie européen : voilà les trois personnages qui auraient incontestablement établi la domination russe à Constantinople, si, effrayés de cette idée, et également inté-

ressés à y mettre obstacle, les cabinets de Versailles et de Saint-James ne s'étaient pas réunis, pour la première fois, dans l'intention d'arrêter les progrès de la conquérante du Nord.

Enfin, la terrible guerre de la révolution française, si curieuse sous tous les rapports, a donné une preuve nouvelle et éclatante que l'union de la politique, de l'administration et de la guerre, et le développement vaste et énergique des moyens que ces trois branches fournissent pour arriver à un but, produisaient un effet presque incalculable, lorsque le mouvement était donné par un corps aussi puissant que la France.

Je ne prétends diminuer le mérite et la gloire de personne. On a vu, dans le cours de cet écrit, avec quel empressement et quelle impartialité j'ai vanté les talens qui font honneur à l'homme, dans quelque siècle et chez quelque nation que je les aie rencontrés. Je n'ai donc pas écrit les réflexions qu'on va lire dans la vue de ne pas rendre à chacun la justice qui lui est due, mais au contraire dans celle de rendre justice à tout le monde.

Des hommes à qui je ne donnerai que l'épithète modérée d'*innovateurs*, voulant désorganiser, il y a treize ans, le plus beau des royaumes, imaginèrent de peindre la France comme

un corps si caduc dans toutes ses parties, qu'il n'avait plus la force de se soutenir. Je laisse ce qui n'est pas de mon sujet, et je ne relève l'assertion que relativement à la partie militaire.

C'est peut-être celle de toutes au sujet de laquelle on a le plus ajouté foi à ces discours, parce qu'il a paru doux et flatteur aux militaires français modernes, qui ont fait des actions brillantes, de se persuader que non-seulement ils avaient bien employé les moyens qu'on leur avait mis entre les mains, mais qu'ils les avaient créés.

Cependant, si je considère avec attention et en détail l'état de l'armée française dans les dernières années de la monarchie, je vois que le délabrement où l'on prétendait qu'elle se trouvait à cette époque, était bien plus dans la tête des faiseurs, vrais ennemis de leur patrie, qui, entichés d'innovations puériles, altéraient le noble caractère français en le forçant à se plier à une multitude de pratiques et de procédés bizarres, inutiles et humilians, qu'il n'existait dans l'armée même, dont le fond n'avait essentiellement point changé, quoiqu'il fût enseveli sous la forme monstrueuse qu'on lui donnait chaque jour.

En effet, l'infanterie française, plus en butte

qu'aucune autre arme aux caprices des faiseurs, parce que les changemens s'y opéraient avec plus de facilité, a donné maintes preuves, pendant la guerre d'Amérique, qu'elle était encore remplie de cet ancien esprit français qui avait produit de si grandes choses depuis l'existence de la monarchie; et malgré les sottises et l'ineptie du dernier conseil de la guerre, cette infanterie très-belle en hommes, très-manœuvrière et d'une excellente tenue, aurait fait la guerre d'une manière éclatante, le jour où l'on aurait rayé du vocabulaire militaire le mot de *crainte*, pour y rétablir en gros caractères celui d'*honneur*.

Les troupes à cheval françaises étaient les mieux montées, les mieux équipées de l'Europe, et celles où il régnait le meilleur esprit (1).

(1) J'ai vu les trois armées autrichienne, prussienne et russe. C'est avoir vu quelque chose en fait de militaire moderne. Je n'en ai trouvé aucune des trois mieux composée, mieux disciplinée, plus instruite que l'ancienne armée française. J'ai découvert dans celles-là un esprit intéressé et servile, sur-tout parmi les officiers, qui était inconnu dans celle-ci. Enfin, je les ai vues généralement moins bien habillées, montées, fournies, équipées dans tous les genres, que celle que je leur compare. Nos faiseurs nous disaient cependant que la nôtre était pitoyable, mise en parallèle avec les autres. Ils exaltaient sur-tout l'armée prussienne. C'est très-certainement la moindre des trois au moral et au physique. Je n'ai pas pu m'habituer sur-tout au mauvais équipement de sa cavalerie, et aux tristes chevaux qu'elle emploie. Je conviens que d'ailleurs elle est manœuvrière à un degré supérieur, et qu'elle a des géné-

La troupe des dragons français, unique dans son genre, et très-supérieure à l'arme du même nom chez les autres puissances de l'Europe, était seule capable, étant bien employée, de faire une haute réputation à l'armée dont elle faisait partie. Cette troupe des dragons, telle qu'elle a été organisée depuis la guerre de sept ans, est une arme essentiellement française; elle s'accorde parfaitement avec l'esprit, le caractère et la tournure physique de notre nation. Les anciennes provinces de Limousin, d'Auvergne et de Navarre, peuvent lui fournir une race de chevaux telle précisément qu'elle doit l'employer, et telle qu'il n'en existe point de pareille chez les autres nations militaires de l'Europe, où les chevaux, trop grands ou trop petits, trop forts ou trop faibles, ne peuvent pas convenir à l'arme des dragons dans une proportion aussi juste que la race en question, et n'en ont d'ailleurs ni la vigueur ni la durée. Il faudrait augmenter en France les dragons, et soigner tout ce qui concerne l'organisation

---

raux très-versés dans ce qui concerne cette arme. Néanmoins ce que j'ai connu de la Prusse et de son armée, m'a parfaitement convaincu de tout ce que cette puissance devait au génie d'un grand homme, et de son peu de consistance en elle-même. On peut dire de ce pays aujourd'hui, qu'il n'y en a point au monde où l'on entende mieux l'art du décor, mais qu'il ne faut pas regarder derrière la toile.

de cette troupe. C'était précisément celle que le conseil de la guerre avait imaginé de diminuer, et qu'il négligeait le plus.

Enfin, l'artillerie et le génie, ces deux parties si importantes d'une armée moderne, étaient en France, à l'époque de la révolution, sur le pied le plus parfait où elles eussent jamais été. Les fortifications des places frontières dans le meilleur état, les magasins et les arsenaux complètement garnis, les matériaux de tous genres rassemblés en profusion : tout cela rendait la France inattaquable, et lui donnait beau jeu à attaquer les autres. Il existait une foule d'hommes instruits parmi les anciens et les jeunes officiers. Les dépôts de la guerre et des affaires étrangères renfermaient d'excellens mémoires et des renseignemens certains pour la défense de la France, pour sa prospérité, pour son agrandissement, enfin, pour l'amélioration de tout ce qui concerne les parties militaires et politiques. Il n'était pas difficile de faire quelque chose avec de tels moyens, et sur-tout lorsque des officiers éclairés, plus sûrs d'être écoutés des nouvelles assemblées nationales que de l'ancien ministère, firent revivre des plans utiles, et que l'effervescence révolutionnaire eut secondé par une force d'exécution qu'un gouvernement régulier n'aurait

pas pu avoir, des projets vastes et bien conçus. Si jamais les principes de cet ouvrage, qui fondent tous les succès militaires sur les grandes conceptions et opérations de la stratégie, fortifiées de tous les moyens de la politique et de l'administration, ont été pleinement et victorieusement confirmés, c'est assurément par la guerre de la révolution.

Ceux d'entre les militaires qui, ayant partagé les travaux et les périls de cette guerre, n'ont pas cessé, au plus fort de leur activité, d'être observateurs, avoueront en effet que ce n'est pas à la supériorité de leur tactique qu'ils doivent leurs triomphes sur les troupes étrangères. Il existait dans ce genre plutôt dégénération qu'amélioration dans l'armée française pendant les campagnes les plus décisives de la révolution, telles que celles des années 1794, 1795 et 1796. On a beaucoup parlé de l'usage qu'on a fait, à cette époque, des tirailleurs. On a beaucoup exalté cette manière de combattre. Je trouve des objections insurmontables contre elle, ou du moins contre la prépondérance que quelques militaires veulent lui donner, dans la perfection progressive même de l'organisation de l'armée française actuelle, qui, forcée par les circonstances, de n'agir d'abord que par impulsion et au gré de ces mêmes circonstances, a

reçu ensuite des lumières dont l'expérience est la source, un état plus solide et plus stable.

Les manœuvres de l'infanterie légère ou des tirailleurs ne sont point une innovation dans la tactique. Elles tiennent essentiellement aux mêmes principes que toutes les manœuvres de l'infanterie. Cette manière de combattre n'est point non plus une invention récente. Elle a été celle qu'ont adoptée tous les hommes qui ont formé des partis, ou commencé des guerres, sans avoir la possibilité de mettre une armée régulière sur pied, et en général elle a été celle de toutes les armées désorganisées, ou qui n'avaient point encore reçu d'organisation. Jugurtha en Numidie, Sertorius et le berger Viriate dans les montagnes de Portugal, employèrent avec succès contre les Romains, ce procédé d'attaquer l'ennemi par une multitude de petites troupes éparses qui fondent sur lui à l'improviste et disparaissent comme un éclair. Lorsque Rome eut bien pris ses mesures et envoyé des forces suffisantes, l'infanterie romaine triompha de ces troupes de partisans. Depuis l'invention de la poudre, les Tyroliens connaissent le *tiraillage;* leur pays lui est très-favorable : cela n'a point empêché l'occupation du Tyrol, à plusieurs reprises, par les troupes françaises dans la guerre de la révolution, et

la principale résistance qu'opposa ce pays, ne fut point due aux habitans.

Les Américains insurgés s'organisèrent en tirailleurs contre les Anglais; et cependant ils auraient été incontestablement vaincus par ceux-ci, tous mauvais militaires qu'ils sont, sans le secours de la France.

Les tirailleurs sont nuls contre le canon, dans tous les pays où il peut agir, à moins qu'une batterie ne se trouve isolée et abandonnée, et qu'on ne puisse librement la cerner de toutes parts. Ce cas-là est certainement trop rare pour qu'on ait le droit d'en tirer une preuve en faveur du systême du tiraillage. En plaine, les tirailleurs offrent une prise considérable aux troupes à cheval qui peuvent les atteindre, les déborder, les envelopper et en faire en détail un grand carnage. S'ils ont affaire à une infanterie disciplinée, manœuvrière et qui fournisse un feu soutenu, ils ont évidemment le désavantage de l'individu contre la masse, de la partie contre le tout. D'ailleurs, aujourd'hui que les puissances de l'Europe copient toutes leurs institutions les unes sur les autres, on opposera à vos tirailleurs un nombre de tirailleurs égal. Si la guerre se borne là, cela ressemblera à des combats de voleurs contre la maréchaussée, dont le résultat sera

la prise ou la mort de quelques hommes. Si, au contraire, votre ennemi fait avancer derrière ses tirailleurs une infanterie et une cavalerie formidables, les vôtres n'en empêcheront pas le passage; et si vous avez à lui opposer des forces du même genre, vous ne manquerez pas de le faire; alors vos tirailleurs deviennent inutiles.

Ils ne l'auront pas été tout-à-fait; ils auront, direz-vous, préparé le combat, conservé votre terrain, peut-être empiété sur celui de l'ennemi. Voilà, j'en conviens, le vrai genre des tirailleurs. C'est pour ces actions préparatoires qu'ils sont excellens, et encore pour couvrir ou disputer un petit espace de terrain coupé par des haies, des fossés, des ruisseaux et des bouquets de bois. Mais cela même indique le principe de leur composition; car d'une part, il ne faut point que l'infanterie légère soit aussi nombreuse, même à beaucoup près, dans les armées, que l'infanterie de ligne; et d'autre part il faut qu'elle soit formée d'une espèce d'hommes choisis.

En effet, le tirailleur se trouvant isolé de ses camarades, ne se sentant point appuyé par leur exemple et par la voix de ses officiers, est abandonné à ses propres forces et à sa propre intelligence. Il faut donc qu'il soit mieux

pourvu de ces deux sortes de qualités que le fantassin de ligne. La Bretagne, le Poitou, la Gascogne, le Béarn, fournissent une espèce d'hommes dont on peut tirer un grand parti pour ce genre de guerre. Il faut y employer des hommes lestes, petits, vigoureux, braves, téméraires et opiniâtres (1).

(1) On cherche trop aujourd'hui en Europe à assimiler les hommes les uns aux autres, et à faire disparaître toutes les différences qui existent entre les nations. La nature s'oppose à cette parité parfaite; et il me semble que les gouvernemens seraient mieux servis s'ils entretenaient soigneusement, à cet égard, la variété qu'elle a établie. J'aimerais à voir reparaître dans nos histoires le dénombrement d'une armée, tel qu'il existe dans les anciens poètes et les anciens historiens, en indiquant chaque troupe par le nom de la contrée dont elle sort, et par l'espèce d'armes et la manière de combattre qu'elle a choisie et adoptée d'après son caractère, ses inclinations et la nature du pays qu'elle habite. Je sais que l'uniformité et la simplicité de notre système militaire mettent obstacle jusqu'à un certain point à cette disposition; mais elles ne lui sont pas totalement contraires, et je ne verrais pas l'inconvénient de l'adopter, par exemple, pour la composition des corps de tirailleurs. Je suis persuadé qu'on pourrait la suivre avec plus de succès encore, pour le choix des individus employés dans la partie civile. La division de la France en départemens, très-bonne sous bien des rapports, a porté le dernier coup à l'esprit provincial, et de suite, altéré l'esprit national, dont les élémens sont dans le premier, comme la base de la société est dans la famille. Cette division a aussi jeté un vague et une incertitude dans l'histoire, dont nous ne pouvons nous tirer que par des explications multipliées, et qui sera pour la postérité un labyrinthe inextricable. Mais c'est trop fort pour les hommes de notre siècle, que d'étendre leur pensée jusque sur leurs descendans. Je voudrais bien qu'on me dise ce que nous serions aujourd'hui, si les fondateurs des sociétés avaient eu notre imprévoyance.

Il suffit que l'on réfléchisse que les autres puissances peuvent augmenter le nombre de leurs tirailleurs dans la même proportion qu'une d'entr'elles augmentera les siens, pour que l'on sente combien est mal fondée l'idée de leur donner la prédominance sur l'infanterie de ligne. Un nombre de volontaires choisi dans celle-ci peut toujours faire au besoin le métier de tirailleurs. Mais il s'en faut de beaucoup que des tirailleurs qui ne seraient organisés que pour ce genre de combat, pussent toujours tenir lieu de l'infanterie de ligne. On a senti la nécessité, dans le systême actuel de la guerre, de rendre celle-ci très-mobile; et partant de là, quelques militaires auront cru qu'il était bon de la faire combattre éparse et à la débandade, ce qui est très-différent.

Plus une armée aura d'ensemble, de consistance, d'*unité* dans sa composition, sa formation, son équipement, ses manœuvres, sa tenue, sa discipline, son esprit; plus elle sera parfaite : ce sera alors qu'elle inspirera aux citoyens la considération qui maintiendra l'ordre dans l'intérieur, et aux étrangers la crainte qui fera la sûreté de l'état au-dehors. Ce n'est pas dans le temps que la nouvelle armée française combattait le mieux dans le genre du tiraillage, et que les tirailleurs étaient le plus mul-

raisonnement et fondées sur des principes. Charles-Quint, très-puissant et très-ambitieux, a fait la guerre toute sa vie. Qu'en est-il résulté pour lui? Il a vu la France qu'il craignait, et qu'il avait humiliée et battue, finir par prendre une attitude imposante et s'agrandir à ses dépens des Trois-Evêchés. Il lui a été impossible, malgré tous ses efforts, de nuire à l'indépendance des princes d'Allemagne sous les rapports politiques et religieux; et enfin, à sa mort, il a démembré lui-même ses vastes états par son testament, sentant probablement l'impossibilité de maintenir l'union des diverses parties de cette masse, au milieu des nouvelles circonstances où se trouvait l'Europe.

Philippe II, son fils, crut qu'avec les trésors de l'Amérique et les troupes les plus aguerries de l'univers, il pouvait reprendre le projet de la monarchie universelle. Il éprouva revers sur revers, perdit la Hollande, appauvrit ses états des véritables biens des sociétés, savoir, l'agriculture et le commerce, et commença la dépopulation de l'Espagne. La ligue protestante d'Allemagne, soutenue par un héros, voulut écraser à son tour cette maison d'Autriche qui avait manqué de l'engloutir. Gustave, non content d'avoir établi la nouvelle croyance qu'il avait adoptée, crut pouvoir établir sa domina-

tion. Il fit des prodiges, battit l'Autriche de toutes parts, sans pouvoir parvenir seulement à l'ébranler; et après lui, sa puissance naissante, qui aurait pu jeter un éclat plus durable, si elle ne l'avait pas jeté tout d'un coup trop grand, s'éclipsa pour jamais. Louis XIV eut les plus grands ministres et les plus grands généraux des temps modernes. Il sut bientôt que la nature l'avait fait roi de l'état le plus solide et le plus puissant de l'Europe; il crut qu'il mettrait facilement tous les autres dans sa dépendance; il entreprit des conquêtes, lesquelles, étendues d'abord jusqu'aux bornes où ses forces pouvaient atteindre, ne lui furent plus disputées; il garda celles-là pour toujours. Il voulut aller plus loin; et quoiqu'habituellement victorieux, il épuisa son royaume, et perdit le fruit du génie, de l'économie et de la prévoyance de Colbert.

Les guerres qu'entreprit Louis XV n'aboutirent jamais à rien. Si elles n'eussent point eu lieu, la France n'en aurait été que plus heureuse et plus puissante. Le grand Frédéric se battit d'abord pour sa défense; il devint ensuite conquérant, mais avec la sagesse et la mesure qui le caractérisaient. Il prit des provinces utiles à la sûreté et à la prospérité de ses états, et se serait bien gardé d'aller plus loin, même quand

il l'aurait pu sans danger. Catherine II, plus ambitieuse, étendit davantage ses prétentions : elle fit quelques acquisitions solides ; mais ses plus chers projets ne furent point remplis, quoiqu'elle eût sacrifié pour leur réussite une quantité d'hommes et d'argent, qu'elle aurait mieux employée à la prospérité intérieure de son vaste empire. Enfin, dans la dernière guerre, dans la longue et sanglante guerre de la révolution, la France combattant d'abord pour sa défense, a vaincu l'Europe, et a retiré du sang qu'elle a perdu le bénéfice de son indépendance. Mais sortant ensuite de ses limites avec l'esprit et le desir des conquêtes, et n'ayant plus alors affaire, sur le continent, qu'à la seule Autriche; malgré la supériorité de ses forces, malgré l'exaltation et l'ardeur que l'état de révolution mettait dans l'ame de ses soldats, elle n'a pu faire à son ennemie d'autre mal que de lui enlever des provinces, dont l'Autriche, depuis long-temps, ne pouvait plus espérer la conservation ; et, en dédommagement, la France lui a cédé la république de Venise, qui convient beaucoup mieux à la situation de la monarchie autrichienne, et n'a pas pu empêcher que, d'un autre côté, cette monarchie ne s'arrondît encore d'une partie considérable de la Pologne. Ainsi, le résultat de cette terrible lutte a été

que, sous le rapport de l'étendue du territoire, la France a peu augmenté sa puissance, comparativement à ce qu'elle était auparavant; que l'Autriche n'a rien vu diminuer de la sienne; mais que l'une et l'autre ont perdu un sang précieux et dissipé des millions. Tant d'exemples mémorables prouveront enfin à l'Europe que, tous les jours, les lumières et la civilisation consolident l'équilibre entre ses principales puissances; et ils feront sentir dorénavant mieux que jamais cette vérité déjà connue: c'est qu'il n'y a de richesses, de prospérité, de gloire réelle pour un état, qu'une agriculture perfectionnée, un grand commerce et une grande population. Enfin, si les intérêts des puissances nécessitent quelques concessions, quelques échanges de territoires, ces arrangemens pourront d'autant mieux avoir lieu par la voie des négociations, sans recourir à celle des armes, que, depuis deux siècles, la voie des armes n'a servi qu'à embrouiller les affaires en Europe, et que ce sont toujours les négociations qui les ont éclaircies et terminées.

Mais ici nous voyons briller dans tout son jour cette autre vérité que nous n'avons fait encore qu'entrevoir à la fin du chapitre précédent; et l'on sera forcé de convenir avec nous, que la perfection même de l'art de la guerre, qui

a eu lieu par les découvertes modernes, et par la réunion nécessaire du système militaire au système administratif et politique, tend constamment à adoucir, à atténuer l'effet de la guerre, jusqu'à ce qu'enfin cet effet ne sera plus qu'illusoire. Essayerait-on, pour perpétuer la guerre, d'isoler la partie militaire des autres parties du système social? Un état qui ferait aujourd'hui cette tentative, y trouverait bientôt sa ruine. L'*unité*, seul principe de l'existence, de la solidité, de la durée; seule cause efficiente dans les deux natures, physique et morale; l'*unité* manifeste tous les jours davantage ses propriétés à la raison humaine; tous les jours on se pénètre mieux de la nécessité de tout fonder sur elle; tous les jours les préjugés des siècles et des nations s'effacent; l'homme, dans lui-même et dans ses institutions, aspire à ne faire qu'*un* avec ses semblables; il sent, il conçoit que cela doit être ainsi. Nous avons développé, jusqu'à présent, l'action graduelle de cette grande cause, depuis l'origine du monde; et comme nous n'avons suivi ses progrès que dans la partie militaire, nous l'avons observée, sous ce rapport, produisant des effets toujours certains, dans une proportion toujours plus vaste. Ces effets ont été aussi invariables, considérés en particulier, que sous

un point de vue général. Nous avons vu les premières nations civilisées fonder l'art de la guerre (comme elles avaient fait l'institution militaire) sur des idées d'*unité*, d'ordre et d'ensemble. Nous avons remarqué qu'elles avaient été les premières conquérantes, parce qu'il existait plus d'*unité* dans leurs idées, et que, par cette raison, elles en mettaient davantage dans leurs opérations, que les peuples qui n'avaient aucune culture intellectuelle. Nous avons observé encore que, dans la lutte de deux nations civilisées, l'ascendant était toujours resté à celle chez qui l'*unité* du systême militaire avait été le mieux établie. Nous avons vérifié, par l'expérience, que cet effet avait eu lieu nonobstant toutes les circonstances politiques, morales ou physiques dans lesquelles deux nations rivales avaient pu se trouver vis-à-vis l'une de l'autre. Cette vérité nous a paru également sensible dans les faits les plus isolés de l'histoire de la guerre, comme dans ceux qui avaient décidé du sort des nations. Nous avons vu les peuples tellement persuadés de ce principe, tellement frappés de son évidence, à mesure que les lumières, la raison, la civilisation ont fait des progrès parmi eux, que, dans cette proportion, ils se sont toujours rapprochés davantage d'un systême militaire uniforme. Nous avons re-

marqué que celui de Rome devint enfin universel avec la domination même de Rome, à laquelle son système militaire seul l'avait élevée. Nous avons pu nous convaincre que l'avantage du système militaire des Romains sur celui des autres nations, consistait positivement en ce qu'il avait été le plus *un*, c'est-à-dire le plus intimément lié à la politique, aux lois, aux usages, aux mœurs, et généralement à toutes les institutions sociales du peuple chez qui il était en vigueur. Nous avons donc été fondés à croire que c'était là qu'il fallait chercher la raison des grands succès qui ont rendu maîtresse du monde cette Rome fameuse, qu'on ne vit succomber sous ses nombreux ennemis que lorsqu'elle s'écarta de cette *unité*, palladium des empires.

Le tableau de l'histoire de la guerre moderne nous a confirmés dans ce que nous avait appris celle de l'antiquité. Nous avons observé que l'invention de la poudre, qui avait produit une si grande révolution, avait encore donné une nouvelle force à la maxime d'introduire l'*unité* dans le système militaire. Nous avons examiné les progrès de la civilisation en Europe, et plusieurs grandes nations ont frappé nos regards, lesquelles, également éclairées, se contrebalancent par un équilibre politique, dont le sys-

tême militaire actuel est le plus ferme soutien. A la vue de cet état des choses, nous nous sommes hasardés à conjecturer que l'esprit de calcul et de combinaison nécessaire aujourd'hui pour préparer la guerre, et pour la bien faire, pourrait conduire à en sentir tous les jours davantage l'inutilité, et par conséquent à *ne plus la faire* (1).

Ce terme est arrivé dans l'ordre de l'esprit; il ne lui manque que sa réalisation dans l'ordre physique. On sent la nécessité de cette importante révolution; mais on ne se décide pas encore à l'exécuter; on hésite même à croire fermement qu'elle soit exécutable. Les préjugés, les passions parlent encore, et l'idée de considérer l'art militaire comme un art *conservateur*, et non destructeur de la société, semble trop étrange à certaines têtes, pour qu'elles puissent l'adopter si promptement. Si l'on pouvait accélérer cette révolution, en ôtant à l'art tout ce qu'il peut y avoir encore de vague et d'arbitraire dans sa théorie et dans sa pratique, ce serait, sans doute, produire un grand bien.

(1) Nous avons observé de près quelques faits qui paraissent contredire cette assertion, et après cet examen nous n'avons pas varié dans nos principes. Il en arrivera de même à tous ceux qui ne précipiteront pas leur jugement, qui attendront l'effet du temps, et qui ne rejeteront pas, pour quelques exceptions, un système fondé sur le phénomène constant qu'offre l'Europe depuis trois siècles.

Nous espérons être parvenus à ce point : nous croyons avoir assez rassemblé de matériaux pour poser les fondemens de notre édifice. Nous nous flattons de pouvoir établir le système militaire, considéré relativement à l'état social, intérieurement et extérieurement, sur des *principes fixes, universels, d'un résultat infaillible, toujours avantageux et jamais nuisibles à la société, quel que soit l'ordre de choses qui doive subsister dans le monde*. Le chapitre suivant apprendra à nos lecteurs si nous n'avons pas trop présumé de nos forces, et si notre espoir ne sera pas déçu.

---

## CHAPITRE VII.

*Résultat des chapitres précédens. Idée de ce que l'art militaire est susceptible de devenir. Recherche et énonciation des principes fixes et essentiels de l'institution militaire, considérée dans ses rapports avec l'ordre social.*

Si l'état social est, comme on n'en peut douter, la source du développement des facultés de l'homme, celle de sa perfection et de son bonheur, il ne peut pas y avoir de recherches plus intéressantes que celles des moyens de donner aux diverses institutions de la société la plus grande influence possible sur la pros-

perité de l'espèce humaine. Jamais les circonstances ne furent plus favorables pour y parvenir. Le partage de l'Europe en plusieurs états vastes et presque égaux en puissance, les lumières aujourd'hui universellement répandues, les relations intimes des Européens entr'eux; toutes ces causes ont affaibli les préjugés nationaux, ou du moins elles ont produit cet effet sur les hommes éclairés faits pour diriger la multitude. Deux obstacles se sont présentés ordinairement au devant de l'essai qu'on a pu faire de perfectionner une institution sociale quelconque; savoir, les opinions et les habitudes, et l'empire des lois. J'ai dit à l'instant pourquoi le premier de ces obstacles s'affaiblissait tous les jours en Europe, et pourquoi les opinions et les habitudes n'étaient plus assez puissantes pour enchaîner les Européens. Quant aux lois, les nôtres n'ont, en aucune manière, la force et l'action des législations anciennes arrangées tout exprès pour un peuple, et qui, se modelant sur son caractère, tendaient plutôt à l'entretenir qu'à le modifier. Les législations de la plupart des peuples de l'Europe sont un mélange des idées gothiques et des idées plus saines du droit civil des Romains; mélange formé lentement, accidentellement, sans suite et sans méthode, considérablement modifié par la morale et les dogmes bien ou mal interprétés du chris-

tianisme. On conçoit que cet amalgame n'a pas pu tellement s'approprier à une nation moderne, tellement s'identifier avec son caractère, qu'elle y tienne comme les peuples de l'Inde, de l'Egypte, de la Grèce ou de l'antique Italie, tenaient à leurs institutions, qui étaient, à leurs yeux, comme une propriété nationale, comme un palladium auquel ils pensaient que l'existence, la gloire et le bonheur de la société se trouvaient exclusivement attachés. Aucun peuple de l'Europe n'a la même opinion de son code ou de sa constitution. Il existe parmi nous des idées générales de sociabilité et de morale publique, qui maintiennent sur ses bases l'état social, que nous considérons comme étant de l'essence de la nature humaine : tel est le fruit des lumières et d'une longue civilisation. Cette cause générale a dû produire des effets analogues; aussi toutes les nations de l'Europe, quoique séparées géographiquement, se gouvernent-elles par les mêmes opinions, les mêmes mœurs et les mêmes lois. Les grands rapports des sociétés, c'est-à-dire, d'une part, l'union des chefs et des sujets dans un même état, et d'autre part, la liaison réciproque des nations ( ce qui constitue le droit politique et le droit des gens ), ces rapports et les principes sur lesquels ils sont aujourd'hui fondés en Europe, n'ont rien de national, rien

de particulier ou d'individuel à un peuple. Ils dérivent de la morale du christianisme, mais sur-tout de l'idée vaste et lumineuse que cette religion a donnée de la destination de l'homme et de ses vrais rapports, lesquels, suivant les dogmes chrétiens, ne sont pas circonscrits à une contrée, à une région, mais ne le sont pas même à l'enceinte de l'univers.

Dans cette situation des choses, la raison peut avoir plus d'empire sur les déterminations de l'homme qu'aucune autre de ses facultés. L'esprit de combinaison, de calcul et de méthode, qu'on dirige par la volonté, l'emporte sur le sentiment, qui, loin de se laisser diriger, commande ordinairement en maître. Il est donc possible à la force scrutatrice de la raison, de pénétrer jusqu'aux principes radicaux de la nature de l'homme, considérée dans son plus grand état de perfection; et elle peut ensuite construire artificiellement l'édifice de la société sur les bases et d'après les plans de la nature humaine régulièrement ordonnée. Elle peut faire enfin, par une détermination libre et systématiquement, ce que les législateurs primitifs firent par inspiration, par instinct moral, et par le besoin du bien et de l'ordre qui meut l'esprit humain dans ses actes, même quand il ne les réfléchit pas.

Ramener les hommes par la raison à ce simple état d'inspiration; confondre le sentiment dans l'esprit, de manière qu'ils procèdent simultanément et de concert, c'est une œuvre d'autant plus précieuse, que notre bonheur en dépend, et que les circonstances et nous-mêmes, tout concourt aujourd'hui à s'opposer à ce que nous puissions être ramenés à cet état par une autre voie que par celle de la raison. En examinant donc le fondement primordial d'une institution, son esprit, son but, ses principes généraux, ses principes de détail, l'effet qu'elle doit produire, ses rapports avec les autres institutions sociales, de quelle manière enfin elle doit être organisée pour remplir l'objet de son établissement; en se livrant, dis-je, à cet examen avec l'attention convenable, et avec cette assiduité scrupuleuse qui conduit à des résultats lumineux, c'est faire un travail utile : tel est celui que j'ai entrepris sur l'institution militaire. On en peut faire autant sur toute autre.

J'ai eu deux grands objets en vue : le premier, de compléter la théorie de l'art de la guerre, et de lui donner des principes aussi certains, aussi fixes que ceux d'une science; le second, de dégager l'institution militaire de ce qui obstrue et dénature son caractère essen-

tiel, et de la ramener à ce qu'elle fut primitivement, à ce qu'elle doit être dans la société. La conclusion des chap. III et IV nous a donné le principe général de la science militaire. Celle des chap. V et VI nous a fait connaître que la perfection même de cette science tendait à produire en Europe une *stagnation* des armes, et qu'il était cependant d'une telle évidence, que même, dans cet ordre de choses, l'état militaire ne pourrait pas être considéré comme inutile, que ce ne serait qu'à l'institution militaire, portée jusqu'à *son dernier degré de perfection*, que les nations européennes seraient redevables un jour de la permanence de cet état de paix. Je vais essayer de donner ici le plan d'une institution militaire de ce genre; de rendre ses bases inébranlables, ses produits infaillibles, de même que ceux de l'art de la guerre; de les rassembler et de les joindre ensuite à l'édifice social par un ciment si solide, que ces principes et leurs résultats soient vrais dans l'état de paix comme dans l'état de guerre; qu'ils soient universellement bons, valables et utiles, et que la puissance européenne qui les aura réalisés la première, présente à ses émules et à ses rivaux l'aspect le plus redoutable, même quand elle ne devrait jamais faire usage de ses moyens pour la destruction des hommes.

Ils regarderont ces idées comme illusoires, ceux qui n'ont jeté qu'un coup d'œil superficiel sur la nature humaine, sur l'ordre essentiel des sociétés et l'esprit des institutions; qui n'ont vu dans l'art de la guerre qu'un effet des passions, ou quelquefois de la nécessité, et dans l'institution militaire, qu'une combinaison due au hasard, à l'esprit d'imitation, et perfectionnée par le temps et l'expérience : tous ceux-là, dis-je, m'entendant rapporter l'origine de l'institution militaire à celle même des sociétés, considéreront mes principes comme des chimères. Il est vrai que, dans leur système, c'en sont effectivement; mais dans le mien, où tout est lié, tout est suivi, j'oserai dire même tout approfondi (du moins pour la partie que je traite); dans le mien, où l'homme se présente aux regards comme ayant eu, tout en naissant, des germes de civilisation, qui se sont développés instantanément, ainsi que les germes intellectuels dans l'ame de l'enfant, sans qu'il soit nécessaire, pour expliquer ce développement, de faire passer l'espèce humaine par une longue période d'abrutissement et de barbarie; dans le mien, où l'ordre des sociétés n'est point arbitraire, où il dérive de la nature de notre être, où il engendre certaines institutions fondamentales, qui sont strictement né-

cessaires

cessaires à la vie du corps social; dans ce système enfin où je fais émaner la société d'une source régulière, je dois admettre que sa perfection graduelle peut être régulière aussi, et qu'elle est fondée sur des principes fixes, dont l'homme ne s'est écarté que par erreur et déréglement.

En un mot, je crois (et ma profession de foi sur cet article éclaircira complètement les idées et les principes répandus dans cet ouvrage), je crois que les fondateurs des sociétés primitives, guidés par la main divine, dont l'action se fait mieux sentir quand le cœur est plus innocent et plus simple, ont procédé dans leur ouvrage par des voies droites, fixes, constantes et uniformes; je crois que la multiplication du genre humain, la dispersion des peuples, l'éloignement des lieux qui furent leur berceau, les obstacles physiques, les besoins matériels, et sur-tout l'orgueil, ont altéré la régularité et la pureté primitives dans toutes les sociétés; je crois qu'en proportion de cette altération, les unes sont devenues demi-barbares, les autres tout-à-fait barbares, et les autres sauvages, ou, ce qui est synonyme, abruties : d'où il résulte que l'état sauvage a suivi, et non précédé, l'état de société policée, dont il n'est qu'une déviation. Je crois qu'à la suite de bien des ré-

volutions, les sociétés, une fois assises, sont insensiblement revenues vers les principes primitifs de régularité, par l'effet des lumières et de la civilisation; enfin, je crois, en substance, que les hommes ont commencé par être vertueux et bons; qu'ils ont déchu, et qu'à mesure que les circonstances, disposées par des causes qui nous échappent, les ont secondés, ils ont fait un retour vers leur état premier par la force de la raison.

Mais, conformément à cette croyance, qui me paraît la seule clef des énigmes répandues dans l'histoire de l'humanité, on conçoit que je suis forcé d'admettre que les institutions fondamentales de la société ne sont point arbitraires; qu'elles ont un principe radical et absolu, une destination invariable, indépendante de la volonté de l'homme, et enfin des principes immuables d'action, de développement, de perfection, comme elles en ont d'origine. Or, plus on remontera vers les sociétés primitives, et plus on sera à même de se convaincre de ces vérités : de là, redescendant aux générations suivantes, on verra les principes peu-à-peu disséminés, affaiblis, dénaturés, méconnus, jusqu'à ce qu'enfin des nations parvenues à un certain point de civilisation, les auront de nouveau recueillis, rassemblés, et y

auront encore ajouté les lumières de l'expérience. Alors la raison faisant des progrès, on suivra en même temps ceux des diverses institutions sociales qui s'épurent avec la raison, et s'établissent par son secours sur des bases solides. Mais les progrès de la faculté raisonnable étant indéfinis, on sent qu'elle peut ramener les diverses institutions à leur source originelle, les remettre à leur véritable rang dans la société, et que ce nouvel ordre de choses aura même cet avantage sur l'état primitif, que les institutions, par l'effet du temps, de l'expérience, des réflexions et des comparaisons, auront acquis une consistance, une plénitude et une force qui leur donneront une influence plus profonde sur le sort de l'homme et sur sa félicité.

Ainsi, dans la vieillesse du monde, les générations humaines seraient susceptibles de revenir, par la raison, à la pureté des temps antiques, comme le vieillard sage recouvre au déclin de sa vie, par la force de sa volonté, l'innocence que l'enfant doit à l'instinct de la nature. Mais, de même que ce vieillard a la connaissance et la jouissance libre du trésor que l'enfant renferme en lui sans savoir en apprécier la valeur, de même les hommes actuels auraient, sur leurs premiers pères, la supériorité que donnent les

sociale. La raison qui m'a déterminé, c'est la place et le rang que j'assigne à l'institution militaire dans la société. Quelques réflexions sur l'*unité* en général, considérée comme le résultat d'une opération de l'esprit humain, et sur l'application de l'*unité* à l'institution militaire en particulier, éclairciront mon idée et la rendront sensible.

L'esprit humain ne se représente rien, ne conçoit rien que sous la forme d'une *unité*. Sa première opération est toujours synthétique; il n'agit par analyse que secondairement. Mais lorsque, par cette opération subséquente, il divise, il sépare ses notions, il est bien en sa puissance de considérer les parties d'un objet, l'objet même isolément; mais il ne le conçoit *chose*, ou, pour mieux dire, il n'est quelque chose pour lui que dans ses rapports avec le tout. Quiconque pénétrera dans les profondeurs de son intelligence, sentira cette vérité, dont les conséquences sont infinies. Ce principe, rapporté à nos diverses facultés, nous découvre que la perfection de la faculté représentative ou de la perception, est de saisir complètement un objet en masse; que la perfection de l'esprit est de le détailler, de l'analyser autant qu'il en est susceptible; que la perfection de la raison est de le recomposer en saisissant tous les

fils et tous les rapports qui l'unissent à l'immensité des êtres. Or, il est possible de faire avec succès ces trois opérations sur l'historique de l'institution militaire. Nous la contemplons, chez les nations primitives, comme un objet dont nous n'apercevons encore que l'existence, et la nécessité de cette existence. Dans la suite des siècles, et disséminée chez une multitude de nations, elle se présente à nous avec mille nuances et sous mille traits qui nous découvrent une foule de propriétés dont l'emploi et les résultats sont immenses, mais dont nous voyons évidemment que l'effet est à-peu-près nul dans une application partielle. La troisième opération est celle qui nous reste à faire, et dont nous sortirons avec honneur à l'aide de notre raison, de nos lumières et de notre expérience : c'est de rassembler tous ces élémens épars, et d'en reformer un objet que nous ferons servir au profit de la société d'une manière d'autant plus avantageuse et plus sûre, que toutes ses parties constitutives nous seront mieux connues.

Quant au rang que l'institution militaire doit occuper entre les autres institutions de la société, nous parviendrons à le connaître par la première opération intellectuelle dont nous avons parlé, et qui nous représentera le corps

social comme un *tout* organisé, mais dont les propriétés seraient concentrées en lui-même, et n'auraient aucun effet extérieur et sensible, s'il n'avait pas une *force* pour les réaliser. Or, le militaire est *cette force;* il est l'agent physique des facultés actives du corps social; il est le moyen d'union, le ciment de toutes ses parties; et par la raison qu'il sert à les enchaîner les unes aux autres, qu'il les consolide, les préserve et les entretient toutes, il doit avoir avec toutes des rapports plus ou moins intimes. Il faut qu'il soit ordonné pour elles; mais elles doivent influer sur lui, et lui fournir la substance dont il a besoin pour agir. Plus son action aura d'étendue, plus elle exigera d'alimens qui la soutiennent. Ainsi, l'état de guerre nécessitera de plus grands efforts de la société en faveur du militaire, que l'état de paix. La substance que l'institution militaire tirera de la société, sera *morale et physique : morale,* elle tirera cette substance de la religion, qui exalte, échauffe et fortifie les ames; de la législation, qui les attache à leur patrie en les rendant heureuses, qui règle les mœurs et les usages, dirige le caractère national vers le bien, calme ou prévient les effets funestes des passions, encourage la vertu par l'appât des récompenses, fait trembler le vice par la crainte

des châtimens; *physique*, elle la tirera d'une administration qui saura faire fructifier l'agriculture, le commerce, l'industrie, les sciences, les arts, tous les genres de lumières; qui saura, en un mot, mettre en valeur l'immensité des ressources productives d'un état; *morale et physique* tout ensemble, la substance communiquée par la société à l'institution militaire, proviendra d'une bonne éducation qui formera pour le service de la patrie des citoyens vraiment dignes de ce nom, et d'une politique extérieure, active et prévoyante, qui ménagera des appuis, préviendra les revers et facilitera les succès.

Dans l'état social envisagé sous un point de vue individuel, la religion, la législation, l'administration et la politique extérieure seront considérées comme la tête et le cœur de ce corps; le militaire en sera le bras. Il est attaché aux autres parties par les liens les plus indissolubles. Par elles, à la vérité, la vie coule en lui; sans elles, il serait languissant et nul; mais aussi sans lui le corps le plus rempli de principes de vie resterait dépourvu d'activité, d'énergie, même de lustre. Voilà, je pense, d'assez grands rapports présentés entre le militaire et les autres parties constitutives de la société; voilà l'*unité* assez clairement exposée, et la

nécessité de l'établir, démontrée par des exemples assez sensibles et par des raisonnemens assez forts pour être concluans.

Mais si la nécessité de cette *unité*, de cet ensemble, a été sentie dès l'origine par les fondateurs des sociétés, les moyens de parvenir à l'organiser ne se sont pas offerts tout de suite à leur esprit sous un point de vue aussi clair, aussi précis et aussi simple. Depuis longtemps le principe de l'union de la branche militaire à plusieurs branches de l'arbre social, est connu des bonnes têtes militaires et politiques, et n'est pas contesté; mais les fils de cette union, et la manière de les attacher à toutes les branches, et de les croiser sans qu'ils puissent jamais occasionner de confusion ni se rompre, n'ont encore été clairement aperçus par personne. Voilà ce que j'entreprends de faire apercevoir. Si l'entreprise est téméraire, le succès n'en est pas impossible. Je tomberai peut-être sur la route; mais d'autres plus heureux y entreront après moi, et parviendront au but en se servant de quelques-unes de mes idées, et y ajoutant les leurs.

Les parties principales dont se compose l'ordre social, sont donc: *la religion* (sous la forme sensible d'une doctrine et d'un culte public), par le ministère de laquelle les hommes entre-

tiennent leurs rapports avec le ciel; *la législation*, qui règle la constitution d'un état, et les rapports de tous genres des gouvernés au gouvernement, et des citoyens entr'eux; *la politique*, qui dirige et entretient les relations d'un peuple avec tous les autres; l'*administration*, qui met en vigueur toutes les dispositions législatives, et qui communique la vie et le mouvement à la société, tant au-dedans qu'au-dehors.

Ces quatre grandes colonnes de l'édifice social reposent sur des bases qui ne sont pas l'ouvrage de l'homme. Ces bases sont : premièrement, le caractère d'un peuple; et, en second lieu, les mœurs, habitudes et inclinations résultant de ce caractère, et dont la nature a implanté les germes, que la civilisation et la culture intellectuelle développent. La religion, la législation, l'administration, la politique, fondées originairement sur ces bases, doivent à leur tour, par la loi d'une réaction qui tient à l'harmonie universelle, les consolider, les maintenir, et en empêcher l'altération. Le chef-d'œuvre de la sagesse humaine est de disposer la constitution religieuse, politique et civile d'un peuple, d'après son caractère et ses inclinations naturelles, et ensuite de développer ce caractère, de diriger les inclinations et de ré-

gler les mœurs par le secours des lois constitutives et par la manière de les administrer. C'est sur-tout en formant les hommes dans l'âge où ils ne résistent pas à la main qui les façonne, que l'on peut parvenir à remplir ce grand objet; c'est-à-dire, que ce résultat doit être l'ouvrage de l'éducation. Or, maintenant, le militaire considéré comme institution sociale étant la force de la société, il faut qu'il puisse être organisé conformément aux autres parties de l'édifice social, et mis en harmonie avec elles, dans le but de les soutenir de sa force, d'assurer leur durée, de les protéger contre les atteintes extérieures, mais aussi de les contraindre intérieurement à ne pas vaciller, à se tenir dans leur plan, et à suivre la ligne qui leur est tracée.

Puisque ces propositions sont extraites de l'ordre essentiel et naturel des sociétés, il s'ensuit qu'il doit y avoir nécessairement des principes de la liaison et des rapports du militaire avec les diverses branches de l'arbre social, et un moyen d'établir dans l'institution militaire le principe dominant de l'*unité*. Ces principes, dont nous parlons, sont les seuls qu'il nous importe de chercher et de déduire dans un ouvrage de la nature de celui-ci, dont le plan rejette ce qui concerne les détails; mais l'énon-

ciation de chacun de ces principes est de nature à pouvoir être renfermée dans une maxime générale, et la collection de ces maximes sera la loi suprême et la règle de toutes les opérations qu'on voudrait faire sur l'institution militaire. C'est à la recherche de ces mêmes maximes, que nous allons nous appliquer : en conséquence, nous essayerons de découvrir :

1.° Quelle est la maxime générale sur le rapport du militaire avec le caractère fondamental et les inclinations d'un peuple.

Le caractère d'un peuple influant sur les parties essentielles de sa constitution sociale, nous recherchons,

2.° Quelle est la maxime générale sur le rapport du militaire avec la religion considérée dans sa forme extérieure, ou, si l'on veut, avec la constitution religieuse d'une société;

3.° Quelle est la maxime de son rapport avec la législation?

4.° Quelle est celle de son rapport avec le gouvernement et l'administration générale d'un état.

Le caractère d'un peuple déterminant ses mœurs, ses usages et ses habitudes, et ces choses devant être ensuite modifiées, réglées et corrigées par la religion, la législation et l'action constante du gouvernement, c'est ici

ture a donné à chacun une manière d'être qui lui est propre, une constitution morale fixe. C'est par suite de ce caractère essentiel, que les peuples se distinguent par telle ou telle qualité, telle faculté, telle vertu ; et les fonctions qu'ils remplissent dans la hiérarchie des peuples qui composent la race humaine, le rang qu'ils occupent sur la terre, et le rôle qu'ils y jouent, sont en raison de leurs facultés. Les mœurs et les usages d'un peuple dérivent donc de son caractère ; et les institutions et les lois qui forment sa constitution sociale ont dû, en première origine, trouver leur fondement dans son caractère, ses usages et ses mœurs. Ceux qui ont prétendu que les lois faisaient les mœurs, n'avaient pas remonté jusqu'à la source primitive, où nécessairement c'est le contraire. Les mœurs sont la cause occasionnelle des lois ; le but des lois est de régler les mœurs, et d'en empêcher l'altération.

Je n'ignore pas que lorsque certains événemens ont retardé la civilisation d'un peuple, au point de le faire tomber dans un état de barbarie dont il n'a pû être tiré que par le secours d'une nation étrangère, lorsque les peuples se sont mélangés, et lorsque les vaincus ont dû recevoir la loi de leurs vainqueurs, lorsqu'enfin la corruption des mœurs et des lois a nécessité

dans un état la refonte totale de la constitution politique et civile; je n'ignore pas, dis-je, que dans ces cas, les lois ont eu l'ascendant et la primauté sur les mœurs; et comme, par toutes ces mêmes causes, les caractères nationaux primitifs ont été plus ou moins altérés, plus ou moins méconnus, il en est résulté que souvent les lois se sont trouvées en contradiction, même en opposition directe avec les caractères.

Mais ce seront toujours là des erreurs où l'esprit humain ne tombera que faute de réflexion, d'expérience et de lumières. Le principe restera vrai, que les gouvernemens sages doivent avoir les yeux constamment ouverts sur l'accord du caractère, des mœurs et des lois, et que leurs efforts doivent tendre à établir cet accord quand il n'existe pas, à le *rétablir* quand il varie. C'est donc dans ce sens qu'il faut envisager le rapport de la constitution militaire d'un peuple avec son caractère, ses inclinations et ses mœurs. Il faut examiner si ce peuple a le génie *militaire*, c'est-à-dire, s'il a en partage le sang-froid, la patience et la constance qu'exige la regularité de la discipline; s'il est *guerrier*, c'est-à-dire brave, et ne craignant ni les fatigues ni les dangers; s'il est *belliqueux*, c'est-à-dire agité de la passion

de la guerre, et disposé à en faire sa principale occupation; s'il est *conquérant*, c'est-à-dire, s'il est doué de la force physique et de l'énergie morale, de l'exaltation, de l'audace et de la persévérance nécessaires pour faire des conquêtes, et sur-tout pour les conserver : il faut examiner enfin s'il réunit quelques-unes de ces qualités, s'il les possède toutes, ou si, peut-être, il n'est pas dépourvu de toutes. D'après ces considérations, on adoptera pour maxime générale : « D'établir entre une cons- » titution militaire et le caractère national un » équilibre si juste, qu'elle marche toujours » concurremment avec lui, sans lui opposer » d'obstacle ni de contradiction ; en sorte que » la constitution militaire d'un peuple qui sera » décidément inhabile à la guerre, ne sera » disposée que pour entretenir l'ordre intérieur » et la paix ; que celle d'un peuple qui aura ces » sortes de qualités militaires qui proviennent » d'un sang calme, fomentera ces qualités, et les » entretiendra sans les outrer ; que celle d'un » peuple qui aura au contraire les qualités mi- » litaires qui portent à l'exaltation, les dirigera » par des lois multipliées qui embrasseront » tous les détails, et les contiendra par la plus » austère discipline ; enfin on s'appliquera par- » dessus tout à ce que les dispositions quelcon-

» ques qui seront adoptées aient pour but cons-
» tant : que l'influence de la constitution mi-
» litaire ne devienne jamais pour un peuple
» une source d'inquiétudes, de troubles, de
» dégoût, de calamités ou de désastres. »

## II.

*Recherche des rapports de l'institution militaire à la religion dominante chez un peuple et à sa constitution religieuse. Enonciation de la maxime, etc.*

La religion a toujours eu, et il importe qu'elle ait toujours une grande influence sur la société et sur ses diverses institutions. Elle fut mêlée au système militaire de tous les anciens peuples; mais, comme je l'ai déjà remarqué, ce fut seulement dans le but d'attirer sur les armes d'une nation la faveur des Dieux, et nullement dans celui d'étendre par les armes la croyance religieuse d'une nation. Aucun peuple du paganisme n'a eu ce sentiment, et même sa jalousie pour les Dieux de son pays l'empêchait de desirer qu'ils lui devinssent communs avec des nations étrangères. Les chrétiens même, jusqu'aux croisades, n'ont point combattu pour propager leur religion; ils l'ont défendue, tant bien que mal, contre les barbares; ils ont ensuite cherché à séduire, à persuader

leurs vainqueurs; mais l'idée d'un baptême forcé ne s'est pas présentée naturellement à l'esprit, et n'a pu y naître qu'à la suite d'une grande augmentation de pouvoir dans le corps ecclésiastique. La guerre même que Charlemagne fit aux Saxons n'avait point pour but primitif de faire des chrétiens par force. Charlemagne regardait avec raison, comme une chose indispensable, de réduire les Saxons, pour la sûreté des frontières de son empire, et il envisagea la doctrine chrétienne comme un moyen efficace d'assouplir au joug ces hommes fiers et récalcitrans. Ce ne fut donc que pour satisfaire sa politique, et nullement par l'impulsion du zèle propagateur, qu'il les contraignit à recevoir le baptême.

Les Arabes sont le premier peuple qui ait été animé de ce fanatisme extraordinaire, de combattre et de conquérir pour faire des prosélytes à un culte. Exaltés par la religion, ils en acquirent un grand courage, mais en même temps une confiance aveugle qui leur faisant rapporter tous les succès à Dieu, à leur foi et à leur épée, les empêchait de mettre aucune règle dans leurs plans de guerre et dans leurs projets de conquête. Il n'a rien moins fallu que la faiblesse et la désunion de l'empire grec pour faire triompher de pareils hommes. S'ils

eussent paru dans les beaux jours de discipline des anciennes légions romaines, leur anéantissement eût été un jeu pour ces militaires ; et Mahomet, qui à plus d'un titre passe pour un grand homme, s'il eût existé dans la période d'Annibal à César, attaqué, poursuivi, vaincu et puni presque en naissant, n'aurait laissé dans la postérité que la réputation d'un fou enthousiaste, tel que les Annales du monde en présentent quelquefois.

Il n'y a rien de plus contraire à l'esprit militaire que le fanatisme, par quelque cause qu'il soit produit. L'essence du militaire, c'est l'ordre et la régularité ; celle du fanatisme, c'est le désordre et la confusion. Il n'y a pas à hésiter dans le choix. Menez des soldats parfaitement confians dans leur instruction et leur discipline, et possédant ce courage tranquille que l'honneur échauffe, mais qu'il n'emporte pas ; menez-les, dis-je, contre les plus terribles fanatiques, religieux ou politiques, et vous verrez ces derniers se briser et se fondre contre vos bataillons, comme la vague furieuse contre un rocher.

Le plus pitoyable de tous les fanatismes, est celui qui a pour objet le fantôme de l'égalité sociale, et qui au travers de tous les orages et les fléaux de la licence, conduit un peuple au

calme de la mort. Pour de vrais militaires, il est plus facile encore à réduire que le fanatisme religieux. J'en pourrais trouver les preuves parmi les plus fameux républicains de la Grèce. Il faut avoir lu l'histoire avec l'esprit de partialité de la plupart des interprétateurs modernes, pour avoir pu considérer les victoires des Grecs sur les Perses, comme une suite de leur amour pour la liberté. Si, au contraire, à cette époque, leurs grands hommes qui, la plupart, appartenaient à des familles nobles opposées aux factions démocratiques, n'avaient pas fait tous leurs efforts pour comprimer l'expansion de ce fanatisme de liberté qui tourmentait les Grecs, ce peuple n'évitait pas sa ruine. Pense-t-on que le besoin de se rendre maître des esprits, ne fut pas une des principales raisons de Thémistocle pour engager les Athéniens à abandonner leur ville et à se réfugier sur leur flotte à l'approche de Xerxès? Il savait bien qu'il ne tirerait aucun parti de ce peuple factieux dans ses murs, mais qu'il le régenterait à son gré quand il le tiendrait renfermé dans ses vaisseaux. Si ce malheureux fanatisme n'eût pas été pour les Grecs un ver rongeur, l'éclat de cette nation aurait outrepassé ce qu'il est possible à l'imagination de calculer. Les Grecs auraient joué le rôle des

Romains avec bien plus d'intérêt et de profit pour le monde.

Les Romains ignoraient ce fanatisme de liberté, qui n'a été le principe d'aucune de leurs guerres. Toutes ont eu pour source l'esprit de domination. Pendant que les citoyens jouissaient à Rome d'une liberté très-mitigée, les soldats qui faisaient triompher leur patrie, étaient menés avec une austère, quelquefois même avec une terrible sévérité dans les camps.

J'ai prouvé, dans le chapitre précédent, que les peuples de l'Europe qui, tels que les Suisses et les Hollandais, s'étaient vus presque forcés de secouer un joug trop pesant, avaient dû leur affranchissement à une toute autre cause qu'à l'énergie que semble donner le fanatisme inséparable des révolutions politiques. Les armées françaises, pendant la dernière guerre, n'ont jamais été plus redoutables, que lorsque, pressées par des circonstances impérieuses et éclairées par l'expérience, elles ont oublié l'exaltation républicaine pour reprendre l'esprit militaire naturel à la nation.

Loin de moi le soupçon odieux de vouloir, par cette digression, me montrer l'ennemi d'une liberté fondée sur des lois qui assujétissent également tous les individus dans l'or-

dre social. Je ne méconnaîtrais pas ainsi ce que je regarde comme le plus grand bien des nations. Mon but est uniquement de convaincre de cette vérité; qu'il n'y a rien de plus pernicieux que d'introduire dans une constitution militaire un principe d'exagération quelconque, puisqu'il est destructif du véritable esprit militaire. Ayez une armée organisée avec ensemble et unité, bien équipée, bien instruite, confiante dans ses forces, ses armes et sa méthode, et ne craignez pas ensuite que les fanatiques troublent votre état, de quelque part qu'ils arrivent et quelle que soit la cause de leur fanatisme.

La religion chrétienne, considérée dans cet esprit de grandeur, d'élévation, d'humanité, de constance et de fermeté qui constitue son essence, est incontestablement la meilleure des religions pour la perfection de l'état de société en général, et de l'institution militaire en particulier. Si quelque chose prouve la divinité de cette religion, c'est sans doute ce caractère de s'approprier si bien au bonheur de l'espèce humaine, et de renfermer en elle les principes les plus généralement bons, les plus universellement applicables à tous les peuples, à tous les temps, à tous les lieux. Sa régularité, sa simplicité, son austère décence,

son dégagement de toute superstition, sa confiance dans un Dieu fort (confiance qui ne peut point dégénérer en fanatisme, puisque cette religion vous enseignant que ce Dieu est le père de votre ennemi comme le vôtre, vous ne pouvez pas vous flatter de l'espoir qu'il combattra pour vous contre lui). Cette assurance qu'elle donne, que si l'on remplit bien ses devoirs comme membre de l'état social, on attirera sur soi les regards et les graces du ciel; toutes ces considérations d'une part, et d'autre part, les égards que la religion exige pour l'homme, ce qui est le principe de l'honneur et de la générosité entre les guerriers, et d'un droit des gens humain entre les nations; tels sont les titres qui font du christianisme la religion la plus propre à former de bonnes armées. Mais la condition impérieuse de la justesse de ces principes, est que le christianisme soit envisagé sous les caractères que je viens de désigner; car les autres qu'on a pu lui prêter ne sont pas les siens. Tout ce qui tend, par exemple, à engendrer ou entretenir la superstition, est peut-être encore moins propre que l'excès contraire au développement du bon esprit militaire et guerrier. Cela posé, la maxime générale sur le rapport de la religion à la constitution militaire,

sera : « Que dans l'exercice du culte et dans ses
» relations avec les ministres du culte, le guerrier
» conçoive de la religion, la plus haute, mais la
» plus simple idée ; qu'elle échauffe sa piété
» sans le soumettre à aucune croyance ni pra-
» tique qui asservissent l'ame et en étouffent la
» noblesse et l'énergie ; qu'elle serve au guer-
» rier de consolation et de refuge dans les
» maux où son état peut l'entraîner ; qu'elle
» accorde au militaire dans ses temples et ses
» solemnités, des distinctions, comme à un
» enfant chéri ; qu'il trouve en elle enfin, la
» base et la raison suffisante de ses devoirs et
» de son obéissance, celles du courage, de
» l'honneur et du dévouement envers la pa-
» trie. »

## III.

*Recherche des rapports de l'institution militaire à la législation d'un état. Enonciation de la maxime, etc.*

Après la religion qui unit l'homme au grand être duquel il tient tout, rien n'est plus important pour lui que la législation qui le lie à ses semblables, fonde l'état de société, et augmente indéfiniment les facultés et les jouissances d'un individu en le faisant participer à celles de tous les autres.

La législation peut se diviser en trois branches : 1.° Celle qui règle la forme du gouvernement d'un état et les rapports des sujets au souverain. 2.° Celle qui règle les rapports des sujets entr'eux. 3.° Celle qui statue sur tout ce qui peut produire et assurer la force, la tranquillité, le lustre de la société, l'harmonie de ses parties et le plus grand bien-être des individus.

La législation est la preuve morale la plus évidente de l'existence d'un principe dans l'homme, différent des sens. Comment cet être si porté à satisfaire ses passions (penchant que favorisent les sens aveugles, uniquement guidés par l'impression actuelle de douleur ou de plaisir); comment, dis-je, cet être, avec cette disposition qui l'entraîne, aurait-il imaginé de se soumettre de son propre mouvement à un frein, s'il n'avait pas en lui un régulateur qui maîtrise et dirige ses sens, et dont ceux-ci ne peuvent pas éviter entièrement l'action? Or, il est impossible de ne reconnaître qu'une nature dans l'être, dont l'intérieur renferme un principe qui commande et un principe qui obéit; deux choses contradictoires.

Sous les deux premiers points de vue où nous avons considéré la législation, elle a sur le militaire la plus grande influence. Relative-

ment à la forme du gouvernement, on conçoit que dans un état démocratique où tout le monde se mêle de toutes choses, et où l'armée est soumise à l'influence populaire, le militaire aura peut-être un excellent esprit, mais que plus citoyen que soldat, il devra tourner son influence vers l'intérieur, et ne pas penser à paraître avec éclat au-dehors; en un mot, dans un tel état, l'existence du militaire ne sera pas très-brillante ni très-avantageuse. L'ancienne Rome nous a prouvé de quelle force et de quelle énergie était susceptible le gouvernement aristocratique, quand l'esprit des chefs était *un*. C'est de tous les gouvernemens le plus favorable à la maturité des plans et à la persévérance de leur exécution. C'est, en général, celui où le peuple est le plus heureux et le plus tranquille. Mais à moins que les vues de ce gouvernement ne soient, comme à Rome, uniquement militaires, l'armée n'y aura pas l'existence et la considération qu'exige la plus grande perfection d'une constitution militaire, suivant l'idéal le plus complet qu'on puisse s'en former. L'essence du gouvernement despotique ne s'opposerait nullement à ce qu'une armée eût une vigoureuse organisation. Mais dans ces états, si la nation a le génie militaire et guerrier, l'armée outre-passera

ses droits, et il en naîtra des excès comme ceux auxquels se portaient jadis les gardes prétoriennes et les janissaires. Si la nation n'est pas militaire, l'armée dégénérera nécessairement en une troupe de vils satellites de la tyrannie. Il reste donc à examiner ce que l'armée peut devenir dans une forme de gouvernement monarchique, non pas précisément telle qu'elle se présente en Europe, modifiée par les idées gothiques et féodales, mais plutôt, à quelques nuances près, ce qu'elle était chez les nations primitives de l'Asie et de l'Afrique. Ce n'est que dans cette forme de gouvernement que le système des corporations constitue, depuis les classes les plus inférieures jusqu'au trône, une gradation qui fait la dignité des parties en même temps que la solidité et le lustre du tout; qui établit, par le moyen des classes, une égalité entre les individus, d'où peut résulter le développement de toutes les facultés nobles de l'homme, sans trouble ni désordre pour la société; et qui rend enfin les classes assez indépendantes pour que l'une ne puisse pas peser sur l'autre, et pour qu'aucun individu, quelles que soient ses fonctions, ne soit avili en le considérant comme membre d'une classe. C'est vraiment là et dans ce système, que tout homme peut jouir du bien

inappréciable de l'honneur personnel, joint au respect dû aux premiers rangs de la société; du bien non moins cher de la liberté, joint au juste équilibre de tous les pouvoirs, et à l'abri par conséquent du danger de la licence. Les corporations sont de l'essence de la monarchie régulière; vérité profonde en politique, qui n'est pas encore assez dévoilée. Dans tout état gouverné par un seul, s'il n'y a point de corporations jouissant de priviléges fixes, immuables et indépendans du gouvernement, cet état doit se considérer comme despotique. Il ne faut pas d'ailleurs confondre les corporations avec les castes, qui ne furent, chez les peuples de la haute antiquité, qu'une dégénération et un abus du système corporatif, introduit par leurs fondateurs. Le système des castes est contraire au développement de l'homme, et n'est, sous aucun rapport, applicable aux Européens. Je n'avancerai donc pas cette proposition absurde, qu'un homme naîtra militaire et ne pourra pas éviter son sort; mais je dirai que le militaire formera une corporation distinguée dans l'état, à laquelle tout individu aura le droit de s'associer librement.

La monarchie ordonnée et constituée d'après le système corporatif, me paraît donc la forme de société la plus propre à renfermer un état militaire

militaire parfaitement constitué et complètement organisé, qui balancera les autres classes et sera balancé par elles, influera sur elle comme elles influeront sur lui, et sera susceptible de faire à la société tout le bien qui est dans sa nature et dans l'espèce de ses fonctions, sans pouvoir lui faire de mal, ni engendrer du désordre dans son sein.

Ainsi donc, relativement à la constitution politique et civile d'un état, la maxime générale sur le rapport de la législation à l'institution militaire, sera : « Que le militaire ne puisse » être subordonné à aucune classe, mais uni- » quement sous l'influence du gouvernement; » que par la forme et la constitution des autres » classes, et je dirais presque par la seule rai- » son de leur existence, elles opposent au gou- » vernement une force d'inertie telle qu'il ne » puisse pas employer le militaire comme ins- » trument de tyrannie; que le militaire, con- » sidéré comme corporation, jouisse dans la » société du rang le plus honorable, et comme » individus, que ses membres n'aient ni plus » ni moins de prérogatives que les autres ci- » toyens; qu'ils soient soumis aux mêmes lois » (sauf leur discipline et leur législation inté- » rieure, dont je parlerai par la suite); mais » que si, par hasard, il y avait des préroga-

» tives particulières pour les différentes corpo-
» rations d'un état, en sorte que, par la cons-
» titution, elles fussent plus favorisées les unes
» que les autres, on établisse une telle règle
» dans les choses, que le militaire soit toujours
» au nombre des plus favorisées, et ne puisse
» aucunement être dégradé dans l'opinion ni
» d'une corporation ni du public : pour tout
» dire, en deux mots, il faut qu'il ne soit ni
» au-dessus ni au-dessous d'aucune classe de
» la société. »

Relativement aux dispositions de la législation, et à l'ordre qu'elle établit dans toutes les parties administratives et industrielles de l'ordre social, telles que les impositions et les produits du fisc, d'une part, et d'autre part les arts, les sciences, le commerce, les manufactures, les travaux publics, et, en général, tout ce qui fait le bien-être ou l'embellissement de la société; la maxime sur le rapport de la législation à l'institution militaire sera : « Que par la
» force de la législation, et la sagesse de ses
» dispositions et de ses réglemens, l'adminis-
» tion se voie toujours obligée et toujours en
» mesure de faire couler la vie et l'abondance
» au sein du militaire. »

Ceci nous conduit naturellement à l'administration. Nous allons voir comment elle doit être

ordonnée, relativement au militaire, pour mettre cette partie dans un état de splendeur, et l'y entretenir constamment.

## I V.

*Recherche des rapports de l'institution militaire à l'administration générale d'un état. Enonciation de la maxime*, etc.

J'appelle *administration* cette partie de la science du gouvernement, qui, d'après les bases établies par la législation, apprend à régler les produits d'un état : savoir, à en ouvrir et entretenir les sources, à les répandre et activer leur circulation, à en imaginer et créer de nouvelles, à perfectionner et améliorer celles qui existent, etc., etc. L'administration comprend donc la direction de l'agriculture et de tous les produits de la terre, des manufactures et fabrications de tous genres, du commerce intérieur et extérieur, de tout ce qui peut favoriser et faciliter l'expansion de ces différentes sources de produits, comme les grands chemins, canaux, défrichemens, établissemens quelconques, colonies, etc.; enfin c'est encore elle qui, par voie de fabrication ou d'échange, dirige la conversion des produits en un signe fixe, inaltérable, d'un usage et d'une circulation commodes, dont le gouvernement doit re-

cevoir une partie, afin de lui donner de là un nouveau cours, et de vivifier également par son moyen toutes les branches de la société : ce qui renferme l'ensemble du systême des impôts et des finances.

D'après cet aperçu, il est évident que l'administration est chargée de la vie physique de l'état et de sa prospérité visible. Mais si cette charge lui donne des rapports nécessaires avec tous les citoyens, combien ne lui en donne-t-elle pas sur-tout avec une classe d'hommes qui s'est dévouée à l'état, et qui ne doit vivre que par lui et pour lui! Il faut donc que le militaire ait dans l'administration une mère toujours occupée de son bien; non pas seulement pour l'avantage propre du militaire, mais afin de le mettre d'autant mieux à même de remplir ses fonctions pour le service de l'état. Il y a deux espèces d'individus à nourrir dans une armée: les hommes et les chevaux. Or, cela dépend des produits de la terre : il faut vêtir, armer les premiers, équiper les seconds, subvenir à tous les besoins matériels qui ne sont pas la nourriture, qui ne sont cependant guère moins impérieux, et qui sont immenses; sur-tout, lorsqu'indépendamment de ce qui concerne l'entretien proprement dit de l'armée, on porte encore ses regards sur les matériaux qui lui

sont nécessaires pour faire la guerre et la soutenir avec vigueur et succès. Or, tout cela a sa source dans le commerce intérieur et extérieur qui apporte les matières, puis dans les arts et les manufactures qui les mettent en œuvre; toutes choses qui exigent de la part de l'administration activité, surveillance, prévoyance, esprit d'ordre et de distribution au suprême degré. L'armée a besoin d'un renouvellement continuel en hommes et en chevaux; il faut des recrutemens et des remontes : or, cela exige des établissemens et institutions analogues, qui soient toujours sous la direction de la puissance administrative. L'humanité est sujette à une multitude de maux, et principalement dans une classe d'hommes dont la vie est pénible, les travaux dangereux. Il faut donc des secours à cette classe souffrante, des remèdes, des hommes éclairés pour les administrer, des lieux propres au soin des malades. Les corps qui composent l'armée sont dans le cas de faire de fréquens mouvemens; il est nécessaire que ces mouvemens se fassent avec facilité, promptitude; que le soldat vive en chemin, qu'il y soit hébergé; il faut donc de belles routes, des moyens de transport prévus long-temps à l'avance, des alimens et des gîtes aussi prévus. Enfin, pour complément de tous ces détails, il

faut que la solde du militaire soit scrupuleusement et régulièrement acquittée. Je laisse à juger, d'après ce tableau rapide, de ce que l'administration a de rapports avec le militaire, et de ce qu'elle doit faire pour lui.

Dira-t-on que ces détails regardent l'administration propre de la guerre? C'est ne voir qu'une face de la question. L'administration de la guerre n'est qu'une distributrice qui tient les bienfaits qu'elle répand de l'administration générale de l'état ; et il est certain qu'à raison du nombre d'hommes qui composent aujourd'hui l'armée d'une puissance du premier ordre, de l'espèce des armes, de la manière de faire la guerre, des besoins immenses des armées; et peut-être plus encore que tout cela, à raison de la nécessité où, par l'attitude de ses rivales, une puissance se trouve d'être toujours prête à entrer en campagne, les dépenses du militaire sont devenues un point de la plus haute importance pour les gouvernemens ; et il en est résulté des rapports entre la partie administrative et la partie militaire, dont les Romains mêmes, les premiers guerriers de l'ancien monde, ne pouvaient pas avoir d'idée. Or, nous avons déjà démontré que le système de guerre actuel était fondé de manière à être invariable quant à ses bases. Enoncer aujour-

d'hui une maxime qui réglera le rapport de l'administration générale de l'état à l'institution militaire, tel que ce rapport doit exister, c'est donc poser un principe universel et valable pour tous les temps. Cette maxime sera : « Que » l'administration générale n'entrave par au» cun obstacle, et qu'au contraire elle facilite » par tous les moyens et établissemens quel» conques, l'entretien de l'armée, ses mouve» mens, et l'exercice de ses fonctions dans l'in» térieur de l'état et à l'extérieur; qu'elle soit » toujours prête à satisfaire à toutes les de» mandes qui lui seront adressées, de même » qu'à fournir dans tous les genres ce qu'il » y aura de plus efficace pour donner au mi» litaire de la consistance et de la vigueur; en » sorte que *célérité, abondance, et choix* » *scrupuleux des moyens*, voilà quelle doit » être sa conduite à l'égard de l'armée. »

La France nous offre deux grands modèles de ce genre d'administration : le premier est le ministère de Sully, le plus grand homme d'état qui exista peut-être jamais, qui d'une main revivifiant la France par l'agriculture et la bonne police qu'il sut établir, et de l'autre appliquant à l'armée ces principes de prospérité, avait su mettre son roi, presque au sortir d'une guerre intestine qui avait ruiné le royaume, en état de

concevoir un projet de paix perpétuelle et de confédération européenne dont il se sentait déjà la force d'être le point central et l'appui. Le second modèle, c'est l'administration de Louvois, qui n'avait, à la vérité, que la partie de la guerre, montée par lui sur les grands principes ; mais Louvois trouvait dans Colbert un homme qui, de son côté, avait mis l'administration générale à même d'alimenter abondamment toutes les parties du service public, et entr'autres le militaire. La Prusse peut se glorifier de son Frédéric, aussi grand administrateur que grand capitaine, et qui était persuadé qu'il ne pouvait soutenir ce dernier rôle que par le premier. L'Angleterre vante avec raison son Chatam, qui a dirigé et nourri ses forces de manière à lui valoir une prospérité qui l'étonne elle-même. Toutes ces époques, où l'on a vu des administrateurs profonds et expérimentés tenir les rênes d'un état, ont été en même temps les époques les plus brillantes des nations chez qui ce phénomène s'est manifesté. Je ne puis pas présenter une plus solide confirmation de mes principes et de la maxime que j'en ai déduite.

## V.

*Recherche des rapports de l'institution militaire avec le genre de vie d'une nation et son systême d'occupation habituelle. Enonciation de la maxime*, etc.

Nous ne parlerons point ici des peuples nomades ni des peuples sauvages, chasseurs ou pêcheurs. Quelques indices de civilisation qu'on puisse remarquer parmi les peuples qui s'adonnent à ces différens genres de vie, on ne peut pas les honorer du nom de nations policées.

Parmi ces dernières, on distingue trois systêmes d'occupation habituelle : 1.° le systême agricole ; 2.° le systême commerçant ; 3.° le systême manufacturier. Un de ces systêmes est dominant dans une société, quand il est la principale source du revenu des particuliers, et par conséquent de l'état.

Lorsqu'un peuple est agricole, comme le sont tous les principaux états militaires de l'Europe, le principe devrait y être consacré de rendre le soldat propriétaire et cultivateur ; d'abord pour la prospérité même de l'agriculture, et ensuite pour celle du militaire et pour sa plus grande force. Le village et la charrue, voilà la pépinière des soldats ; et c'est là seulement que l'on en trouve de bons. Qu'on ne

cite pas les jeux de la Grèce; car ces sortes d'exercices tendent effectivement à finir comme des jeux. Il se forme là des athlètes, mais nullement des soldats. A Rome, on les prenait tout bruts à la charrue, et on en faisait de bien autres militaires que ceux de la Grèce, où, d'ailleurs, par la nature du sol et par l'essence des gouvernemens, l'agriculture ne fut point la base des occupations des citoyens. En général, l'adresse à se battre, poussée jusqu'à la recherche, est un talent qui ne sera pas utile à un soldat deux fois dans une campagne : il ne lui faut pas d'ailleurs tant d'habileté aujourd'hui. En six semaines on forme un homme pour la première classe de l'infanterie, arme qui fait toujours le fondement et la force principale de nos armées. Mais ce qu'on ne saurait trop s'attacher à avoir, ce sont des hommes robustes, d'une vie frugale, simples, patiens et dociles : or, la charrue seule les fait tels.

Si un état maritime est en même temps militaire, alors tous les principes qui fondent une bonne institution militaire en général, lui seront applicables. Toute la différence est que ses forces seront employées d'une autre manière que celles d'un état continental : mais il lui faut les mêmes forces et les mêmes moyens, soit pour créer ces forces, soit pour les entretenir. Si, dans

un état continental, les citoyens font leur occupation principale du commerce et des manufactures, la meilleure disposition qu'ils puissent adopter pour se ménager des bras et du temps, c'est d'abandonner à leur militaire le peu de travaux agricoles qu'il y a à faire chez eux. En général, un pareil état ne sera pas belliqueux, encore moins conquérant. Tout ce qu'il peut espérer en constituant son militaire aussi vigoureusement que possible, c'est de se bien défendre chez lui.

De tout cela il résulte que la maxime générale sur le rapport de l'institution militaire au systême d'occupation habituelle d'un peuple, sera : « Que le militaire serve de protecteur aux » travaux d'une société, quels que soient ces » travaux; que toutes les entreprises pénibles » et dangereuses qui exigent du temps, des » bras, des lumières, du courage, de la pa» tience, mais qui sont en même temps d'un » grand résultat pour le bien de la société, » tels que les canaux, grands chemins, fon» dations de villes, de ports, défrichemens, » colonies par voie de terre ou de mer, tombent » particulièrement à sa charge; qu'elles soient » dirigées par les chefs de l'armée, et exécu» tées par elle, lorsqu'un danger extérieur ne » menacera pas l'état, et qu'elle ne sera pas

» employée à sa défense ; enfin, que dans un
» état agricole, le soldat partage les occupa-
» tions habituelles de ses concitoyens, et qu'elles
» soient aussi les siennes. »

## V I.

*Recherche des rapports de l'institution militaire aux relations extérieures, politiques ou commerciales d'un état. Enonciation de la maxime,* etc.

Les relations suivies des peuples étaient nulles dans l'antiquité. On ne s'observait point, on ne s'espionnait point, on était indifférent au sort heureux ou malheureux les uns des autres. A la suite du partage de l'Europe en une multitude de petits états, après l'invasion des barbares du Nord, il put y avoir deux raisons de relations continuelles (quoique d'un genre très-différent) entre les peuples ; ce furent d'abord les guerres sans cesse renaissantes, occasionnées par l'esprit de rapine et de jalousie et facilitées par le voisinage ; ce fut, en second lieu, la dépendance pour les besoins (ces petits états ne trouvant pas sur leur propre territoire des moyens suffisans d'existence). Pendant toute la durée de l'anarchie féodale, une sorte d'instinct d'ordre naturel à l'homme

tendait à la faire cesser. Les grands vassaux empiétaient continuellement sur les petits. Les rois qui, avec ce titre, avaient réuni quelques pouvoirs de plus que les grands vassaux, cherchaient à réduire ceux-ci, à confondre les domaines de ces sujets trop puissans, dans les leurs. Toutes les sociétés de l'Europe, enfin, marchaient par des progrès plus ou moins rapides, de l'état de division vers l'état d'unité. Le travail et les efforts furent, à cet égard, les mêmes dans toutes les cours. Ce fut d'abord un travail sourd et lent, dont les intéressés mêmes ne voyaient pas clairement le résultat. Tout-à-coup les édifices sortirent de leurs fondemens, de manière à se faire apercevoir. A la fin du quatorzième siècle, les monarchies d'Espagne, de France, d'Autriche et d'Angleterre, se trouvèrent élevées à-peu-près au même niveau. Elles commencèrent à se remarquer, à se douter qu'elles existaient, et à pressentir l'influence mutuelle qu'elles pourraient avoir sur leur existence. Aucune d'entr'elles n'était assez puissante pour en écraser une autre; mais elles pouvaient se balancer réciproquement; et comme il y avait, dans les intervalles qui les séparaient, des états plus faibles sur qui elles étendaient des prétentions d'héritage, d'ambition, de convenance; n'étant pas en

mesure de se nuire par une attaque directe, elles commencèrent bientôt à se battre pour des proies étrangères. Mais l'Europe n'étant pas assez grande pour qu'au moindre bruit toutes les puissances n'eussent l'éveil, toutes avaient en même temps les yeux ouverts sur la proie que deux d'entr'elles se disputaient, et chacune prenait ses mesures et faisait ses dispositions pour y avoir part. Cependant, comme au fond ces puissances étaient tellement égales, qu'il leur était impossible de se porter des coups bien sensibles, elles recoururent bientôt à un autre expédient, et commencèrent à intriguer pour former des alliances, et pour écraser, par des coalitions, l'ennemi dont elles ne pouvaient pas triompher seules. Quand il y eut décidément des raisons insurmontables pour qu'un pays convoité par une puissance ne passât pas sous sa domination, elle se retrancha sur la nécessité de le laisser au moins indépendant; et c'est ainsi que, dès le commencement du quinzième siècle, naquit l'idée de l'équilibre en Europe; idée précieuse et salutaire qui sert de frein aux grands états, et de garantie aux petits. L'invention de la poudre vint consolider et perfectionner cet équilibre, en obligeant la force armée elle-même à se renfermer dans certaines bornes

que la nature des choses lui rendait impossibles à franchir.

Mais l'on conçoit que, lorsque c'est ainsi le cours lent des événemens qui fait naître une idée, elle est loin d'être fondée sur des principes fixes. On tâtonna pendant plus d'un siècle. Les grands politiques, auteurs du traité de Westphalie, furent les premiers qui conçurent le plan d'un équilibre systématique : mais la force prodigieuse que la France acquit dans le dix-septième siècle, prouva bientôt qu'il était insuffisant; et dans le dix-huitième, la grande élévation de l'Angleterre, de la Prusse et de la Russie, dénatura de nouveau toutes les idées, et replongea les esprits dans les ténèbres du doute et de l'arbitraire. Il faut donc qu'il existe des principes des relations extérieures des états et de leur influence réciproque, plus universels et plus applicables à toutes les circonstances que ceux qui ont été connus jusqu'à présent. Commençons par les chercher, avant de déterminer leurs rapports avec l'institution militaire.

Les relations des états sont d'intérêt politique ou d'intérêt commercial. Dans les deux cas, leur but est d'obtenir des deux côtés un équilibre d'avantages. En fait de relations politiques, deux grands états également puissans,

quelles que soient leurs vues et leur position, ne doivent point s'aventurer à contracter entre eux des alliances offensives et défensives. Leurs armées réunies ne s'accorderont jamais. Ils se brouilleront pour le plan des opérations; ils se brouilleront pour le partage des conquêtes. Les grandes puissances doivent se maintenir dans une indépendance absolue; ne faire des traités que de garantie; observer soigneusement de laisser toujours entr'elles (lorsqu'elles n'ont pas des fleuves ou des chaînes de montagnes pour limites déterminées), de laisser, dis-je, quelques petits états dont elles seront les protectrices nées, et que, suivant les documens d'une saine politique, elles défendront avec plus de chaleur que leur propre territoire. Dans ce sens, le partage de la Pologne a été une grande faute, et du côté de ceux qui l'ont fait, et du côté de ceux qui l'ont souffert. Dans ce sens, le partage de l'Allemagne, si jamais il s'exécutait, serait le plus grand pas que pourrait faire l'Europe vers le retour de la barbarie et de tous les fléaux qu'elle entraîne.

La force des circonstances, disposées sans doute par la main de la Providence elle-même, a créé l'équilibre européen, institution la plus sublime qui ait jamais eu lieu pour la perfection et le bonheur de l'espèce humaine. Si cette

base

base de politique n'existait pas, les vœux les plus ardens du sage devraient être pour qu'elle s'établît : elle existe; le sage ne peut trop la vanter et en faire sentir les avantages immenses pour la prospérité, la sûreté et le repos des nations. Tout ce qui reste à faire aujourd'hui aux grandes puissances de l'Europe, c'est d'être assez éclairées et magnanimes pour mettre elles-mêmes un frein à leur ambition. Le sort de l'Europe et son partage sont fixés dans ce sens, que la situation physique des choses empêche qu'il ne s'élève, dans cette partie du monde, d'autres puissances formidables que celles qui y existent : mais celles-ci ont encore la possibilité d'augmenter leur domination aux dépens des états faibles; c'est ce que la prudence défend à aucune d'entreprendre, et à aucune de souffrir que les autres l'entreprennent. Le sort d'un seul état doit nécessairement changer, parce que ce sont des étrangers au sang européen qui le gouvernent; c'est la Turquie d'Europe. Il serait vivement à desirer qu'elle formât un jour un état indépendant. Quoi qu'il arrive, et sans présager des événemens dont les hommes ne seront probablement pas les maîtres, les principes les plus sages que les puissances du premier ordre en Europe pourraient adopter pour régler leurs relations, seraient : 1.° « de

» conserver leur indépendance ; 2.° de ne faire » aucune alliance offensive et défensive, dont » le but serait nécessairement d'en attaquer » une d'entr'elles, ou d'envahir de petits états » (ce qui est également contraire à leur inté-» rêt), et dont l'issue serait de les brouiller » entr'elles et d'entretenir en Europe l'effu-» sion du sang ; 3.° d'empêcher la destruction » ou l'affaiblissement d'aucune d'elles, par le » fait des autres ; 4.° de mettre également obs-» tacle à l'agrandissement d'une d'entr'elles ; » ce qui troublerait l'équilibre, à moins qu'il » ne fût possible, par différentes cessions et » arrangemens, de le rétablir aussitôt. »

La raison qui devrait sur-tout engager les grandes puissances à adopter cette politique, c'est cette considération décisive, que, par le système de guerre actuel, la répartition égale des lumières, l'état physique des lieux, la situation des esprits et la force de l'opinion, il est impossible que les grandes puissances aujourd'hui existantes se détruisent réciproquement. Puisqu'elles ne peuvent pas se détruire, ni même se nuire d'une manière essentielle, c'est-à-dire dans les bases de leur existence et de leur prospérité, qu'on veuille donc dire une fois ce qu'elles ont de mieux à faire que de s'entendre ? Depuis que j'ai réfléchi sur l'état

politique de l'Europe, je n'ai jamais pu concevoir comment on a prétendu démontrer par le raisonnement, la nécessité de la rivalité entre deux puissances majeures, sur-tout lorsqu'elles sont voisines : je la conçois très-bien, mais par tous autres motifs que ceux tirés de la raison. Je penserais plutôt que cette rivalité doit exister entre les puissances éloignées, parce qu'éprouvant plus d'obstacles pour s'examiner, elles peuvent adroitement échapper à la surveillance l'une de l'autre. Or, cette surveillance est le vrai garant de l'équilibre, de même que le maintien de celui-ci doit être l'idée-mère et régulatrice des combinaisons de la politique. Dans cette idée, il est important que les relations politiques soient fondées sur de tels principes, qu'elles favorisent efficacement les expéditions militaires qui tendraient à maintenir l'équilibre ou à le rétablir lorsqu'une puissance l'aurait troublé. Voici donc les maximes qui me paraissent fondamentales : 1.° « Comme » il n'existe pas une égalité si parfaite entre » les grandes puissances, qu'il n'y en ait de » plus fortes les unes que les autres, ce seront » les plus fortes qui s'observeront avec le plus » grand soin, et qui entretiendront avec les » puissances intermédiaires du premier ordre, » un accord tel, qu'elles balanceront toujours

» leur grande rivale par la crainte d'une coa-
» lition; par conséquent le rôle de la grande
» puissance intermédiaire sera de donner al-
» ternativement cette crainte aux deux autres,
» et d'effectuer la menace si l'une d'elles trou-
» ble l'équilibre; 2.° une grande puissance en-
» tretiendra la plus parfaite harmonie avec les
» petits états qui bordent ses frontières, et qui
» la séparent des grands; bien plus, elle soi-
» gnera, pour ses intérêts, la prospérité de ces
» petits états, et se fera considérer d'eux comme
» une mère, afin de trouver chez eux assis-
» tance, crédit, libre passage et subsistance
» assurée pour ses armées; 3.° si les frontières
» d'un grand état présentent un côté faible par
» où l'on puisse pénétrer chez lui, l'inquiéter
» pour son commerce ou pour le développe-
» ment de ses forces, il n'épargnera rien pour
» se ménager l'alliance particulière du petit
» état voisin ou contigu à ce côté faible; 4.° si
» deux grandes puissances sont séparées par
» un fleuve ou par une chaîne de montagnes,
» leurs gouvernemens réciproques auront inté-
» rêt, par d'adroits arrangemens, ou par des
» travaux matériels, de s'ouvrir autant d'issues
» que possible sur leur voisine, et de fermer
» les leurs avec le même soin; 5.° lorsque deux
» grandes puissances seront contiguës de ter-

» ritoire, et que le passage de l'une chez l'autre » sera facile, la politique exigera de ne point » se faire des ennemis acharnés des provinces » limitrophes de sa voisine, et au contraire de » les ménager; à plus forte raison faudra-t-il » ménager ses propres provinces frontières; et » s'appliquer en général à se procurer tous les » moyens de porter facilement la guerre au-» dehors, et de ne point l'attirer chez soi. »

Quant aux petits états, voici, ce me semble, quelle doit être leur politique : 1.° De vivre » entr'eux en bonne intelligence, de manière » à n'avoir jamais rien à souffrir l'un de l'au-» tre, mais néanmoins sans faire entr'eux des » traités d'alliances qui donneraient de l'inquié-» tude aux grandes puissances, et exciteraient » leur colère; 2.° de s'entretenir toujours amis » des grandes puissances, mais sur-tout de » celle qui, par sa situation physique, leur » offre une protection plus efficace, et les me-» nace en même temps de plus de dangers, et » qui, par sa situation morale, sympathise le » plus parfaitement avec eux d'opinions, de » mœurs et d'usages; 3.° d'avoir toujours des » finances en assez bon ordre, et un militaire » assez bien organisé, pour être de quelque » poids dans le parti qu'ils prendront; 4.° de » ne jamais hésiter à prendre ce parti, lors-

» qu'on les en presse ; et en cas de rupture
» entre deux grandes puissances contiguës à
» leur territoire, de se décider promptement
» pour l'une d'elles, et même nécessairement
» pour celle avec laquelle il y a antérieurement
» plus d'intimité ; 5.° de prendre toutes les
» précautions possibles pour mettre leur nu-
» méraire et leurs moyens de subsistance à l'a-
» bri d'un coup de main, de peur qu'une grande
» puissance qui n'espérerait pas avoir un petit
» état pour ami, ne le paralyse subitement
» en lui enlevant le nerf de la guerre, comme
» Frédéric II fit de la Saxe en 1757. »

Après avoir ainsi établi les rapports de la politique extérieure à l'institution militaire, et l'assistance mutuelle qu'elles doivent se prêter, en sorte que les relations d'un état au-dehors, sous le point de vue politique, doivent avoir pour objet majeur de favoriser le développement et l'action de la force militaire d'un état, et que, réciproquement, la force militaire doit soutenir de toute l'énergie dont elle est capable les relations et les alliances formées par la politique ; après avoir, dis-je, énoncé les maximes desquelles tous ces résultats naîtront infailliblement, lorsqu'elles seront suivies avec ponctualité et persévérance, nous allons faire un travail semblable sur les *relations commer-*

*ciales*, et tâcher de découvrir dans quel sens et d'après quels principes elles doivent influer sur le militaire, et le militaire réciproquement sur elles.

Le système commercial d'une nation se fonde sur une des quatre bases suivantes; ou sur l'agriculture, ou sur les manufactures et les produits de l'industrie nationale, ou sur la navigation et les produits de colonies lointaines, ou enfin sur la réunion de quelques-unes de ces branches. Cela posé, quels seront les principes régulateurs de ces différens systêmes? C'est une matière sur laquelle on a beaucoup écrit. L'économie politique et toutes les branches qu'elle renferme; la source et l'emploi des richesses; la balance du commerce; sa liberté illimitée ou les lois qui doivent la restreindre; le rapport des denrées à la population et au numéraire; les moyens d'augmenter les matières de consommation par le nombre des consommateurs, les consommateurs par la masse des matières de consommation, et la masse du numéraire par la voie des matières de consommation et des consommateurs réunis : toutes ces questions ont prodigieusement exercé la plume d'une multitude d'écrivains. Mais avant de s'entendre sur les principes, il me paraît qu'il est urgent de s'accorder sur les

s'en repentir et à s'en corriger. Comment la société peut-elle se trouver appauvrie de renfermer dans son sein une grande quantité de denrées, fussent-elles même étrangères? A-t-elle pu les acheter? Il doit en résulter que la masse de son public vivra avec aisance, à bon marché, et que si, en échange de ces marchandises ou de ces denrées, il est sorti de l'argent de l'état, on a quelque chose pour cet argent, et quelque chose de nécessaire, de constamment utile, qui épargne une nouvelle sortie du numéraire. Quand même un état n'aurait point de manufactures, en consommant les marchandises étrangères, son commerce s'enrichit par la commission, par la vente de seconde main, etc. Si cela ne doit pas produire, parmi les négocians de cet état, des fortunes comme celle d'un gros propriétaire de manufactures, peu importe; la société, envisagée sous le point de vue le plus général, n'en a pas moins ses besoins; elle a des marchandises à bon compte; voilà l'essentiel.

Mais, dans ce cas, un état donnera constamment son numéraire, et ne le repompera jamais! Voilà ce qu'on a beaucoup dit : mais ne sent-on pas le vice de cette exclamation? Si cet état donne toujours du numéraire, où le prend-il donc? N'est-il pas évident qu'il ne peut

le trouver que dans la fertilité de son sol et dans l'abondance de ses productions intérieures; que par conséquent on lui demandera autant qu'on peut lui donner, et qu'ainsi l'équilibre ne sera pas rompu? Encore une fois, vous ne pouvez acheter qu'autant que vous avez de l'argent ou quelque chose qui le vaille. Si vous ne savez vous procurer d'aucune manière ces moyens d'achat, on vous laissera dans votre misère, et l'on ne vous apportera rien. Je prends pour exemple, à l'appui de ces diverses assertions, la Russie et l'ancienne Pologne. La Russie a une administration bien organisée, une grande agriculture, d'excellentes et abondantes productions, et tout cela est vivifié, mis en valeur, échangé d'après un systême (susceptible de beaucoup de perfection sans doute) mais qui, enfin, repose sur des principes et se suit régulièrement. Ce vaste empire renferme beaucoup de manufactures; mais leurs produits sont encore très-imparfaits. On y estime les fabrications des Anglais : ceux-ci les y apportent avec affluence, reçoivent en retour considérablement d'argent. Mais examinez, après cela, ce qu'ils achètent dans le pays; informez-vous, voyez les lieux, et vous serez bientôt convaincu qu'ils versent en Russie plus de numéraire qu'ils n'en retirent. Et que serait-ce donc, si le sys-

tême agricole, économique et administratif de la Russie était aussi perfectionné qu'il peut l'être! L'ancienne Pologne, au contraire, n'avait aucune administration, et ne savait tirer aucun parti de ses richesses territoriales. On faisait, dans ce pays, un commerce de colportage; on allait y vendre à la pièce, et on exigeait des paiemens comptans. Mais quel est le peuple commerçant et manufacturier qui imaginait d'aller faire en Pologne un grand dépôt de ses marchandises, et d'accorder aux Polonais ce crédit et cette confiance qui seuls alimentent le commerce? Aucun sans doute : on les abandonnait à leur sort. Puisque cette nation, malgré l'exemple des autres, n'a pas su, pendant un si grand nombre de siècles, se donner un gouvernement stable; le partage de son territoire, événement malheureux sous le point de vue politique, a été un bien pour les individus. Concluons, de tout cela, qu'il est certainement indispensable qu'une nation mette en valeur le fonds qu'elle a en propre, par le moyen d'une bonne administration : telle a été ma proposition fondamentale. Plus cette administration sera douce, simple et paternelle, et plus la prospérité intérieure d'un état sera certaine, et le sera par cette seule cause. Je suis donc fondé à établir en principe, que, géné-

ralement parlant, le système de prohibition en fait de commerce est mauvais.

Il faut donc adopter celui d'une liberté de commerce indéfinie? Autre abus plus dangereux que le premier, et sur-tout sous le rapport où cette liberté a été interprétée jusqu'à présent.

N'oublions pas qu'il faut distinguer, dans l'opinion que l'on peut concevoir sur cette matière, si l'on a égard à la nation ou au fisc. Si l'on ne s'occupe que de ce dernier, il est évident que la prohibition apporte plusieurs millions dans ses coffres; profit qui, balancé avec les dépenses et les inconvéniens, pourrait fort bien n'être qu'illusoire, et n'est toujours pas d'un poids assez considérable pour trancher la question en faveur du système prohibitif.

Mais si l'on suppose (et heureusement on en voit des exemples), que l'administration s'occupe du public, et que, dans ses prohibitions, elle a pour objet non pas son bénéfice, mais celui de la nation, cela change infiniment la thèse, et il est certain alors qu'il y a des prohibitions nécessaires et fondées sur des principes.

Tout dépend de la situation physique des états, et de l'espèce de système commercial qu'elle leur permet d'adopter. L'état le plus

riche est incontestablement celui qui réunit l'agriculture, les manufactures et les colonies, et où ces différentes sources de richesses sont en valeur. Un état, dans cette position, me semble ne pouvoir rien perdre à aucune lutte quelconque de commerce avec ses voisins, et peut laisser à sa partie commerciale une liberté absolue, sans qu'il doive en résulter autre chose que du gain pour sa prospérité intérieure.

Vient ensuite, en ordre de richesses, l'état purement agricole. Celui-là, si son sol est en pleine valeur, et qu'il soit absolument indépendant des étrangers pour sa subsistance, peut lutter sans désavantage contre l'état colonial et manufacturier. Son principal soin doit être qu'on n'enlève pas uniquement son numéraire en retour des denrées et marchandises qu'on lui apporte, mais qu'il s'établisse un échange des siennes propres avec celles du dehors. Une fois l'impulsion donnée sur cet objet, non-seulement il n'a pas à craindre qu'on le ruine, mais il y a plutôt à parier que la balance sera pour lui. Immédiatement au-dessous de l'état agricole, se montre l'état purement manufacturier, comme celui qui a la source de richesses la plus fixe et la plus sûre, après les produits de la terre. Celui-là doit repousser tout-à-fait les produits des manufactures étrangères; n'ad-

mettre qu'avec ménagement les denrées coloniales; recevoir, jusqu'à la concurrence de ce qu'il lui faut pour sa consommation, les denrées de nécessité urgente et habituelle; mais faire attention qu'on lui échange le moins possible ces diverses denrées contre son argent, et le plus possible contre le produit de ses manufactures.

Paraît enfin, comme l'état foncièrement le plus pauvre, celui qui n'a que des colonies, et qui, chez lui, n'a point de ressources propres : celui-là ne jouera pas long-temps un rôle important; il faut qu'il devienne nécessairement l'agent et le commissionnaire des autres : celui-là peut tout acheter, tout recevoir chez lui, mais avec le principe de tout revendre. Cette navette doit être, dans un tel état, l'occupation continuelle de la masse des citoyens. Il faut qu'ils vivent sobrement, et jouissent peu, en étant sans cesse occupés des jouissances des autres.

Mais il reste une grande question à résoudre, celle des grains et du numéraire. Laissera-t-on au commerce de ces matières la même liberté qu'à celui des autres denrées et marchandises? Suivra-t-on les mêmes principes? les modifiera-t-on? Arrêtons-nous un moment sur cet important sujet, en suivant le même ordre

de division du système commercial que nous avons adopté.

C'est ici où brillera l'état purement colonial. Il trafiquera indifféremment des grains et de l'argent; il les traitera comme toutes les autres marchandises; et comme ces matières ne sont point sa propriété, et qu'elles lui viennent, ainsi que tout le reste, du dehors, pourvu que, dans le mouvement de ce trafic, il fasse un léger bénéfice, il aura lieu d'être satisfait.

J'ai dit comment l'état manufacturier devait employer son argent: quant aux grains, il n'en a point pour en faire commerce.

L'état agricole, quelle que soit l'abondance des denrées dont il peut disposer, doit éviter soigneusement chez lui les disettes, la cherté et les émeutes, ces fléaux majeurs de la société. Il faut donc qu'il emmagasine pour parer à ces graves inconvéniens; il le faut sur-tout pour la subsistance de son armée, qui non-seulement ne doit manquer de rien, mais doit vivre dans l'abondance.

Si les provinces fertiles en grains, dans un état agricole, étaient au centre, et que de là aux extrémités de cette contrée il y eût de beaux chemins, des rivières navigables, des canaux, on pourrait supposer que les denrées se répandraient par un cours naturel dans les provinces

provinces frontières, et que chacune en prendrait au passage la quantité nécessaire à sa consommation, avant de les laisser couler à l'étranger. Mais quand cette disposition physique des lieux n'existe pas (et elle n'a lieu, par exemple, dans les états agricoles de l'Europe, que dans la seule Russie, où même encore le transport des denrées éprouve de grandes difficultés); quand le sol, dis-je, ne se trouve pas arrangé suivant ce qui conviendrait le mieux aux combinaisons de la politique, il est de prudence et d'obligation, pour le bien général, d'emmagasiner (toute la consommation déduite) le tiers ou la moitié du superflu du produit, en calculant cela suivant le montant de ce superflu, et de livrer le reste seulement à un négoce libre.

Il semblerait, au premier coup d'œil, que les états qui ont une riche agriculture, des manufactures et des colonies, et qui, par tous ces avantages, trouvent autant de facilité à attirer chez eux l'argent et les denrées, qu'à les faire écouler chez les autres, ne devraient jamais adopter le principe de former des magasins ou d'amasser des trésors, puisque c'est ôter des matières précieuses à la circulation, sans qu'il en résulte d'ailleurs aucun dédommagement: mais il est très-certain que cette idée n'est qu'un

prestige. Tous les inconvéniens que nous avons trouvé, pour les états agricoles, à répandre sans réserve la partie de leur récolte qu'ils ne consomment pas, existeront au décuple pour les états qui possèdent des manufactures et des colonies, puisque leur population est nécessairement plus considérable; qu'il faut qu'ils nourrissent par les produits de la terre nombre de bras qui ne travaillent pas à la terre; qu'il faut enfin qu'ils alimentent une marine et des possessions lointaines, dont le sol est livré à un autre genre de culture qu'à celui des denrées de première nécessité. Un état sage, quelles que soient ses forces et sa richesse, s'il veut conserver ces avantages, doit emmagasiner et thésauriser. Tous les princes et ministres d'état de l'antiquité et des temps modernes, qui ont fait de grandes choses, ont suivi cette maxime. Il est évident que si vous consommez toujours votre revenu annuel, vous n'aurez jamais le moyen de faire une grande spéculation, une grande entreprise; ou bien vos moyens seront ceux des gouvernemens modernes, des dettes, qui entraînent des révolutions et plongent un état dans un abîme de maux. Cette maxime de tout mettre en circulation, est le plus grand piége que des sophistes qui voulaient absolument la chute de l'ancien édifice de la société en

Europe, aient pu tendre aux souverains. Enfin, pour en revenir à mon objet, que je ne dois jamais perdre de vue, je maintiens que, dans l'état actuel des choses, où les besoins des armées sont immenses, et où la guerre exige tant de dépenses et de préparatifs, un gouvernement qui ne formera point de magasins, et qui ne mettra point d'argent en réserve dans ses coffres, n'aura jamais une armée redoutable, ne fera que de faibles opérations de guerre, et sera humilié et battu.

Le principe général des relations commerciales, lorsqu'un gouvernement sage les règle d'après l'intérêt public, est de laisser la plus grande liberté d'exporter les produits de l'agriculture, des colonies ou des manufactures, quand il en a en abondance, et qu'ils sont sa propriété; de laisser importer avec une liberté égale les objets qui lui manquent; de n'établir les restrictions pour l'exportation, que sur la proportion de ses besoins, et de n'en pas mettre d'autres à l'importation, que d'encourager assez son agriculture et ses fabriques, pour ne point redouter la concurrence des produits étrangers; en sorte que loin de la craindre, cette concurrence devienne au contraire un motif d'émulation pour ses sujets. Il convient à une grande puissance d'observer d'ailleurs la même indépendance dans

ses relations commerciales que dans ses relations politiques, et de ne permettre chez elle que ce que les étrangers lui permettront chez eux. Il lui convient, en revanche, d'accorder beaucoup de faveur et de protection au commerce des petits états, sur-tout de ceux qui possèdent quelques colonies. Ces petits états devant nécessairement devenir ses commissionnaires et ses courtiers, peuvent lui rendre mille services, et lui fournir avec abondance et à bon marché une quantité de choses essentielles, qu'elle n'aurait peut-être pas au même prix dans ses propres domaines.

La maxime générale sur les rapports de l'institution militaire au système commercial d'un état, et à ses relations dans ce genre, sera enfin : « De favoriser et de provoquer par le commerce » l'abondance des denrées et de toutes les espèces de marchandises qui peuvent être utiles » à l'armée, soit pour son entretien, soit pour » la conversion en matériaux de guerre, de » celles de ces marchandises qui en sont susceptibles; de maintenir par tous les soins et » réglemens possibles cette abondance et le bon » marché de ces sortes de marchandises; de » former par conséquent des relations commerciales avec les états dont l'alliance peut procurer cet avantage; et pour entretenir cette

» alliance, de donner aux sujets de ces états,
» dans ses places de commerce, beaucoup de
» faveur et de liberté; de considérer en géné-
» ral le commerce ( quoique secondairement
» toutefois à l'agriculture ) comme une base
» devenue aujourd'hui fondamentale de la pros-
» périté des états et de la force des armées,
» comme le nerf de la guerre et l'ame de ces
» sortes d'entreprises dont le résultat augmente
» le lustre de la société. »

## VII.

*Recherche des rapports de l'institution militaire à l'éducation publique. Enonciation de la maxime*, etc.

S'il y a quelque chose qu'il soit sur-tout nécessaire de diriger, dans le sens du caractère fondamental, des inclinations naturelles et des mœurs d'un peuple, et qui exige, pour parvenir à ce but, le concours actif de la religion, de la législation et de l'administration réunies, c'est sans doute l'*éducation publique*; c'est elle qui doit perpétuer et constamment perfectionner les qualités et les vertus d'une nation, pour le bonheur général et particulier. Ces qualités et ces vertus sont en germes dans les ames; elles y existent mélangées de principes

vicieux qui en gênent la croissance et le développement. L'éducation, semblable à la culture, arrose et fait pousser ces germes; elle s'applique à les rendre beaux, purs et sains; elle arrache les excroissances, les herbes superflues ou vénéneuses, tous les germes bâtards enfin qui pourraient nuire aux légitimes.

Le point de vue le plus moral, le plus vrai, le plus universel sous lequel on puisse envisager une nation, c'est de la considérer comme une grande famille. Or, dans ce sens, les enfans appartiennent à l'état. Pour qu'ils en soient convaincus comme ils doivent l'être, il me paraîtrait nécessaire de les réunir dans des *écoles primaires*, dès l'âge de quatre ans jusqu'à celui de sept. Ces écoles ne seraient pas dirigées par des pédagogues de la plus commune espèce. S'éloignant, sous ce rapport, de l'organisation qu'on leur donne vulgairement, elles auraient au contraire à leur tête les esprits les plus éclairés, les plus justes, les plus observateurs, les plus profonds et les plus pénétrans de ceux qu'on pourrait trouver entre les hommes qui se vouent au pénible métier d'instituteur. Là, d'aussi habiles maîtres, en voyant jouer sous leurs yeux ces êtres intéressans, l'espoir de l'état, sans les assujétir à un travail pénible, sans troubler par la sévérité ce sentiment du bon-

heur si bien fait pour l'âge de l'innocence, si précieux à conserver à cause de l'impression de douceur et de bonté qu'il laisse sur l'ame pour le reste de la vie; là, dis-je, ces hommes d'un tact sûr jetteraient adroitement et feraient pénétrer dans l'ame de leurs élèves les germes de religion, de morale, de probité, d'honneur, en même temps de justesse, de méthode et de régularité, destinés à former pour toujours leur esprit et leur cœur. Ils observeraient sans relâche dans quel sens, avec quelle étendue la nature développerait ces germes dans l'intérieur de chaque enfant; ils ne porteraient pas une attention moins scrupuleuse et moins suivie à distinguer le caractère originel et radical que chacun apporte en naissant; et de ces observations combinées ils se formeraient à eux-mêmes une base de jugement sur l'espèce de profession sociale à laquelle un enfant semblerait être destiné par sa nature. Conformément à cette sentence, qui ne serait point ici prononcée légèrement et au hasard, on transporterait un enfant à sept ans dans une école secondaire, où il recevrait les premiers principes de la théologie, de l'art militaire, de la jurisprudence, etc., suivant ce qui aurait été jugé dans les écoles primaires sur la tournure de son caractère et de son esprit, et la nature de

ses dispositions. Il ne sortirait de cette école que pour passer entre les mains de professeurs plus savans, qui acheveraient de le polir et de le perfectionner dans l'espèce de connaissances qu'il aurait commencé d'acquérir. Enfin, en quittant les colléges, il entrerait dans le monde avec un emploi analogue au genre de ses études. Il me semble que voilà le moyen d'avoir des hommes instruits dans leur partie, sans faire de malheureux ni violenter les caractères, comme cela n'arrive que trop souvent par les contrariétés qu'on oppose à une vocation.

La maxime générale sur le rapport du système d'éducation nationale à l'institution militaire, sera par conséquent : « De ne jeter dans » le parti des armes que des hommes qu'on » aura reconnu moralement et physiquement » constitués pour cette carrière, c'est-à-dire » au physique, lestes, robustes, vigoureux, » d'une tournure souple, ayant sur-tout l'ouïe » et la vue en bon état; au moral, déterminés, » capables de chaleur d'ame, même d'enthou- » siasme, francs, généreux, dévoués, désin- » téressés, d'un esprit ouvert, mais particuliè- » rement doué de précision en fait d'observa- » tion, et de justesse de raisonnement. »

On a pu se convaincre, par tout ce qui précède, jusqu'à quel point les diverses parties

de l'ordre social s'enchaînaient entr'elles et se rapportaient au militaire qui est leur ciment, leur force et leur action. On a pu se pénétrer toujours de plus en plus de la nécessité et des avantages de l'*unité*, que l'on pourrait obtenir sans efforts ni talens extraordinaires, et seulement par l'amour du bien et une surveillance active. Il reste à examiner maintenant comment le militaire doit être constitué pour répondre à ce que, dans notre hypothèse, la société ferait pour lui.

---

## CHAPITRE VIII ET DERNIER.

*Suite du précédent. Recherche et énonciation des principes fixes et essentiels de l'institution militaire considérée en elle-même, et de l'art de la guerre vu dans ses deux parties principales, l'*offensive et la défensive. *Examen de quelques objections. Réflexions générales. Conclusion.*

---

J'AI dit, dans le chapitre précédent, quels avaient été mes motifs pour examiner les rapports de l'institution militaire avec l'ordre social en général, avant de la considérer en elle-même. Il m'a paru, en outre, que je ne pouvais

mieux terminer cet ouvrage qu'en traitant, pour dernier objet, de ce qui concerne le militaire proprement dit.

On conçoit que les principes généraux que je vais essayer de donner sur la constitution de l'état militaire et sur l'art de la guerre, doivent former un aperçu court, clair et précis. Je ne veux pas même ici poser une théorie complète; ma présomption ne va pas jusque-là : c'est un essai de théorie; et le mérite d'un tel essai est d'être bref et lucide. Je n'entrerai en aucune manière dans les principes de détail, qui ne peuvent pas être du ressort de cet ouvrage; mais si je parvenais à établir de bons fondemens, il serait facile alors d'élever l'édifice. Cependant on sentira que, quelque parfaite que puisse être en théorie l'organisation d'un corps social et de ses parties, il leur faut le mouvement *pratique* (si je puis m'exprimer ainsi), sans lequel les plus belles spéculations restent dans le monde idéal. Quand même les institutions sociales formeraient un faisceau tellement lié, qu'il s'ensuivrait une *unité* aussi parfaite que j'ai cherché à la dépeindre dans cet ouvrage, cette *unité* ne serait point sensible, si la force physique du gouvernement n'imprimait à la machine la vie et l'action, et ne veillait à ce que les rouages qui la compo-

sent ne se dérangent pas de leur accord. Me serait-il permis de présenter ici l'idée d'une institution qui, sous la main du gouvernement, paraîtrait susceptible d'exercer le genre de surveillance le plus propre à maintenir dans une société l'unité réelle et vivante de toutes ses parties constitutives ?

De même que le militaire, toutes les branches de l'arbre social doivent être organisées pour former une *unité* en elle-même, et relativement aux autres branches. Chacune a ses chefs, ses directeurs, son ministre : celui-ci travaille immédiatement avec le chef de l'état, mais seulement pour sa partie, et tous les ministres sont indépendans les uns des autres. Au-dessus d'eux, et autour du chef de l'état, il pourrait exister un corps de *surveillans généraux* dont la fonction serait d'entretenir la liaison intime des parties du corps social. Ils veilleraient spécialement à ce que chaque ministre fît marcher la branche confiée à sa direction dans le sens de *l'unité*; à ce que chacun reçût des ministres des autres branches la coopération et l'assistance nécessaires pour parvenir à ce but; à ce que tous, enfin, employassent leurs moyens propres et leurs moyens accessoires à vivifier leur branche particulière, et à la faire concorder avec le tout. Je sais que cette surveil-

lance est la fonction même du chef du gouvernement : mais quelle est la fonction qui ne soit pas la science? De même que, faute de pouvoir tout régler par lui-même, il se fait aider par des ministres pour diriger les différentes branches de l'administration, de même il pourrait se faire aider pour la surveillance qu'il doit exercer sur le pouvoir ministériel. Il en résulterait, contre les usurpations des diverses autorités, un obstacle salutaire pour le corps social. Ce corps de *surveillans généraux* agirait au nom du gouvernement, et lui rendrait compte. Ce serait là son unique emploi : il n'aurait d'ailleurs nullement le pouvoir de contrarier ou d'entraver les opérations des ministres; il n'aurait pas davantage de manutention de deniers. Les membres de ce corps ne seraient pas affectés à la surveillance de telle ou telle branche de l'administration; mais chacun aurait un droit d'inspection égal sur toutes : ils confieraient à des inspecteurs à leurs ordres la charge d'aller vérifier les opérations des ministres dans les différentes provinces de l'état, de s'assurer de l'exacte observation des réglemens et des lois, de voir si les institutions marchent dans le sens où elles doivent marcher pour le bien public, si ceux qui les dirigent en chef ou leurs subordonnés ne se permettent aucune infraction aux

ordres et aux dispositions de l'autòrité suprême. En suite des comptes de leurs inspecteurs, ils auraient le droit d'accuser les ministres devant le chef de l'état, s'ils avaient mal administré, ou de provoquer pour eux ou leurs agens les grâces et les récompenses, s'ils s'étaient bien acquittés de leurs devoirs.

Je n'ai nullement la prétention d'innover en matière de constitution politique; prétention vaine et contraire au bon ordre : ce que je propose n'est, dans le fait, que la surveillance qui s'exerce dans la plupart des états, sans former une institution spéciale. Je me résume, et je dis, qu'une fois l'administration des différentes branches de la société étant bien organisée en elle-même, et bien ordonnée relativement au tout, la machine marchera sans éprouver de dérangement, et l'*unité* se maintiendra, aussitôt qu'il y aura une surveillance active, constante et indépendante des agens mêmes de l'administration.

Je reviens à mon objet. Ce que je nomme particulièrement l'*unité* dans l'institution militaire proprement dite, est : Que depuis le mode de la composition de l'armée et de son organisation en masse, jusqu'aux détails de l'organisation particulière des différentes armes, de l'entretien des troupes et de leurs fonctions

dans l'état, tout soit disposé pour donner à la partie militaire la consistance la plus durable, le développement et le mouvement le plus facile, le plus prompt, le plus efficace, le plus vigoureux et le plus soutenu. Or, tout cela présuppose une armée bien composée, bien instruite, bien commandée, bien équipée; une armée dans laquelle les moyens *alimentaires*, soit au physique soit au moral, soient répartis, employés et économisés de manière à donner la vie, la force et la durée à toutes les parties du corps; une armée, enfin, dont l'extérieur et l'action sensible démontrent que son énergie provient de son union intime avec les autres branches de l'arbre social, et de la sagesse de son administration particulière à faire retourner au profit de la société ce que celle-ci fait pour le militaire. Voilà effectivement le seul point de vue sous lequel on puisse comprendre ce que c'est que l'*unité* de la partie militaire en elle-même, et relativement à la société.

Nous allons donc diriger dans ce sens nos considérations sur l'institution militaire prise isolément. Voici les objets qui vont nous occuper, et sur lesquels nous chercherons à établir des principes fixes et universels, tirés de l'essence de la chose :

1.º La composition de l'armée;

2.° Son organisation en général, et en particulier celle des différentes armes;

3.° Son emplacement dans l'état;

4.° L'éducation et la vie des militaires, leurs occupations;

5.° Le rang du militaire et ses prérogatives dans l'ordre politique; la législation particulière des troupes, leur discipline, les punitions et récompenses;

6.° Le mode de recrutement et la manière de compléter l'armée;

7.° Le mouvement et le transport des troupes dans l'intérieur de l'état et aux frontières;

8.° Les armes, l'habillement, l'équipement, l'ordonnance des troupes, les rassemblemens, campemens, manœuvres, le système général de tactique;

9.° Les plans de campagne, les grandes opérations de la guerre, le système général de stratégie, celui d'attaque et de défense.

Je répète que je n'envisagerai ces différens objets qu'en masse; que je me bornerai à l'énonciation des principes les plus généraux; mais que je les approprierai tellement à l'essence de l'institution militaire, qu'ils pourront servir de base à celles de tous les états, et qu'il sera facile d'en déduire une organisation dé-

taillée pour l'armée d'une puissance quelconque et quelle que soit d'ailleurs sa situation physique, politique et morale.

---

## I.

### *Composition de l'armée.*

Si l'on veut avoir une armée choisie et vraiment nationale, il faut qu'elle soit composée de la meilleure espèce d'hommes de l'état, c'est-à-dire de ceux qui, par leurs propriétés, leurs talens, leur éducation, lui sont le plus attachés, et ont en même temps le plus d'aptitude à le bien servir. La forme que la société a prise dans les états modernes, et le genre de guerre en usage depuis l'invention des armes à feu, n'exigent pas précisément que les soldats soient choisis dans une classe de la société plutôt que dans une autre; toutes peuvent en fournir de bons : cependant il est certain que la campagne fournira toujours les meilleurs; et comme il est également certain que les cultivateurs et gens de campagne, en général, sont la classe la plus nombreuse de la société, celle qui fait le plus d'enfans, celle qui, par son genre de vie, est le mieux préparée aux fatigues de la guerre; celle, enfin, dont les travaux

vaux sont les plus aisément appris et se rapprennent avec la même facilité, lorsqu'après un long intervalle un soldat est ramené à la charrue; il s'ensuit qu'il n'y a aucun mal pour l'état, et qu'il peut résulter, au contraire, un grand bien pour l'armée que les cultivateurs en composent la plus grande partie. Dans une société politique, où le militaire, indépendamment de ses travaux guerriers, serait organisé suivant un but d'utilité publique, même en temps de paix, comme je l'expliquerai plus amplement par la suite, je ne verrais aucun inconvénient à ce qu'il fût nombreux : ce qui donne à un état de la consistance, du relief, de la prépondérance, et rehausse en même temps la profession des armes. D'après ce principe, en établissant la proportion de l'armée, relativement à la population, d'un homme sur seize, pris dans les adultes et les hommes faits, depuis vingt à cinquante ans, je crois qu'un état renfermant vingt millions d'habitans, peut avoir, y compris tout ce qui tient à l'armée, une force militaire de trois cent mille hommes.

---

## II.

### *Organisation de l'armée.*

La première chose qui s'offre ici à l'examen, est la proportion numérique des différentes armes les unes à l'égard des autres. Il n'y a pas à hésiter sur l'opinion que la troupe qui se lève et se forme le plus facilement, qui coûte le moins, qui réunit à l'avantage de pouvoir combattre dans tous les terrains, celui de laisser l'homme livré à ses propres facultés, et non pas dépendant d'un être étranger à lui; il n'y a pas, dis-je, à douter que cette espèce de troupe ne soit celle qui mérite la préférence sur toutes les autres pour faire le fonds d'une armée, et que, par conséquent, l'infanterie dominera dans la composition d'un militaire constitué suivant les plus sûrs principes. Cependant, lorsqu'on fait attention à l'extrême importance de la cavalerie dans la guerre moderne, dont le véritable secret est : *nombre et célérité;* lorsqu'on examine à quel point il est essentiel d'occuper le premier le pays ennemi, de l'envahir rapidement et complètement, de maîtriser les positions et les moyens de subsistances, d'enlever les magasins de l'ennemi, de couper ses communications, de l'inquiéter dans ses marches et sur ses flancs, de le poursuivre

avec vivacité ; lorsqu'on se reporte ensuite sur la nécessité du contraire de cela, c'est-à-dire d'éviter que le même tort ne vous soit fait, et d'assurer une protection efficace à votre infanterie dans mainte occasion, et dans tous les cas à votre artillerie et à vos bagages ; lors, dis-je, que l'on réfléchit combien, dans les deux hypothèses, la cavalerie peut rendre de services importans, et qu'on y ajoute cette considération déterminante, que la cavalerie est susceptible aujourd'hui d'être perfectionnée au point de manœuvrer aussi régulièrement et aussi habilement que l'infanterie ; on se pénètre de la haute nécessité d'avoir une cavalerie nombreuse ; et l'on ne sera pas surpris de m'entendre avancer que sur une armée de trois cent mille hommes, ce n'est pas exagérer que de fixer le nombre des troupes à cheval, tant en cavalerie légère que de ligne, à soixante-dix mille.

L'infanterie se divise également en infanterie de ligne et en infanterie légère. Quoique la mobilité soit aujourd'hui une des principales qualités qu'on puisse exiger de la première, cependant elle est censée combattre toujours à rangs clos ; la légère est censée, au contraire, combattre toujours éparse. Il est bon que chacune ne sorte pas de son genre ; et suivant cette

maxime, je maintiens qu'il suffit que l'infanterie légère forme le quart de la totalité de l'infanterie d'une armée.

La cavalerie peut se diviser en pesante, mixte et légère : la première, lorsqu'elle est bien composée en hommes et en chevaux, et habile à manœuvrer en grand, est une arme imposante, redoutable, et qui décide souvent du sort des batailles; c'est-là son élément. Excepté ce genre qui lui est propre, excepté aussi le genre propre de la cavalerie légère, qui est de reconnaître à fond un pays dans tous les sens et sous tous les rapports intéressans pour la sûreté et le bien-être de l'armée, on peut affirmer d'ailleurs que les différens services que la cavalerie est susceptible de rendre, et que nous avons indiqués plus haut, sont de nature à être également bien rendus par les trois espèces de cavalerie, pesante, légère et mixte. J'appelle *mixte* une arme comme les dragons, propre à combattre à pied et à cheval. J'ai déjà dit combien les dragons français, qui, par leur constitution, étaient uniques en Europe, devaient se considérer comme une troupe essentielle dans le système de guerre moderne. Au service de l'infanterie qu'ils sont habitués à faire, je voudrais qu'on joignît celui du canon : alors on pourrait les associer à l'artillerie lé-

gère, cette invention admirable de Frédéric II, invention si bien appropriée à l'esprit de la guerre actuelle, et qui cependant est adoptée lentement, et ne l'a même encore été que par deux puissances, par les Russes d'abord, puis par les Français. Ces deux armes réunies, bien d'accord, s'étayant l'une l'autre, et tendant au double but de rendre tous les services de la troupe à cheval et de l'artillerie, pourraient être d'un effet décisif pour l'occupation des positions importantes, l'activité du feu, l'avantage de donner à son feu la supériorité sur celui de l'ennemi dans mille cas où cela est si nécessaire, enfin pour assurer les retraites et protéger une armée dans des situations périlleuses.

Quelqu'utile que soit aujourd'hui l'artillerie, c'est un grand abus que la trop grande multiplication des pièces à la suite des armées, vu l'embarras que ces machines occasionnent, et la cherté de leur transport. Il me semblerait préférable de multiplier plutôt les munitions d'artillerie, afin que le nombre de pièces que l'on traînerait avec soi, réduit autant que possible, fût du moins parfaitement servi. Quant à l'organisation de l'arme de l'artillerie, nulle ne me paraît plus faite pour servir de modèle que celle de l'Autriche, où tous les artilleurs, hommes de confiance, instruits et dévoués,

ont indistinctement le rang de bas-officiers, et ne font absolument pas d'autre service que celui du canon. Il est essentiel aussi que l'arme de l'artillerie, en campagne comme dans les siéges, soit absolument indépendante des autres armes, et ne connaisse d'autres supérieurs dans une armée que le général en chef et son état-major. Ce principe tend à condamner l'usage d'attacher particulièrement un certain nombre de pièces à chaque bataillon d'infanterie : effectivement je ne vois pas la nécessité de cette pratique, pour que la première de ces armes protège efficacement l'autre.

Si, pour éviter l'embarras, il n'est pas bon de traîner en campagne un trop grand nombre de pièces d'artillerie, on en peut dire autant des caissons et des chariots de bagages. En général il faut avoir en vue, dans ce genre, deux sortes d'économie, celle du temps et celle de l'espace; mais il faut bien se garder d'y ajouter l'économie de l'argent, ou, pour mieux m'exprimer, la parcimonie : il faut, au contraire, n'épargner aucuns frais en hommes, en chevaux, en chariots d'une construction aussi légère que solide, où la mécanique la plus savante aura présidé, pour que le transport de l'artillerie s'exécute avec célérité, et pour qu'elle trouve toujours avec abondance, et sans obs-

tacle, les moyens de faire son service. Toute dépense qui tend à procurer la victoire est, en fait de guerre, une véritable économie.

Mais en recommandant de réduire le train de ce qui fait cependant la force des armées, et de ce qui contribue le plus à leurs succès, que dira donc le militaire éclairé sur l'article des bagages de la troupe et des officiers? Sans doute il sera sans pitié à cet égard : à la vérité, il commencera par poser en principe, qu'il faut que le militaire soit bien nourri; qu'il le soit plus solidement, plus abondamment encore en temps de guerre qu'en temps de paix, et qu'il est de nécessité rigoureuse que toutes les dispositions soient faites pour que l'armée tire avec certitude sa subsistance de son pays, ou qu'elle ait la même certitude de la trouver sur le pays ennemi. Mais quand il croira ce devoir du gouvernement rempli, il dira aux militaires de tous grades : « Votre patrie vous » accorde dans son sein une vie aisée et hono- » rable; elle pourvoit encore à votre subsis- » tance quand vous allez braver les dangers » pour elle, précisément pour que vous fas- » siez à sa défense, à sa sûreté ou à sa gloire » le sacrifice de toutes vos jouissances. Le luxe » est la perte et la honte des armées : la pre- » mière vertu du guerrier, c'est la tempérance.

» Oubliez donc en ce moment qu'il existe des » douceurs sensuelles, puisque vous seuls, » entre vos concitoyens, avez le privilége de » goûter le plus doux des sentimens de l'ame, » celui de l'honneur et de la gloire. »

La sévérité du gouvernement et des généraux en chef doit être sans restriction sur cet article. Si l'on tolère le faste des officiers supérieurs, le goût en passera bientôt aux subalternes. Mais, je le répète, qu'on prenne garde de fournir à l'armée le sujet de se plaindre d'injustice ou de parcimonie! On ne lui inspirera pas de vertus quand on aura perdu sa confiance; elle ne sera pas dévouée si elle n'est pas attachée. Autant il faut lui défendre le superflu, autant il faut lui donner le nécessaire en abondance. Nourrissez le soldat, si vous voulez avoir des troupes de cœur et des hommes robustes et sains. Il est indispensable que l'homme qui, physiquement, dépense beaucoup, répare en conséquence. Ne nous abusons point sur une perfection chimérique au-dessus de notre état dans ce monde. Sans doute les vertus de l'homme sont dans son moral, mais la base de son existence est dans son physique : si cette base croule, tout croule avec elle. Il n'y a pas un officier qui ne sache que, parmi la troupe, souvent le cœur est au ventre.

Rien de plus à éviter que les extrêmes. Principe général : Tout homme dont les besoins physiques ne sont *pas* satisfaits ou sont *trop* satisfaits, agit mal au physique et au moral. Encore une fois, nourrissez bien le soldat pour vos intérêts comme pour les siens, et ne souffrez jamais que la consommation des officiers soit aux dépens de celle de la troupe.

La forme légionnaire adoptée par les Romains, et qui renfermait les différentes espèces d'armes, était une institution excellente pour engendrer et maintenir l'esprit de corps, et en même temps parce qu'elle donnait la facilité de disposer tout d'un coup d'un nombre considérable de troupes, propre à tous les genres de service; mais, chez les Romains, l'infanterie, qui faisait la force des légions, était tellement partie principale, que le reste n'était presque rien, et absolument qu'accessoire. Il n'en est pas de même parmi nous. Si l'infanterie est dans nos armées la chose principale entre les principales, il est certain que la cavalerie et l'artillerie sont des choses principales aussi. L'instruction et la perfection des différentes armes exigent donc qu'elles soient réunies en régimens de leur arme respective, et qu'elles manœuvrent souvent entr'elles. Mais, pour réunir l'avantage de la formation romaine

et de la nôtre, on pourrait partager une armée en divisions composées d'un certain nombre de régimens d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, dans la proportion convenable. Chaque division porterait un nom commun, occuperait la même province, aurait le même uniforme, serait commandée par les mêmes officiers-généraux, tirés de son sein, et serait même, autant que possible, composée d'hommes des mêmes contrées. L'esprit de corps s'établirait nécessairement dans chaque division, et le salutaire esprit d'émulation se manifesterait bientôt d'une division à l'autre : les régimens auraient leur temps pour manœuvrer en particulier; ils se réuniraient d'autres fois avec des régimens de la même arme, puis d'armes différentes, puis toute la division, puis les divisions entr'elles, à certaines époques de l'année. De cette sorte, l'instruction particulière et l'instruction générale se perfectionneraient simultanément, et une division formerait un corps d'armée permanent, que le gouvernement trouverait tout de suite à sa disposition dans un cas d'urgence, sans qu'il soit nécessaire de faire venir à grands frais, de distances considérables et de directions opposées, les corps des différentes armes, comme cela se pratique aujourd'hui dans les états de l'Europe,

dès qu'on a besoin d'un rassemblement de troupes. J'ai dit, et je ne saurais trop répéter que la promptitude à rassembler et à faire marcher les troupes, peut décider aujourd'hui du succès d'une campagne. Par cette raison même, la différence du pied de paix et du pied de guerre doit être une chose inconnue d'une puissance militaire qui veut conserver sa prépondérance, jusqu'à ce que les nations européennes aient la sagesse de ne plus s'entre-détruire.

La multiplication des officiers dans les régimens est très-abusive, sous tous les rapports, et pour le bien du service, et pour les finances de l'état, et pour la considération due au rang d'officier. Ce systême vicieux, adopté en France depuis trente ans, et suivi en Russie, a été rejeté avec raison par les militaires allemands. En supposant la compagnie de cent hommes, quatre officiers, savoir, un capitaine, un lieutenant et deux sous-lieutenans, quatre bas-officiers et dix chefs d'escouade, sont en état de conduire parfaitement cette troupe, soit dans les détails de la vie militaire, soit aux manœuvres ou à la guerre.

Faut-il tirer les officiers d'une autre classe d'hommes que les soldats ? Grande question qu'on a souvent essayé de résoudre philosophi-

quement : comme si la philosophie avait quelque chose à faire à cela! Je ne sais ce que c'est qu'une telle question pour des philosophes; mais elle ne peut pas en faire une pour des militaires qui connaissent leur état. Il faut, sans nul doute, que certains hommes soient destinés à être officiers, comme d'autres à être soldats; et il faut qu'un individu puisse être nommé officier dans un corps tout en débutant, comme il faut que d'autres s'habituent à envisager avec tranquillité la perspective d'être soldats toute leur vie. Ce ne sont pas les mêmes fonctions; l'état d'officier exige un autre esprit, une autre capacité, une autre organisation physique et morale que l'état de soldat : il faut donc d'autres hommes pour le remplir.

Mais c'est humilier le simple guerrier qui consacre ses peines et sa vie au service de son pays! Je réponds que je n'humilie aucun individu d'une profession, quand j'honore la profession en général. Je l'ai dit, et je m'expliquerai là-dessus plus formellement encore par la suite : il est nécessaire, si l'on veut avoir un militaire régulièrement et solidement constitué, d'en faire une profession particulière, une classe distincte de la société, dont le rang soit analogue à ses nobles fonctions, et dans laquelle les individus qui la composent trou-

vent physiquement et moralement, et pour le cours entier de leur vie, une existence solide, honnête, recommandable et douce à supporter. Je suppose qu'une telle institution existe quelque part : le soldat qui en sera membre ne se croira pas plus humilié de rester toujours soldat, qu'un artisan n'est humilié qu'il y ait des artistes, un marchand à l'aune, qu'il y ait des banquiers, un procureur, qu'il y ait des juges, le propriétaire d'une ferme de mille francs de revenu, qu'il y ait des gens jouissant de cinquante mille livres de rente. Il faut des distinctions sociales : elles sont dans l'ordre essentiel des sociétés ; elles sont particulièrement de l'essence d'une profession où la plus grande subordination doit être établie. L'homme que les vertus et les services de ses ancêtres rendent recommandable, et qui ne s'est pas rendu indigne de ses pères ; celui qu'une éducation soignée, d'heureuses dispositions, des talens naturels, des lumières acquises, ont formé pour diriger les autres ; celui à qui des circonstances favorables ont permis de développer une ame, une énergie, des sentimens, des vertus que le reste des hommes est loin d'avoir en partage ; celui-là doit être choisi de préférence pour occuper, soit dans le militaire, soit dans les autres parties de l'état social, les places les plus dis-

tinguées : il a d'avance établi une opinion de lui-même, qui le prépare au commandement, et qui dispose ses subordonnés à lui obéir sans répugnance.

Mais vous voulez donc qu'aucun soldat ne soit susceptible de devenir officier? Dieu me garde de proférer une pareille absurdité! Je ne veux d'abord aucune exclusion de droit: les qualités les plus importantes se manifestent plus ou moins tard dans les hommes; le point essentiel est que, par la constitution du militaire, aucunes qualités utiles ou brillantes ne puissent rester cachées dans l'intérieur des individus, et que toutes ressortent avec plénitude et dans tout leur lustre. Les inspecteurs qui viendront fréquemment visiter les corps, qui en examineront les hommes de près, remarqueront celui qui se distinguera par des avantages dont l'état peut espérer de l'utilité; ils noteront cet homme, ils le recommanderont, ils le feront avancer, sans autres égards pour l'ancienneté que de lui donner la préférence à égalité de mérite. Il y a eu, je pense, assez de preuves, et des preuves récentes, que lors même qu'on voudrait s'astreindre à ne rien donner qu'à l'ancienneté dans l'état militaire, il ne se passerait pas une génération que les choses prendraient un autre cours par la force

des circonstances, et qu'on recommencerait à faire des choix et des distinctions. Il est donc plus prudent de régler les événemens par des lois sages, que de se laisser emporter à leur torrent impétueux. En fait d'institution sociale, la plus grande des maladresses (quand ce n'est pas le plus grand des crimes) est d'anéantir celles qui existent : le comble de l'habileté est d'en tirer parti pour les perfectionner. Tout le monde ne peut pas être officier dans une armée, puisque la proportion en est au plus de six sur cent. Il est, par conséquent, d'une nécessité au-dessus de toutes les forces humaines, qu'un grand nombre d'hommes se résignent à être toujours soldats. Montez une institution militaire suivant les principes que je m'efforce de faire connaître comme les seuls vrais, et je réponds que nul individu ne rougira de sa place.

## III.

### *Emplacement de l'armée dans l'état.*

Cette question n'est point indifférente à notre idée chérie d'établir l'*unité* dans la partie militaire. Chez toutes les puissances européennes, le plus grand nombre des troupes est réparti aux frontières des états. Je voudrais, au contraire, que la masse en fût au centre. Il

existe naturellement plus de rapport et d'union du centre aux divers points de la circonférence, que de ces points les uns à l'égard des autres. Si quelques parties des frontières sont menacées, on conçoit qu'il est plus facile d'y porter un prompt secours et d'y former un rassemblement, quand on a la majorité de ses moyens au centre, que lorsqu'il faut faire arriver ces moyens des points les plus éloignés de la circonférence. Dans cette dernière hypothèse, la fatigue est double pour le soldat, la dépense l'est également pour le trésor public, et par là-dessus le citoyen se trouve surchargé par le passage des troupes; enfin, en cas de désastres (considération qu'il faut toujours faire entrer dans les calculs politiques et militaires), en cas d'invasion de votre territoire par l'ennemi, en vous repliant sur votre centre vous trouvez toujours de nouvelles forces, tandis que votre adversaire s'affaiblit dans la même proportion. La perte même de vos plus belles places frontières, loin d'être alors une catastrophe, ne vous ôte que vos moyens accessoires de défense, et l'espoir vous reste de les recouvrer bientôt.

Il me semblerait donc très-avantageux que les grands établissemens militaires, tant pour le séjour des troupes que pour la fabrication

et

et le dépôt de toutes les matières nécessaires à l'existence d'une armée, fussent au centre de l'état. Je voudrais que dans un diamètre plus ou moins alongé, suivant la force d'une armée et l'étendue d'un pays, pussent se trouver réunis les principaux lieux de casernement des troupes, les dépôts de recrues, les magasins de munitions de bouche et de guerre, les haras, les manufactures d'armes, les fonderies, les arsenaux, les hôpitaux militaires et établissemens de retraite; les fabriques de draps, toiles, cuirs, ouvrages métalliques, et généralement tout ce qui est utile à l'entretien d'une armée, tout ce qui peut être à son usage sous les rapports physiques et militaires. Je voudrais que ce *matériel* de la guerre fût dirigé par un comité central composé des premiers officiers-généraux de l'armée. Ce comité rendrait ses comptes au ministre de la guerre, lequel doit toujours résider dans le lieu où est le gouvernement. Le ministre joindrait à sa correspondance avec le comité central, la surveillance générale, la haute direction, la comptabilité des divers établissemens, et de plus tout ce qui concerne le *personnel* de la guerre. Pour conclure, je voudrais encore que toutes les matières relatives aux besoins des troupes, et produites, soit par la culture intérieure, soit

par le commerce du dehors, fussent aussi apportées, déposées et emmagasinées au milieu de l'emplacement de l'armée, et que ce fût le militaire même qui mît en œuvre ce qui sert à son entretien propre, et à ses fonctions dans l'état.

On conçoit que chez une grande puissance qui aurait 3 à 4 cent mille hommes de troupes, l'armée occuperait autour du centre du pays un rayon assez étendu pour se trouver rapprochée des frontières. Cela n'en serait que mieux sous tous les rapports; et parce que son séjour vivifierait également le pays, et parce qu'elle serait plus à portée d'y maintenir l'ordre intérieur, et, en temps de guerre, de voler promptement à sa défense. J'ai déjà parlé du partage de l'armée en grandes divisions composées de plusieurs régimens des différentes armes. A partir du centre, et à un rayon convenable pour que les établissemens concernant le matériel de l'armée eussent toute la possibilité d'extension nécessaire, commencerait la première ligne des établissemens des divisions qui seraient réparties par provinces dans des garnisons permanentes. Bien loin de vouloir priver les militaires des douceurs de la vie civile, je voudrais, au contraire, qu'ils les trouvassent toutes réunies dans les lieux de leur

domicile; qu'on encourageât parmi eux les mariages, et qu'ils formassent entr'eux une grande famille au milieu de la société. Dans ce nouvel ordre de choses, le service des places frontières se ferait en attitude de guerre et comme pour marcher à l'ennemi. Le séjour dans ces places serait considéré comme un service de campagne. Les dépôts des régimens resteraient dans leurs lieux de résidence fixe. Les troupes viendraient par détachemens militaires occuper, pour un temps, les places frontières. Elles se relaieraient pour ce service de six mois en six mois, ou d'année en année. Là, toujours armées, et dans une activité constante, elles ne seraient occupées que de travaux militaires. Elles camperaient et manœuvreraient pendant l'été et au commencement de l'automne; l'hiver et le printemps elles travailleraient aux fortifications, aux grandes routes, aux canaux, aux défrichemens, à la construction des établissemens militaires. Celles restées dans l'intérieur se livreraient, pendant ce temps, à des travaux semblables. Elles n'auraient de moins que les campemens, les exercices et les manœuvres. Du reste, on présume bien que, quoique j'aie indiqué le placement des fonderies de canons et des manufactures d'armes au centre de l'état, je regarde comme une

nécessité indispensable que les places frontières renferment de grands dépôts de matériaux de guerre, des magasins de tous genres, des arsenaux, des hôpitaux, tout ce qui peut enfin assurer la vie et la sûreté des troupes, et leur fournir des moyens d'attaque et de défense prompts, efficaces et abondans.

## I V.

### *Education, vie et occupations des militaires.*

Je viens déjà de parler des différens genres d'occupations auxquelles on pourrait appliquer le militaire. Je crois qu'en général, et conformément au systême du plus beau des modèles, de l'ancienne Rome, autant il serait dégradant pour les militaires d'être employés à quelques services ou à quelques métiers comme mercenaires, autant il est noble et grand pour eux, il est de leur devoir spécial de vaquer sans répugnance et sans dégoût à tout ce qui est d'une utilité publique, et d'affronter les fatigues aussi bien que les dangers pour la cause et le bien de la patrie. Ainsi les attributions exclusives du militaire devraient être : la confection des grands chemins, les jonctions de rivières, les canaux, les défrichemens laborieux, le creusement des ports, les constructions de villes et de forteresses, les

navigations lointaines, voyages, découvertes, fondations de colonies par terre et par mer; à côté de cela, tous les genres de fabrication et tous les métiers pour le service propre et les besoins particuliers de l'armée; plus le maintien de l'ordre intérieur, la police publique, la poursuite des brigands, la destruction des bêtes féroces, enfin la défense de la patrie, la guerre et les conquêtes. On ne se plaindrait pas qu'une armée nombreuse, ainsi employée, fût à charge à l'état. Voilà quelles étaient chez les Romains, où tout citoyen naissait soldat, les occupations des militaires; et voilà plus de services utiles qu'il n'en faut pour expliquer la haute estime que ces fiers républicains faisaient de la profession des armes, et rendre raison du lustre qu'ils lui accordaient. En un mot, une fonction n'est à dédaigner par un homme délicat sur le point d'honneur, que lorsqu'elle tend à un but individuel, ou même partiel, et qu'elle rentre alors dans la classe des emplois serviles et mercenaires. Elle est sublime, elle relève l'homme, quand elle est la charge de tout un corps pour l'utilité générale.

Mais qu'on pèse bien ces derniers mots. Si véritablement on veut que les fonctions pénibles et multipliées que j'attribue au mili-

taire, l'ennoblissent à ses propres yeux et aux yeux de ses concitoyens (ce qui est un point d'une haute nécessité), il faut que ces fonctions n'appartiennent absolument qu'à lui, et qu'il ne les partage avec aucun ordre de citoyens dans l'état. Il faut, en conséquence, que l'instruction et les talens des officiers les rendent capables de diriger tous les genres de travaux dont je viens de donner l'énumération, et que tout individu qui se sentira des moyens et de l'inclination pour l'une de ces parties, qui voudra en faire son état et qui aura dirigé ses études en conséquence, soit incorporé de droit et d'obligation dans l'ordre militaire, et n'ait qu'à cette condition la possibilité de suivre la carrière qu'il se sera choisie. Dès l'instant que ces carrières ne seront parcourues que par des hommes décorés du titre d'officier, je réponds qu'elles deviendront honorables; et dès l'instant que le soldat ne se verra dirigé dans ses travaux que par ses frères d'armes et ses chefs naturels, il y vaquera sans murmure, et finira par y trouver du charme.

Mais quelle multitude de connaissances ces nouvelles occupations n'exigeront-elles pas dans la classe des militaires, et à combien de qualités et de vertus ne faudra-t-il pas former ou préparer leurs ames? La nomenclature en

est immense sans doute, mais elle n'excède pas les forces humaines. J'ai indiqué à l'article de l'éducation nationale, de quelle manière on pourrait parvenir à s'assurer de l'inclination d'un enfant pour telle ou telle profession. Le militaire sera toujours celle de la société qui, en Europe, courra le moins le risque de manquer de sujets; et ceux qui s'y seront dévoués parce que la tournure de leur esprit et de leur caractère les y aura portés, feront bien un métier qui sera de leur goût et de leur choix, lorsqu'on aura tout disposé pour que ce métier soit honorable et intéressant. Indépendamment de ce fonds de sujets tirés de toutes les classes de la société, l'encouragement des mariages parmi les militaires produirait une quantité d'enfans qui, par l'esprit d'imitation naturel à l'homme, élevés au milieu des armes, se donneraient presque tous à l'état de leurs pères; quoiqu'il dût être aussi sévèrement observé pour ceux-là que pour ceux des autres citoyens, de ne point contraindre leur vocation. Dès l'âge de huit ans, ces enfans passeraient dans des écoles militaires, où toutes les sciences mathématiques et physiques, les langues, la géographie, l'histoire, l'économie politique, et tous les exercices du corps, leur seraient soigneusement enseignés : voilà pour la culture de l'esprit.

Il n'est pas de l'essence de cet ouvrage d'entrer dans les détails de tout ce qu'il faudrait faire pour inspirer ensuite à cette jeunesse militaire la religion, si propre à élever et vivifier l'ame du guerrier; l'honneur, qui est le véhicule de la profession militaire; la tempérance, qui est en quelque sorte comme l'enveloppe et le complément de toutes les vertus propres à cet état. Si l'on peut graver dans l'ame du guerrier ces trois bases fondamentales de sa moralité, l'on verra bientôt naître de ce terrain fécond, la probité, le courage, la grandeur d'ame, le désintéressement, la délicatesse, l'amour de la patrie, le respect pour les femmes, l'enthousiasme de la gloire, l'exactitude enfin et la facilité à remplir ses devoirs. On a fait assez de bons livres sur la méthode à suivre pour former les hommes : ce ne sont pas les théories qui manquent, mais bien des instituteurs vertueux, courageux, patiens et zélés pour le bien de leurs semblables. Ce serait dans le cours de l'éducation que recevraient les enfans dans les écoles militaires, qu'on découvrirait ceux qui seraient propres aux emplois supérieurs, et ceux que la nature aurait condamnés à rester dans les emplois subalternes. En conséquence de ces observations, on assignerait à chacun son lot avec autant d'équité que possible.

J'entends se récrier et dire : Tout cela est impraticable dans l'exécution. J'ignore comment on le prouverait : je sais seulement que cette pernicieuse maxime est moderne, et qu'elle n'a jamais été proférée chez les anciens peuples qui ont fait de grandes choses. Je sais encore que les difficultés s'aplaniraient bien pour l'homme, que les impossibilités disparaîtraient promptement de devant lui, si jamais les institutions sociales avaient reçu l'organisation la plus régulière, et si l'amour du bien et celui des devoirs pouvait devenir un sentiment dominant dans les ames, et se tourner en habitude. Nous sommes toujours étonnés du tableau que l'histoire ancienne nous fait des beaux jours de certains peuples. Leur secret était moins d'être habiles, que d'être vertueux. Malheureusement l'histoire des temps modernes n'offre rien de semblable. Nos ancêtres, les conquérans de l'Empire Romain, étaient des barbares remplis de vices et de préjugés. Nous sommes parvenus à la civilisation par les lumières, et non par les mœurs, par la force de l'esprit, et nullement par l'inclination du cœur. De l'épais bourbier de ténèbres et de corruption où l'Europe a été plongée, depuis le quatrième jusqu'au quinzième siècle de notre ère, il est resté aux Européens

beaucoup de penchans et d'opinions tenant de l'état de barbarie, une grande indifférence pour la vertu, une indolence à bien faire, une notion ridicule des vrais devoirs de l'homme, et peu de force d'ame sous le rapport purement moral. C'est bien parce que tous ces obstacles nous cachent la lumière et la vérité, que nous ne concevons rien aux vertus magnanimes des beaux siècles de l'Egypte, de la Perse, de la Grèce et de Rome. Notre esprit admire, notre raison ne peut refuser son assentiment; mais nos ames n'ont pas l'énergie nécessaire pour s'élever à cette hauteur.

Avec la multitude d'occupations actives et vigoureuses que j'impose au militaire, on conçoit qu'il faut que sa vie et son entretien physique ne lui occasionnent jamais ni inquiétude ni souffrance. Les besoins physiques sont un retard continuel au développement des forces et des facultés de l'homme. J'ai déjà dit que si l'on voulait avoir des soldats sains, vigoureux, agiles et courageux, il fallait avant tout leur donner une bonne et solide nourriture. Ce qu'il en coûtera de plus sera autant d'épargné sur les hôpitaux, les remèdes, les recrutemens pour remplacer les soldats morts par toutes sortes de maladies qui ont leur principe dans la misère. Par la même raison, l'on

ne saurait trop s'occuper de soigner l'habillement, les logemens, le chauffage, la salubrité des corps-de-gardes et des prisons, et veiller en général à ce que l'homme respire constamment un air pur; qu'il ne souffre point, sans pouvoir s'en garantir, des vicissitudes variées de l'atmosphère, et qu'il soit tenu proprement. N'épargnez pas les forces d'un homme, mais sachez les faire naître, les entretenir et les réparer. C'est à la guerre sur-tout, qu'on ne saurait trop multiplier les précautions pour que l'homme ait une nourriture abondante, des boissons restaurantes, des vêtemens sains et commodes, pour que ses membres conservent leur vigueur et leur agilité, et pour que le mauvais air ne le pénètre pas de ses malignes influences. Annibal gagna la bataille de la Trébie, parce qu'il se battit avec des hommes qui avaient chaud et qui avaient bien mangé, contre des hommes transis de froid et qui étaient à jeun. On ne saurait trop étudier et imiter les pratiques de ce grand homme pour l'entretien de son armée. Nous sommes toujours étonnés des grandes choses que les Philippe, les Alexandre, les César, les Trajan, et de nos jours les Albuquerque, les Henri, les Gustave et les Turenne, ont exécutées avec des moyens très-faibles contre des forces

infiniment supérieures; c'est qu'ils avaient soin de leurs troupes. Les plus grandes facilités pour le remplacement des soldats, ne valent pas la conservation de ceux qui existent. Un soldat formé au moral et au physique, est un être précieux, que dix recrues ne remplacent pas.

Mais avec ce systême, quelle énorme dépense ne va pas occasionner l'armée!... Premièrement, que l'on veuille bien considérer que moyennant tous les grands objets d'utilité auxquels je veux employer l'armée, quand même son entretien coûterait en argent le double de ce qu'il pourrait coûter dans l'état actuel des choses, pour le même nombre d'hommes, le fisc y gagnerait beaucoup encore, à cause des autres dépenses que l'armée lui épargnerait. En second lieu, quand j'exige que les soldats, jeunes ou vieux, en activité de service ou invalides, les femmes de troupes, les enfans mêmes suivant leurs forces, fabriquent généralement et mettent en œuvre toutes les matières et tous les objets qui peuvent être à l'usage de l'armée, soit pour son entretien, soit pour ses différentes fonctions, je crois que je fais encore une assez grande épargne à l'état. En troisième lieu, je m'écrierai toujours : Gonflez moins la tête, et répartissez plus égale-

ment la substance sur tout le corps! Pourquoi faut-il du luxe aux généraux, quand ce luxe n'est pas militaire? Qu'ils aient des chevaux superbes, des uniformes chargés d'or, des chapeaux panachés, des armes éclatantes; j'y consens; cela doit être, et cela est bon. Mais à côté de ce faste qui leur convient et qui leur est propre, qu'ils aient la simplicité et la sobriété du soldat. Le général qui sera digne de ce nom par son génie et ses talens, ne peut que gagner dans le cœur de ses troupes en menant le même genre de vie qu'elles. Annibal couchait par terre au milieu de ses compagnons d'armes; mais quand il se levait, la terre qu'il avait foulée reconnaissait son vainqueur. Le siècle dernier offre un modèle admirable pour l'organisation de la partie supérieure d'une armée : c'est le corps des généraux de Frédéric. Que l'on voie après cela ce que ce grand homme a fait, et comment il a été servi!

## V.

*Rang du militaire dans l'ordre politique. Sa législation particulière; discipline; punitions; récompenses.*

Après les fonctions aussi honorables qu'importantes que nous avons reconnu devoir être l'attribution du militaire dans l'état social,

nous ne pourrions pas admettre que cette classe pût être considérée comme inférieure à aucune autre. D'ailleurs, spécialement chargée de les maintenir toutes dans les bornes où elles doivent rester pour que l'ordre ne soit point altéré, et pour que la société dure et prospère, comment remplirait-elle cette tâche importante si quelqu'autre classe pouvait se croire au-dessus d'elle, et jouissait de prérogatives dont le militaire fût privé? L'égalité la plus parfaite doit donc régner à cet égard entre cette classe et toutes celles qui occupent le premier rang dans la hiérarchie sociale. Il est, en un mot, de principe, qu'elle ne soit dans l'état au-dessous d'aucune autre classe, et que sans avoir le droit ni la possibilité d'en écraser aucunes, même les plus inférieures, elle ne se voie surpassée par aucunes, même les plus élevées.

C'est ce juste équilibre qu'un gouvernement sage et prudent maintiendra mieux encore que les constitutions les plus parfaites. Cependant s'il est une constitution qui puisse aider ou suppléer aux efforts du gouvernement à cet égard, c'est sans doute celle de la division de la société en classes, qui toutes restreintes à leurs droits et à leurs fonctions propres, ne pourraient ni s'humilier, ni se dominer réci-

proquement, et qui par cette raison même conserveraient tout à-la-fois la liberté publique et individuelle, le sentiment d'honneur et d'estime de soi-même dans les particuliers, joint au sentiment de respect que l'on doit aux fonctions les plus essentielles à la marche de la société et à sa conservation.

Mais pour le maintien des prérogatives de toutes les classes de citoyens, et celui même des franchises individuelles des militaires considérés comme hommes et comme citoyens avant de l'être comme soldats, il se présente ici la question suivante, savoir : jusqu'à quel point le militaire pourra-t-il être soustrait à la législation et à la justice civile qui astreint tous les ordres de l'état, et jusqu'à quel point en sera-t-il dépendant?

Il me semble que dans tous les cas de délits commis par un militaire à l'égard d'un citoyen ou à l'égard d'un autre militaire, lorsque ces délits se rapportent en quelque chose au civil, et qu'ils sortent de la classe de ceux qui ne concernent que l'ordre intérieur et la constitution propre de l'armée; il me paraît, dis-je, qu'alors les délits doivent être constatés et jugés par le civil, et nullement par le militaire, et qu'il est même très-important d'empêcher que la classe militaire puisse, dans ce cas, sous-

traire un de ses membres à la justice commune. Dans ce qui concerne sa discipline particulière, le militaire jugera seul et en dernier ressort. Mon principe, quant à la discipline, s'éloignera des idées ordinaires; car, par-là même que j'exige que l'armée mène une vie très-régulière et très-sévère, je prétends que sa discipline intérieure doit être fort douce, et que toutes les fautes contre l'exactitude du service, même à quelques égards contre la subordination, doivent être traitées avec indulgence, quand elles ne partent que d'un oubli, et non d'un vice inhérent au sujet. Or, je soutiens que dans une armée constituée comme j'en ai donné le modèle, où le militaire attaché à une professsion dont il aura lieu d'être satisfait et honoré, se verra sans dégoût astreint à des devoirs rigoureux, parce qu'il trouvera dans son état même mille dédommagemens à ses peines; je soutiens, dis-je, que dans une telle armée, rarement les fautes auront leur source dans des vices, et qu'il est très-possible de monter l'esprit de corps des soldats au point qu'ils n'aient pas besoin d'une discipline plus rigide, que celle que nous voyons exister parmi les officiers dans toutes les armées européennes. Et quel service n'aura-t-on pas lieu d'attendre d'hommes ainsi rem-

plis

plis d'honneur, et trouvant dans leurs chefs des pères et des amis, et non des maîtres.

Mais lorsque la voix de l'honneur n'a plus aucune force sur l'ame du soldat, soit par la faute de la constitution militaire, soit par la sienne propre; si l'on veut malgré cela le maintenir sous les drapeaux, alors il est clair que la discipline qui l'*animalise* davantage est la meilleure. Si, au contraire, dans une armée constituée suivant les vrais principes, vous voyez un homme absolument inaccesible aux nobles sentimens de l'ame, flétrissez-le par des punitions infamantes, et chassez-le d'une classe que sa présence outrage.

En conséquence, dans notre armée, les punitions ordinaires seront rares et douces, les punitions extraordinaires terribles et décisives. Quant aux récompenses, elles ne seront données que lorsqu'elles seront très - réellement méritées; mais elles ne tromperont jamais l'attente de celui qui aura fait ses efforts pour les obtenir. Ce grand ressort des ames, si bien manié par les anciens, n'est connu dans les sociétés modernes, la plupart du temps, que pour devenir un abus. Il en résulte qu'on ne cherche point à mériter les récompenses par des services réels, et qu'elles ne produisent point l'effet d'exciter à se dévouer au bien public.

## V I.

### *Mode de recrutement; manière de compléter l'armée.*

L'ensemble de mon système tendant à donner de la consistance au militaire, à en faire un état solide, brillant et utile, à attacher les individus à une profession où ils peuvent rencontrer une existence heureuse, on pense bien que je dois admettre pour première condition, pour premier mobile d'une institution de ce genre, le goût des individus pour leur état et la pleine adhésion de leur volonté au choix qu'ils en font. Je n'ignore pas les circonstances orageuses, difficiles et forcées où peut se trouver une nation; et je sais qu'un gouvernement est quelquefois obligé d'employer des moyens de vigueur extraordinaires pour sauver l'état, et pour le raffermir quand il a reçu une forte secousse. Je n'entends donc point parler ici de ces circonstances heureusement rares dans l'histoire des peuples; je ne parle que pour l'état habituel d'ordre et de tranquillité des sociétés. Or, dans cet état habituel, moyennant l'organisation que je donne au militaire, je suis persuadé qu'un état ne peut pas manquer de soldats; et d'après cette conviction, je regarde le système du recrutement volontaire

par engagement, comme susceptible de produire des troupes beaucoup meilleures que les enrôlemens forcés, les conscriptions et les milices.

## V I I.

### *Mouvement des troupes dans l'intérieur de l'état; leur transport aux frontières.*

C'est un article très-important de l'organisation et de l'administration d'une armée, que le mouvement des troupes dans l'intérieur de l'état ou vers les points de la circonférence où leur présence est nécessaire. On conçoit, 1.° combien il est essentiel que ce mouvement se fasse avec ordre pour éviter que les citoyens ne soient surchargés par le logement des gens de guerre, et que cependant leur transport coûte le moins cher possible au trésor public. 2.° De quelle importance majeure il est que ce mouvement soit fait avec ensemble et rapidité, pour frapper plus efficacement au but, soit qu'il s'agisse de remettre l'ordre dans quelques points de l'intérieur, soit que l'objet du mouvement soit de marcher à l'ennemi.

Plus il y aura d'incertitudes et de variations dans les ordres donnés aux troupes pour se mettre en mouvement, dans les routes qu'elles doivent tenir, dans les fournitures à leur faire

sur leur route; plus on aura mis de négligence à combiner la quantité de celles qui doivent marcher, de sorte qu'arrivées à leur destination, le nombre s'en trouvera tout d'un coup insuffisant; et plus le mouvement des troupes sera une source de vexations pour les sujets, de déprédations dans un pays, de désordre et de licence pour l'armée, enfin, de frais pour l'état. On a souvent intérêt à ménager l'habitant du pays ennemi; à plus forte raison chez soi doit-on user à son égard de douceur et de précaution. Il est du plus mauvais esprit que le bourgeois regarde le militaire comme un être onéreux pour lui, et que le militaire croie voir dans le bourgeois un homme qu'il peut vexer à son gré. Cependant parcourez l'Europe, et vous verrez ces sentimens exister dans les armées et dans les sujets des différentes puissances, chacun pour ce qui le concerne. Rien ne tendrait plus directement à anéantir ces préjugés funestes, qu'une bonne organisation des moyens de transport de l'armée dans l'intérieur d'un pays; car c'est particulièrement à l'occasion de ces mouvemens que le militaire se trouve avoir avec l'habitant, des rapports, qui font naître entr'eux de la discorde et des haines. Je ne connais pas de modèle des idées que je vais proposer sur cette organisation, et par cette

raison je ne les présente qu'avec crainte, et m'en référant au jugement des connaisseurs.

Le système que j'ai développé sur l'emplacement central de l'armée et sur l'arrivée successive et périodique des régimens composant les divisions dans les places frontières, nous conduit déjà à concevoir dans l'armée un mouvement habituel et régulier qui tend à faciliter singulièrement le transport des troupes; car on fait toujours mieux ce que l'on fait sans cesse. Suivant le même système l'armée devant être constamment sur le pied de guerre, toujours prête à marcher, habituée à le faire sans faste et sans suite, puisque tout l'attirail des ménages restera aux dépôts des régimens, lesquels dépôts ne quitteront pas les garnisons permanentes; il résultera nécessairement de toutes ces dispositions que les marches s'exécuteront avec bien moins d'embarras, bien plus d'ordre et de rapidité.

De plus, nous avons vu qu'une des principales occupations de l'armée devrait être celle des grands travaux d'utilité publique. La confection des routes occuperait le premier rang parmi ces travaux, puisque les militaires seraient les premiers à profiter de leur perfection. On renouvellerait donc les voies militaires des Romains. On cesserait une fois d'être

comme des pygmées vis-à-vis de ces géans. Quand on voit les vestiges des travaux exécutés par les mains triomphatrices de l'univers ; quand on pense qu'en dépit des ravages du temps et des hommes, malgré l'abaissement ou l'exhaussement des terres opérés par différentes révolutions physiques ou par le travail continuel de la matière sur elle-même ; et malgré les dévastations de ces nuées de barbares qui sont venus saccager l'empire romain, et qui après avoir tout ruiné n'ont rien reconstruit ni réparé pendant douze siècles ; quand, dis-je, on considère qu'en dépit de cette multitude de causes de destruction les traces des voies militaires des Romains sont encore sensibles dans une foule de lieux ; quelle opinion élevée ne conçoit-on pas de ces hommes, et quelle faible idée au contraire ne prend-on pas de nous, qui devant traîner à la suite de nos armées une artillerie d'un poids énorme, n'avons pas encore pu construire dans toute l'Europe une route qui fût à l'abri de cette épreuve, et qu'on pût citer pour sa solidité ? Mais si l'on porte ses regards plus avant dans l'antiquité, et qu'on s'arrête devant les travaux d'architecture de tous genres des Babyloniens, des Egyptiens, des Perses et des Grecs, on sera obligé de convenir que les peuples modernes, comparative-

ment aux anciens, ont bien peu de cette audace de génie qui fait concevoir de grandes choses, de cette constance de caractère qui fait persévérer dans les entreprises, et de cette force de corps qui les fait achever.

Pour l'avantage des finances de l'état, pour l'utilité générale et pour la plus grande prospérité du service militaire en particulier, employons donc nos soldats à renouveler devant nos yeux le tableau des voies militaires romaines. Qu'il y ait sur ces chemins, de distance en distance, de grands et solides bâtimens qui serviront au logement de la troupe et qui marqueront les stations; que ces asyles renferment des approvisionnemens toujours subsistans de paille et de couvertures de laine pour coucher les soldats; de fourrage pour les chevaux; de farines et de toutes espèces de légumes, de biscuit, de viandes salées, d'herbages cuits, de chou-croûte et autres préparations de ce genre, de poisson salé ou mariné, de sel, d'épiceries, de vin, d'huile, de vinaigre, de fruits secs pour la nourriture de la troupe et des officiers; qu'il y ait aussi des chambres pour ces derniers, mais simples et sans décoration; que moyennant toutes ces dispositions, les marches dans l'intérieur se fassent avec le même appareil militaire, la même discipline,

deux états différens, et serait toujours sur le pied de guerre. Chaque division militaire aurait ses places frontières correspondantes (et ce serait bien entendu les plus voisines) où les troupes se rendraient successivement, et qui deviendraient pour elles des points de rassemblement et de ralliement irrévocablement prévus et déterminés. Là, tout serait préparé pour recevoir la troupe, afin qu'elle pût séjourner, ou au besoin se porter plus loin, et les magasins en tous genres seraient toujours fournis de telle sorte, qu'une armée serait en mesure d'entrer en campagne, à un ordre subit, avec la même facilité qu'un régiment sort de sa garnison. Les munitions de guerre, les armes, habillemens, outils, ustensiles, ne subissant point ou peu d'altération par le séjour dans les magasins, il serait aisé d'être toujours complètement approvisionné de ces choses; et quant aux vivres, je ne vois pas pourquoi on rejetterait l'idée de nourrir une armée en campagne comme des hommes de mer, sauf à se procurer des subsistances fraîches aux dépens de l'ennemi.

Une administration qui tiendrait des fonds du gouvernement, serait chargée de tous les genres d'approvisionnemens de l'armée, des vivres, du logement, de l'habillement, du transport, de la fourniture et entretien des ma-

gasins, des chevaux, des fourrages, des voitures, des chariots, et même des armes. Cette administration serait composée de militaires mêmes qui y trouveraient l'avantage de tirer parti de leurs fonds, et qui apprendraient leur métier. Les ouvriers et tous les gens chargés de ce service seraient des soldats, ou du moins feraient partie de la classe militaire. Quant aux fonds nécessaires pour cet important objet, le gouvernement les trouverait dans un impôt qui remplacerait celui que les particuliers payent en nature pour le logement des gens de guerre; mais il les trouverait plus sûrement encore dans une sage économie.

## VIII.

*Armure, habillement, équipement des troupes des différentes armes; rassemblemens, campemens, manœuvres, sysême général de tactique.*

Si quelque chose peut contribuer à la considération de la masse des citoyens pour le militaire, je maintiens que ce sont des uniformes brillans. L'homme se prend et s'attache par les sens. Un bel habit relève celui qui le porte, lui donne de lui-même une idée avantageuse, et il l'inspire aux autres par son assurance. Il

est bon que le militaire attire les regards du public; que ses exercices soient des spectacles imposans; qu'il figure majestueusement dans toutes les grandes solennités civiles, politiques et religieuses; qu'il ait des étendards éclatans de richesses; que sa musique pénètre les ames, inspire aux guerriers mêmes le courage et l'enthousiasme, aux spectateurs le respect et l'admiration. Il faut sur-tout que ses armes soient resplendissantes, afin qu'il sache que c'est là ce qui fait son lustre et sa gloire, et que les autres soient convaincus que c'est par-là qu'il est redoutable. Du reste, aujourd'hui que toutes les précautions par lesquelles on cherchait autrefois à garantir l'homme de l'atteinte des armes blanches, sont inutiles avec les armes à feu, le principe général pour les habillemens des troupes de toutes armes, est qu'ils soient de tissus souples, durables et légers, faits de manière à laisser à l'homme la plus grande liberté de respiration et de mouvement de ses membres; que sur-tout la tête et les pieds soient à couvert de la cruelle humidité de notre Europe, fléau que, dans leurs beaux climats, les armées anciennes eurent bien moins à redouter que nous. Je serais même d'avis que, pour s'en garantir, et en général pour assouplir et fortifier les membres du soldat, on

renouvelât dans nos armées l'usage de se frotter le corps avec des graisses et des huiles. Les Hongrois n'ont pas encore tout-à-fait abandonné cet usage : ce sont les hommes les plus beaux, les mieux faits et les plus forts de l'Europe.

Il faut que les armes offensives soient légères et d'un maniement facile. Le fusil ne doit avoir que le poids suffisant pour donner de l'aplomb au soldat sous les armes, et mettre de la précision et de l'ensemble dans les mouvemens de l'exercice. Mais de quelque importance que puisse être cette considération, elle cède bien à celle de rendre les marches moins fatigantes, et de mettre le soldat à même de faire un usage commode et efficace de son arme pour attaquer ou pour se défendre. Je pense, au surplus, que le fusil armé de la baïonnette pour l'infanterie, le sabre pour la cavalerie de ligne et la légère, le sabre et un fusil d'un calibre moindre que ceux de l'infanterie, pour les dragons, sont les seules armes nécessaires à conserver. Pourquoi en admettre d'autres, dès-lors qu'on n'est pas dans le cas de s'en servir? La guerre est, de tout ce qui se fait dans les sociétés humaines, la chose où les objets utiles font le mieux sentir leur utilité, et où les inutiles peuvent être le plus nuisibles,

tout ce qui, dans le système actuel de la guerre, est bien plus essentiel que la perfection des manœuvres de chaque régiment en particulier. Cette précision qu'exigent les faiseurs modernes, et par laquelle ils prétendent faire mouvoir une troupe, sur le terrain, avec autant de symétrie et d'ensemble que des morceaux de bois sur une table de théorie; cette grande régularité, dis-je, sera considérée comme un avantage fort peu réel par ceux qui auront bien saisi le fil de mes principes. Quatre choses sont importantes à obtenir aujourd'hui : 1.° De mettre de la rapidité dans les manœuvres et d'éviter l'embarras et la confusion que les différentes armes, faute d'être suffisamment exercées, pourraient s'occasionner entr'elles. 2.° D'habituer l'infanterie à un pas égal, et la cavalerie à une allure égale. 3.° De rompre les troupes à exécuter, en quelque nombre qu'elles soient, moins d'une manière brillante que d'une manière prompte et facile, les importantes manœuvres de formation et de déploiement des colonnes. 4.° De les exercer à conserver l'alignement d'un grand front dans la marche en bataille. Il importe que l'infanterie ait un tel usage de son fusil, que jamais la charge ou le tiré ne la dérange dans ses manœuvres. Il faut qu'elle sache con-

server son feu tant que ses officiers le jugent convenable, et que ceux-ci, par des propos indiscrets et par des remarques sur les mouvemens des autres troupes, et les dispositions des généraux, ne jettent pas l'inquiétude ou l'indécision dans l'ame de leurs soldats. Le sublime de l'esprit militaire serait, que la troupe remplie de confiance et animée du desir de faire son devoir, tendît toutes ses facultés vers ce seul objet, et que la perte ou le gain d'un combat fussent pris par le soldat avec autant de calme et de sang-froid l'un que l'autre. Que résulterait-il de là? Premièrement, que l'enthousiasme ne ferait jamais commettre de fautes après la victoire; en second lieu (et ceci est bien autrement fait pour être apprécié), que la perte d'une bataille ne serait jamais désastreuse. Les hommes sont encore assez faciles à conduire dans le succès; le comble de l'art est de les contenir et de les diriger dans les revers.

L'usage facile que l'infanterie doit savoir faire de son arme dans toutes les circonstances, il faut que la cavalerie sache le faire de ses chevaux, et que ses manœuvres ou son choc ne manquent par leur effet, comme cela arrive souvent, faute de la part des cavaliers d'être assez maîtres de leur monture. Il est certain que tout cela ne s'obtiendra pas des troupes

sans une instruction préalable, qu'elles n'acquerront que dans les écoles des régimens et dans leurs exercices particuliers; mais il n'y a que leur réunion qui pourra donner la perfection à la chose; et l'on voit que ce genre de perfection est d'un résultat bien autrement important et décisif, que le fini et le brillant que les faiseurs voudraient introduire dans les manœuvres de chaque régiment pris individuellement; qualités futiles qu'on ne peut faire acquérir aux troupes qu'en y sacrifiant un temps précieux dont la perte ne se répare plus.

On n'aurait pas disputé avec acharnement depuis cent cinquante ans sur un systême de tactique; on n'aurait pas tant écrit sur l'ordre mince et l'ordre profond, si l'on s'était attaché à mieux saisir l'esprit de la guerre moderne vue dans son ensemble. Les partisans de l'ordre profond veulent-ils introduire de nouveau parmi nous les bataillons épais, les lourds escadrons et tout le systême phalangite? Alors il est certain que ces dispositions ne sont pas aussi compatibles avec les armes à feu que celles de l'ordre mince; puisque nous avons reconnu comme une principale cause de succès, l'avantage d'occuper une grande étendue de terrain, de couvrir, de dominer un pays, et de faire valoir son feu en établissant la possi-

bilité de multiplier les coups. Or, non-seulement une phalange occupe un plus petit espace et distribue moins de feu qu'une ligne, mais encore elle offre bien plus de prise à celui de l'ennemi. D'un autre côté, si l'ordre mince doit nous mener à la prodigieuse expansibilité et au débandage de la manière de combattre en tirailleurs, c'est un abus intolérable et bien plus dangereux. En divisant à l'excès vos forces, vous les épuisez, vous les rendez nulles. Un ennemi habile jettera le désordre dans vos troupes, les coupera, et vous fera une multitude de prisonniers, sur-tout s'il a une cavalerie supérieure à la vôtre. Le systême du feu exige donc la réunion de l'ensemble et de la mobilité. Mais il exige aussi que l'on se serre ou que l'on se développe suivant les circonstances; et en cela plus incertain que le systême des armes blanches, sa perfection dépendra toujours beaucoup de la présence d'esprit des officiers-généraux et de l'instruction des subalternes.

J'ai dit plus haut combien la formation et le déploiement rapide des colonnes dans toutes sortes de terrains, me paraissait aujourd'hui, en fait de tactique, la manœuvre décisive, la manœuvre par excellence. Si votre cavalerie sur-tout sait bien exécuter ces mouvemens,

elle vous rendra les plus importans services : elle étonnera l'ennemi, lui inspirera le trouble et la frayeur; et pendant qu'elle mettra vos flancs à couvert de ses atteintes, elle inquiétera, elle culbutera les siens, elle vous mènera par cette route à une victoire certaine. Lorsque deux armées se rencontreront en plaine, il faut s'efforcer de prendre promptement sur son adversaire l'avantage de l'ordre de bataille oblique. Si l'ennemi vient à vous en ligne droite, vous avez l'espoir fondé de le rompre et de le couper; s'il vient en colonne, vous l'enveloppez; s'il prend le même ordre de bataille que vous, la rapidité des manœuvres, la supériorité du feu, celle de la cavalerie, vont décider entre vous deux. Il est difficile d'assigner des principes fixes sur la manière de se mouvoir dans un pays coupé. Un général expérimenté agit suivant les circonstances; mais le principe général est constamment, et dans tous les cas, de dominer un pays par le choix des positions, et par la répartition habile des troupes, plus encore que par leur nombre. Le résultat de ce principe est, pour celui qui s'en pénètre, de lui donner la supériorité du feu, je pourrais ajouter celle des subsistances; et toutes choses à-peu-près égales d'ailleurs, ces deux avantages sont décisifs aujourd'hui.

Ayez une constitution militaire telle que celle dont j'ai, bien imparfaitement sans doute, esquissé le plan : elle vous formera des troupes lestes, exercées et braves ; elle vous donnera des officiers instruits, qui auront ce genre de courage que rien ne peut étonner ; c'est-à-dire que, pleins de confiance dans un bon systême de guerre, et dégagés de la prétention de briller par des actions d'éclat qui ne seraient pas utiles, ils conduiront leur troupe au milieu du feu le plus terrible, avec ordre, ensemble et précision, vers le but marqué par les généraux. Entre deux armées, celle qui sera la mieux dirigée suivant ces maximes, arrivera infailliblement au but, lequel est moins aujourd'hui de tuer du monde à l'ennemi que de gagner du terrain et de s'emparer du champ de bataille. Bien plus, dans le systême actuel de guerre, si vous mettez une troupe composée d'hommes d'un courage ordinaire, mais conduite, comme je viens de le dire, contre une autre de même force, et composée de guerriers aussi braves que les Paladins de Charlemagne, mais qui ne combattront pas avec la méthode et le sang-froid de la première, celle-ci doit battre la seconde immanquablement. Quelques exceptions à cette règle ne la détruiraient pas, parce qu'en examinant ces exceptions de près, on

verrait qu'elles ne seraient qu'illusoires, et que toutes les conditions exigées n'auraient pas été remplies. C'est une grande erreur que de juger maintenant les opérations militaires par des faits isolés. Il faut, pour ne pas se méprendre, juger l'ensemble d'une campagne et son résultat. Ce n'est point un paradoxe de dire que, de nos jours, on pourrait avoir le désavantage dans tous les combats généraux ou particuliers d'une campagne, et avoir en dernière analyse le résultat de cette campagne en sa faveur. La position des deux armées, à l'entrée de l'hiver, déciderait dans ce cas l'opinion du connaisseur, et il ne la fonderait point sur le rappel de quelques actions brillantes, intéressantes aux yeux du courage, mais insignifiantes en elles-mêmes. Je ne m'étendrai pas davantage sur la tactique. J'ai déjà dit souvent que les détails de l'art militaire n'étaient pas de mon ressort. J'ai entrepris la tâche plus difficile d'en poser les bases. Puissé-je avoir réussi, non pour l'intérêt de mon amour-propre, mais pour celui du bien public!

---

## I X.

*Systême d'attaque et de défense. Plans de campagne. Grandes opérations de la guerre. Systême général de stratégie.*

Toutes les idées développées et les principes énonçés jusqu'ici, établissent parfaitement la possibilité, en cas de guerre, d'*attaquer avec promptitude, et de prévenir l'ennemi pàr l'envahissement de son territoire, avant qu'il ait pu entamer le vôtre.* Cette possibilité existe dans mon systême, puisque tout est prêt et l'est constamment pour une semblable opération. Or, cette activité, cet art de prévenir est aujourd'hui le principe fondamental d'un systême d'attaque. Ma constitution militaire donne également toutes les facilités, en cas que l'on soit prévenu, d'opposer une vigoureuse défense, et d'être toujòurs en mesure de faire des diversions. Or, *se bien maintenir, reculer avec lenteur, disputer son terrain pied à pied, être en position de reprendre promptement l'offensive;* voilà le principe fondamental d'un systême de défense.

Mais l'attaque et la défense pourraient échouer également, si le systême de fortifications adopté pour un pays était défectueux. Ce systême doit être établi, à ce qu'il me semble, sur deux

grandes bases; *fortifier pour empêcher qu'on n'entre chez vous; fortifier pour entrer facilement chez les autres*. Cela posé, une chaîne de montagnes vous sépare-t-elle de l'ennemi? les gorges de ces montagnes vont-elles en s'élargissant de chez vous chez lui, ou bien la disposition du terrain est-elle dans le sens contraire? dans les deux cas, construisez des ouvrages pour vous rendre maître des deux extrémités de ces gorges, en vous approchant du territoire ennemi autant que peut vous le permettre l'étendue du vôtre; et si l'ennemi vous a prévenu, faites vos efforts pour le dominer, pour le gêner et l'inquiéter par des positions collatérales; ou bien enfin, à force d'art et de travaux, pratiquez des ouvertures pour pénétrer chez lui, tourner ses forteresses et faire des diversions.

Êtes-vous séparé de l'ennemi par un fleuve? maîtrisez tous les endroits guéables, ou ceux où le fleuve est tranquille, ainsi que les hauteurs favorables à l'emplacement de vos batteries; fortifiez les points de votre territoire qui se trouvent en présence d'une partie riche et fertile du pays ennemi, afin de pouvoir entrer chez lui par ces côtés, et faire vivre vos troupes dans l'abondance à ses dépens. De même, s'il y a sur le pays ennemi et à votre

proximité, des villes commerçantes, des manufactures précieuses, des entrepôts, des magasins, faites toutes vos dispositions préparatoires pour être en mesure de vous emparer promptement de ces lieux-là, aussitôt la guerre déclarée. Enchaînez votre systême de fortifications, de manière que la communication soit assurée et facile entre vos places de guerre; que l'ennemi ne se hasarde pas, sans courir les plus grands dangers, à se placer entre deux; que si vous êtes battu et forcé de vous replier sur votre territoire, les places fortes présentent à vos troupes un asyle inexpugnable, où elles puissent parvenir sans être obligées de passer par des chemins trop difficiles. Etablissez la ligne de vos places les plus fortes, non du côté de l'ennemi, mais du vôtre; car, dans le systême contraire, s'il parvient à s'emparer des forteresses majeures, les autres l'inquiètent peu. Disposez ces places principales, relativement aux inférieures, de telle sorte qu'une place de premier ordre forme le sommet d'un triangle avec deux d'un ordre moindre. L'ennemi ne s'engagera pas dans la surface de ce triangle: s'il s'y engage, on y pourvoira. Quant à la fortification des côtes, il n'est pas besoin de dire qu'il faut premièrement maîtriser les endroits où vos vaisseaux peuvent être à l'abri,

et en second lieu, ceux qui offrent aux vaisseaux ennemis un abord facile.

Les plans de guerre et de campagne seront fondés sur différens principes, suivant la position où l'on est à l'égard de la puissance ennemie. Il y a trois choses principales à considérer, savoir : si la puissance à qui vous avez affaire est moins forte que vous ; si elle est plus forte ; si elle est votre égale en forces. Dans le premier cas, il ne faut pas inutilement prodiguer vos moyens ; il ne faut employer que ceux qui sont nécessaires pour triompher de votre ennemi : mais il faut les employer promptement et sans hésiter ; car la guerre étant le plus grand des fléaux, c'est faire le bien que de mettre une extrême vigueur à la terminer le plus vîte possible. Dans le second cas, il faut ménager vos forces, manœuvrer pour user celles de votre adversaire, tâcher de l'entraîner à les compromettre, le vaincre par adresse et en le fatiguant, et sur-tout vous ménager l'importante ressource des diversions, qui, du moins, vous feront gagner quelque chose, si d'ailleurs vous ne pouvez pas empêcher que votre ennemi n'entre chez vous. C'est aussi le cas de faire usage de tous les moyens que l'art des intrigues politiques et des négociations peut fournir, pour susciter à votre ennemi autant d'embarras qu'il

sera possible. Dans la troisième hypothèse, il faut avoir pour maxime majeure d'être le premier prêt, de prévenir une déclaration de guerre en la faisant soi-même, et de se porter de suite sur le territoire ennemi. Depuis Annibal, cette méthode est démontrée la seule efficace. Il vous importe encore de faire attention à la situation de votre ennemi à votre égard, sous les rapports topographiques, physiques, politiques et moraux. Il faut savoir si son terrain est plus élevé que le vôtre; s'il a, par la nature des lieux, plus d'entrées chez vous que vous chez lui; s'il est plus riche que vous en matières utiles pour la guerre et en denrées de tous genres; s'il tient beaucoup à son commerce, à ses manufactures, et si les ressources qui en proviennent sont pour lui d'une importance première; s'il dispose d'un peuple plus actif, plus intelligent, plus opiniâtre, plus constant, plus patient que le vôtre; si de plus fortes têtes et des esprits plus vifs et plus hardis président aux décisions de son cabinet et aux opérations de ses armées; si sa constitution politique est de nature à rendre plus facile l'exécution de ses projets; enfin, il est nécessaire d'examiner le contraire de tout cela, c'est-à-dire si ce n'est pas vous qui vous trouvez, vis-à-vis de lui, dans la position de jouir à un plus haut degré des avantages que je viens de décrire.

Ces diverses circonstances, qui méritent d'être examinées avec une exactitude scrupuleuse, deviendront le sujet d'instructions très-détaillées, que les cabinets donneront aux généraux. Il est aussi intéressant qu'essentiel que la partie des renseignemens et des mémoires sur lesquels sont fondées les instructions des chefs d'armées et des négociateurs, soit parfaitement organisée, et il est très-licite à un cabinet d'employer des voies détournées et des agens obscurs pour se procurer les lumières les plus étendues sur la situation des pays qui avoisinent le sien, et avec lesquels il peut avoir des relations et des rapports quelconques. Il ne faut pas attendre qu'on soit en guerre pour se procurer ces renseignemens : ils doivent exister dans un dépôt, bien classés par matières, et tenus par des hommes pénétrans, actifs et instruits, qui sauront donner à cette partie un mouvement analogue à celui dont le monde physique et le monde moral sont sans cesse agités. Là, le gouvernement trouvera la règle et la mesure de sa conduite, la base de ses combinaisons et de ses plans. Il établira entre les opérations de la guerre sur tous les points, les négociations dans toutes les cours et ses desseins cachés, une correspondance intime dont lui seul aura la clef. Sans gêner l'essor des facultés d'un homme, puisque les comprimer c'est les

rendre nulles, il ne laissera pas à ses ministres, à ses généraux, à ses ambassadeurs, le droit d'en agir à leur volonté; il permettra à ses agens de développer librement leurs facultés dans le sens de leurs instructions, mais non pas dans un autre, et il se réservera toujours à lui seul de tenir l'anneau de la chaîne dont ses préposés dirigeront les différens chaînons.

C'est un suprême talent que celui de bien donner les instructions, et rien n'est important comme de bonnes instructions pour former la liaison de toutes les parties de la société, et établir l'*unité* dans son sein et dans ses rapports extérieurs. Ce talent ne peut pas se communiquer à tous les chefs des états : ce qu'il est possible de faire, c'est d'organiser les choses de manière que ceux qui seront doués de ce talent, trouvent à l'exercer dans toute son étendue, et que ceux qui ne l'auront pas en partage, soient du moins aidés par tant de lumières, que ce secours étranger remplace en quelque sorte ce que la nature leur aura refusé. Dans tous les cas, le pire des abus est que les instructions du chef de l'état soient infidèlement suivies, même quand elles seraient défectueuses; car on ne saurait trop se persuader que le défaut d'unité est la source de tous les maux dans l'état politique. Il faut donc qu'un gou-

vernement se fasse obéir; qu'il punisse avec sévérité, mais qu'il récompense grandement; que sur-tout il encourage : car c'est ainsi qu'il fera mériter les récompenses; et c'est pour lui un bénéfice que d'être dans le cas d'en donner. On sait ce que Louis XIV a fait, lui qui était pénétré de ces principes. On a vu depuis ce que, par l'application des mêmes maximes, Frédéric a exécuté avec des états faibles, et Catherine avec des états naissans. Mais quand on pense au bien qui peut résulter pour la société, des grandes vues et des grands talens politiques réunis à la puissance, on ne se lasse pas de regretter, en lisant l'histoire ancienne, que des hommes comme Annibal et César ne soient pas nés sur le trône. L'administration de ces deux têtes, si fortement organisées, aurait été pour la postérité un foyer intarissable de lumières.

Les reconnaissances militaires, dans leur partie la plus vaste, c'est-à-dire dans celle qui a pour objet la topographie exacte des frontières d'un état, tiennent aux renseignemens dont je viens de parler. C'est en s'appuyant sur toutes ces données, que l'on parviendra à faire de l'art de la guerre, et de toutes ses correspondances et dépendances, une *science régulière*, fixe dans sa théorie, infaillible dans sa pratique.

Alors on ne croira plus qu'il est possible de renouveler ces spectacles extraordinaires qu'ont donnés la plupart des grands conquérans de l'antiquité, qui, sûrs de leur courage, et pleins d'espoir dans la fortune, se lançaient sans autre considération au milieu d'une contrée inconnue, et ne s'inquiétaient pas d'être enveloppés d'ennemis. Alors on n'osera pas non plus compter sur sa science propre, son expérience et sa présence d'esprit dans des circonstances difficiles, comme l'ont fait, parmi les modernes, le plus grand nombre des capitaines habiles, qui, étant sur-tout excellens tacticiens, faisaient trop de fonds sur cette partie de la science militaire, et n'avaient pas encore envisagé cette science d'une manière aussi étendue et sous autant de rapports que je l'ai fait dans cet écrit. Mais en combinant toutes les données que j'ai rassemblées, et en s'assurant, comme cela est facile, qu'elles sont les seules bases sur lesquelles on puisse se flatter de bâtir solidement l'édifice de la science militaire, on ne donnera plus rien au hasard, et l'on n'agira que sur des plans formés d'avance et avec maturité. Je dis plus; les plans seront jetés, les chances calculées, les moyens moraux et physiques seront prêts à être employés, sans que l'on songe même à faire la guerre. L'envahissement et la

conquête des pays voisins seront arrangés idéalement, et d'après un systême fixe, pour être réalisés aussitôt que les circonstances l'exigeront. Toutes les chances contraires seront également prévues, et la défense sera préméditée comme l'attaque. Mais comme cette dernière a les plus grands avantages sur l'autre, à cause de la confiance et du courage qu'elle inspire aux assaillans, on s'attachera sur-tout à se mettre en mesure de prévenir l'ennemi, et à l'étonner par des coups de vigueur et d'audace. Le vrai principe pour réussir dans ce cas, n'est point d'aller droit à lui, mais au contraire de l'attaquer par les endroits auxquels il a dû le moins songer; de lui enlever sur-tout ses subsistances, ses moyens de guerre; de lui causer le plus de dommage possible; enfin, de concerter si bien la marche de ses différentes colonnes ou corps d'armées, qu'on enlève subitement et complètement, soit le territoire entier de l'ennemi, soit la portion qu'on a jugé nécessaire d'envahir, et que privant ainsi d'unité et d'accord les forces qu'il peut opposer, on les paralyse. L'envahissement de la Saxe, en 1757, par Frédéric, a été regardé comme un attentat contre la morale et l'équité : militairement parlant, c'est une des opérations les plus décisives qui aient été faites dans les guerres modernes.

Il existe un autre principe qui ne peut guère souffrir d'exception; c'est que tous les états placés entre votre adversaire et vous, et qui peuvent avoir avec vous ou avec lui des rapports intimes, soient forcés de se décider pour l'un ou l'autre parti, et ne restent pas dans la plus dangereuse des attitudes pour les puissances belligérantes, celle de la neutralité. C'est ainsi que Frédéric se moqua, en 1758, de la prétendue neutralité de la Pologne, qui, pendant qu'elle voulait conserver cette position vis-à-vis de ce monarque, n'osait pas refuser le passage aux Russes pour envahir les états prussiens. A plus forte raison faut-il, quand on le peut, tomber sans pitié sur les états que l'on soupçonne d'aider secrètement son ennemi. Ceux-là sont plus redoutables et plus essentiels à écraser, que l'ennemi déclaré contre qui l'on combat. Que résulte-t-il de toutes ces vérités ( politiquement et militairement incontestables )? C'est que si l'homme juste et éclairé peut concevoir une haine invétérée pour quelque chose, c'est pour la guerre; et que s'il est puissant et influent dans le monde, tous ses efforts doivent tendre non-seulement à l'abréger quand il est forcé de la faire, non-seulement à la prévenir, mais même à la rendre impraticable par la sagesse de ses institutions.

Telle est, en dernière analyse, l'idée à laquelle je voulais en venir. J'ai mis toute mon intelligence et tout mon savoir à rassembler les principes et les notions qui peuvent rendre l'art de la guerre parfait, précisément parce que j'ai la conviction que cette perfection même forcera à ne plus faire usage de cet art, et à ne plus en avoir besoin. En supposant l'*unité* tellement établie dans l'institution militaire d'un état quelconque, que le gouvernement de cet état pourrait fonder ses projets et ses opérations sur cet ordre de choses, avec autant de confiance qu'en aurait un médecin dans la circulation du sang pour donner un remède, ou un physicien dans l'effet de la pesanteur de l'air pour entreprendre une expérience, il semblerait évident que le premier gouvernement qui aurait su imprimer à son militaire ce caractère d'unité, voyant sa supériorité sur les autres, serait tenté de s'en servir. Mais quand on réfléchit que le même esprit de sagesse et de méthode qui aurait porté ce gouvernement à perfectionner à un si haut degré son militaire, l'aurait conduit nécessairement à connaître à fond ses forces, et à savoir calculer avec précision leur étendue; lorsqu'on fait cette autre réflexion, que les gouvernemens, rivaux de celui-ci, s'empresseraient, par intérêt et par

nécessité, de monter leur militaire suivant le modèle qu'ils auraient sous les yeux, et que toutes les grandes puissances ont aujourd'hui, en Europe, des facilités égales pour y parvenir, on ne tarde pas à se convaincre qu'il résulterait de là, d'une part, une extrême circonspection à former des entreprises, dont le succès premier serait très-douteux et la durée impossible; et d'autre part, de si grands moyens de répression contre l'ambition d'une puissance, et un tel équilibre de forces, que chacune apercevrait bientôt qu'elle userait inutilement son temps et sa peine en cherchant à le rompre. Dans cette supposition, toutes concluraient naturellement, qu'il vaut mieux employer ses moyens et ses ressources à se procurer le bonheur chez soi, qu'à chercher au-dehors plus de mal pour soi-même qu'on ne peut en causer aux autres. Eh bien! dans l'état d'imperfection où est encore en Europe l'institution militaire, cet équilibre a cependant lieu entre les puissances, de même que les obstacles qu'elles trouvent à se nuire réciproquement dans la base de leur existence. Or, ne serait-il pas plus prudent à elles de céder aux circonstances, de donner dès aujourd'hui une autre direction, un autre but à l'institution militaire; et si malheureusement elle a dû être employée jus-

qu'à présent à la destruction de l'humanité, désormais de la faire servir au contraire à la conservation et au bonheur de l'espèce humaine?

Mais, dira-t-on, il est possible que les choses n'aient jamais lieu telles que vous les présentez là. Les puissances européennes peuvent laisser leur militaire dans l'état où il est aujourd'hui, faire de leurs armées ce qu'elles en ont toujours fait; dans cette hypothèse, votre système s'écroule. D'ailleurs, vous devez nécessairement calculer l'influence des passions des hommes, de leur intérêt, de leur faiblesse ou de leur force, et il ne faut peut-être qu'un général qui réunira une profonde politique au bonheur et à l'audace, pour voir l'Europe subjuguée comme l'Asie le fut par Alexandre, et pour faire évanouir tous vos principes.

Je réponds, que je n'ai jamais compté sur la sagesse et la raison des hommes pour opérer le bien, mais beaucoup sur la suite des événemens et la force des circonstances qui peuvent les y contraindre. On aura beau faire, on n'empêchera pas que la poudre à canon ne soit inventée; que les armes à feu n'aient remplacé les armes blanches pour toujours; qu'il ne soit résulté de là un nouveau système de guerre où les conquêtes gigantesques sont devenues impossibles; que ce nouveau système n'ait afferm

le partage de l'Europe en plusieurs états qui se contre-balancent par l'égalité de leurs forces ; et que les progrès des lumières et de tous les arts, se joignant à ces circonstances, n'aient consolidé l'équilibre européen de manière qu'il ne sera plus détruit. Dans ces conjonctures, que feront encore une fois les puissances européennes ? S'obstineront-elles à immoler des hommes sans profit pour elles-mêmes, et avec une perte réelle pour la société ? C'est un triste plaisir. Entretiendront-elles des armées excessivement coûteuses, qui n'auront d'autre destination que de se battre pour un but démontré impossible ? C'est un mauvais calcul. Je persiste à le demander : La raison, la nécessité, l'intérêt, ne se réunissent-ils pas pour les engager à constituer définitivement leur militaire sur un plan tel, qu'il soit tout à-la-fois la force, l'appui et l'ornement de la société; qu'il donne à un état autant de consistance au-dedans que d'éclat au-dehors ; qu'il devienne aussi utile, par la nature de son organisation, qu'il a pu souvent être nuisible et dangereux ; qu'enfin son existence dans le corps social soit nécessairement la source d'un bien constant, et ne cause que le mal inséparable de l'imperfection de l'humanité (1) ?

(1) Je ne pense pas qu'on croira pouvoir m'objecter ici, que je

Je n'ai pas acquis un âge mûr, dans un siècle qui porte à la réflexion, pour ignorer ce que c'est que l'homme, et ne pas savoir l'apprécier à sa valeur. Il ne s'agit plus aujourd'hui, même de l'illusion d'une perfection chimérique; je n'y pense pas : si quelquefois le ciel, dans sa bonté, a charmé ma jeunesse de ce songe enchanteur, le monde a pris soin de me désabuser. Je ne parle donc point au nom de la philosophie; on s'en rit maintenant : je ne parle point au nom de la religion; on a oublié qu'il y en avait une : je parle en politique froidement calculateur, qui sachant le langage qu'il faut tenir aux hommes de son temps, ne leur présente, pour les engager à mordre à son opinion, que l'appât de leur intérêt. Cela bien entendu, lorsque je montre la perspective d'une paix perpétuelle, ou du moins d'une extrême rareté de guerres, je

---

me place dans un état de contradiction avec moi-même, en rendant l'art de la guerre inutile, et que ce n'était pas la peine d'employer tant d'efforts à le constituer sur des bases immuables, si je devais finir par ne plus le faire servir à rien. Encore une fois, il est bien clair, et je le répète, que l'équilibre qui doit produire le repos de l'Europe, ne deviendra parfait qu'en raison de ce que l'art de la guerre acquerra aussi son dernier degré de perfection; il est évident que cet art est indispensable à entretenir pour la stabilité et le bonheur de la societé : enfin, le jour où le militaire cesserait d'être, chez les principales puissances de l'Europe, une institution guerrière; le jour où il aurait perdu la théorie de la guerre et ne serait plus préparé à la mettre en pratique à tous les instans, ce jour l'Europe serait sur le penchant de sa ruine et croulerait bientôt.

m'efforce seulement d'accélérer un ordre de choses qui peut se réaliser un jour; je prouve que les bases de cette possibilité existent déjà; je cherche à prévenir l'effusion de sang et tous les malheurs qu'on pourrait s'épargner si l'on voulait mieux se convaincre à présent de l'existence de ces bases, et de la certitude des principes que j'ai déduits; bien plus, j'établis la démonstration d'une vérité faite pour déterminer : c'est qu'en vain l'on fera couler du sang; en vain l'orgueil, l'avarice et l'ambition se repaîtront d'un fol espoir, et se rassasieront d'avance de la dépouille des nations; elles seront déçues, elles n'embrasseront que des fantômes, elles se tourmenteront elles-mêmes; mais malheureusement elles tourmenteront plus encore le pauvre genre humain.

Si donc l'intérêt personnel voulait, dans ces conjonctures, s'allier aux combinaisons les plus rigoureusement exactes de la raison, il pourrait une fois faire un acte de sagesse, aller audevant des événemens, céder à l'expérience et prévenir la nécessité. Je dis *céder à l'expérience,* parce qu'il est démontré qu'aujourd'hui les grandes puissances, actives à se surveiller, et en même temps également fortes et éclairées, ne se permettront pas l'une à l'autre des usurpations considérables, et qu'elles ont des moyens

de se réprimer réciproquement. Je dis *prévenir la nécessité*, parce que les besoins toujours croissans d'hommes et d'argent, les énormes dépenses et la modicité du bénéfice comparativement à la mise, forceront les gouvernemens à suspendre leurs projets de conquêtes, et leur démontreront l'impossibilité de la réussite. On cessera de combattre faute de combattans, faute d'argent, de munitions de guerre. On sentira combien invinciblement le système du feu empêche les envahissemens et les expéditions lointaines; combien il rend plus difficile la conservation des conquêtes. On verra qu'un effet très-singulier de ce système, est qu'il en naît autant d'obstacles émanant de la position de celui qui attaque, que celui qui résiste peut en apporter. On sentira enfin cette vérité importante, que tout, dans le monde, se combine et s'arrange de plus en plus pour augmenter l'empire des choses et diminuer celui des hommes; que, pendant que l'espèce grandit par le progrès des lumières et de la civilisation, l'individu paraît moindre par la raison qu'une foule d'autres s'égalent à lui; et qu'il suit de là que l'influence des conquérans sera désormais aussi diminuée que celle des législateurs, des philosophes et de tous les hommes supérieurs devant lesquels ce monde se prosternait, parce qu'ils étaient uni-

ques dans leur espèce, et que dans les siècles où ils vivaient, leurs conceptions étaient absolument inaccessibles à l'esprit de leurs contemporains ; ce qui n'existe pas aujourd'hui.

Toutes ces réflexions répondent suffisamment à cette objection que l'on pourrait faire contre ma manière de considérer l'art militaire dans les temps modernes ; savoir, qu'un roi guerrier ou un général homme de génie et de caractère, trouverait encore dans ses propres facultés, et dans les passions, l'imprévoyance ou l'ineptie des autres, les moyens d'étendre ses conquêtes au point de retracer les exploits des Cyrus, des Alexandre ou des Charlemagne. Cette objection tombe d'elle-même, puisque nous convenons que les opérations de la guerre ne dépendent souvent aujourd'hui du général qui les dirige, que pour une très-petite partie, et que la manière dont il est secondé par l'administration intérieure et la politique extérieure de l'état, décide ordinairement de ses succès. Elle tombe, puisque le plan général de guerre, que le système du feu et la situation géographique de l'Europe ont fait adopter à toutes les puissances, est tel, qu'il n'y a plus maintenant d'opérations isolées, mais toujours des opérations simultanées et correspondantes ; et que le général du génie le plus vaste et le plus

vérance : voilà l'honneur de nos jours ; c'est le plus solide de tous.

Mais, en réduisant la profession militaire à n'être qu'utile à la société, penserait-on lui enlever quelque chose de la considération qui lui est due ? Pour se convaincre à quel point cette pensée serait fausse et abusive, il ne faut que prendre une notion juste du rang du militaire et de ses fonctions dans la hiérarchie sociale.

Je crois avoir assez établi, par des raisonnemens et des faits, que le but primitif de son institution ne fut pas uniquement relatif à la guerre. Dans le plan intellectuel que l'esprit humain peut se former d'une société parfaite, le militaire est le type de l'ordre, de la régularité, de la force et de l'action. En lui résident essentiellement, et comme des qualités qui lui sont particulièrement appropriées, l'honneur, la magnanimité, la vigilance, le courage; toutes vertus que l'institution militaire doit réaliser *corporellement* ( si je puis m'exprimer ainsi ) au milieu de la société, afin que les hommes ne perdent pas de vue ces attributs précieux sans lesquels notre espèce ne peut être parfaite ni remplir sa destination. C'est conformément à ce but de son existence, qu'à l'instar d'Hercule, son emblême, le militaire a de si grands

travaux à soutenir dans la société. J'ai indiqué quels étaient ces travaux, en traitant de l'éducation des militaires, de leur genre de vie et de leurs occupations. Il faut que cette classe soit une école de grandeur d'ame, de loyauté, de courtoisie. Il faut qu'elle soit spécialement la dépositaire des vertus nobles, des sentimens énergiques du cœur, et de toutes les sciences qui se rapportent aux importantes fonctions qui doivent être son attribution exclusive. Il faut enfin que tous les individus qui se consacreront à l'état militaire aient fait leurs preuves de courage, de subordination, d'intelligence et d'élévation d'ame.

Ainsi le militaire redeviendrait, dans l'ordre social, une caste particulière, qui non-seulement serait distincte par sa constitution, mais encore par ses vertus et ses qualités propres. Ce système social, qui classe les citoyens suivant leur rang et leurs fonctions, et qui fut celui de la haute antiquité, dégagé des préjugés et des abus qui s'y étaient introduits dans la suite du temps chez les nations primitives, et perfectionné par nos lumières et notre expérience, me paraît le meilleur à suivre pour rétablir la société sur le principe hiérarchique qui lui est essentiel, terminer les révolutions déjà faites ou aisées à prévoir dans les états

européens, et empêcher le retour de la barbarie, dont le germe est dans la confusion. Nous sommes civilisés, et nous avons intérêt à ne pas cesser de l'être. Or, quel est l'effet de la civilisation, dont les progrès sont en raison directe de sa durée, si ce n'est de ramener l'homme à la belle nature, et d'opérer la séparation des substances étrangères qui obstruent ses facultés et en empêchent le développement? Cette opération lente, et souvent retardée par la résistance qu'opposent à leur dissolution les parties hétérogènes, quoiqu'insensible pour chaque génération, n'en est pas moins réelle. La civilisation est donc comme la lumière qui a débrouillé le chaos; mais à mesure que la lumière a pénétré dans l'abîme des ténèbres, chaque être a pris sa place, chaque espèce son rang, et l'univers enfin s'est invariablement ordonné. Il doit en être de même de la lumière de la civilisation qui s'introduit dans l'état social. Elle doit fixer la place et le rang des individus et des classes. Cet ordre exista dans les sociétés primitives du midi de l'Asie, qui furent policées tout en naissant, parce qu'elles dûrent leur fondation à quelques familles au sein desquelles la tradition des vrais principes de l'état de société s'était conservée. Les races qui peuplèrent le nord de l'Asie et de l'Europe, et

desquelles nous descendons, ne connurent point cet ordre, et restèrent en général dans une complète ignorance de tout principe d'organisation sociale; parce que, dispersées dans des contrées âpres et sauvages, elles tombèrent bientôt dans la barbarie, et n'en sortirent graduellement, que lorsque différentes causes établirent leur communication avec les peuples méridionaux. Efforçons-nous donc maintenant de revenir, par l'effet de la civilisation, et de la raison qui s'agrandit et se forme avec elle, aux principes et aux lumières pures qui éclairèrent les auteurs du genre humain lorsqu'ils sortirent des mains du Créateur. Relevons-nous par notre propre énergie, soyons des êtres intelligens et forts, des hommes, enfin, dans toute l'acception du terme.

Depuis long-temps pénétré de mon sujet, j'ai eu peut-être le bonheur de concevoir quelques idées vraies, de me convaincre moi-même de quelques principes utiles relativement aux objets qui m'ont occupé dans cet écrit; mais je suis loin de me flatter d'avoir eu le talent nécessaire pour rendre ces vérités lucides, et pour les accompagner d'une démonstration qui ait porté l'évidence dans l'esprit des autres. Ainsi, dans la crainte qui doit m'être naturelle, de n'avoir pas été assez clair, assez précis, assez

méthodique, assez persuasif, je vais essayer de résumer en peu de mots ce que j'ai voulu dire et prouver.

Mon but a été :

1.° De poser les bases de l'institution militaire et de l'art de la guerre, et d'établir les principes de cet art de manière à lui donner l'évidence, la solidité et l'immutabilité d'une science.

2.° De rectifier les idées sur l'institution militaire considérée en elle-même indépendamment de la guerre; de fixer son rang, sa destination dans la société, et ses rapports avec toutes les branches de l'arbre social.

Il m'a paru possible de résoudre ces deux problêmes, en considérant l'institution militaire et l'art de la guerre comme des produits de l'état de société, et leur perfection progressive comme un résultat de la civilisation. J'ai prouvé ces deux propositions par l'histoire, et j'ai fait voir qu'il n'avait jamais existé d'état militaire et d'art de la guerre proprement dit, que chez les nations civilisées.

L'état de société policée et régulièrement organisée, est le véritable état de l'homme. Chaque institution sociale en particulier a son principe, sa règle, comme le corps social en a une, considéré dans son ensemble. Si les

parties

parties ne pouvaient pas être ordonnées en elles-mêmes, jamais il n'y aurait d'ordre ni d'harmonie dans le tout. Or, le militaire est une institution sociale, une partie de la société ; donc il a son principe et sa règle ; donc il porte en lui le germe d'une théorie dont l'application à la pratique ne doit rien laisser d'arbitraire.

Des fonctions du militaire dans l'état social, dérive le rang qu'il doit y occuper. Sa constitution particulière, ses rapports avec les autres branches, l'éducation, le genre de vie des individus, en proviennent également.

Pour qu'il résulte de tout cela une action efficace, énergique, salutaire et vivifiante pour la société, il faut que tous les détails qui concernent l'institution militaire (considérée sous un point de vue absolu aussi bien que relatif), harmonisent entr'eux, et forment collectivement une *unité*.

Mais l'art de la guerre n'est qu'une partie de l'institution militaire. Faire la guerre n'est qu'un des emplois dont la société a chargé le militaire, en son nom et pour son bien. Il est donc permis de définir l'art de la guerre, *l'action du militaire étendue à l'extérieur de la société et au-delà des limites de l'état ; et cette définition paraîtra sur-tout juste, lorsqu'on réfléchira qu'en dernière analyse, les principes*

qui servent de bases à l'institution militaire au-dedans, sont les mêmes qui, reportés au-dehors, deviennent les bases de l'art de la guerre et la règle de toutes ses opérations.

Cependant on conçoit que la résistance de l'ennemi et les combinaisons qu'il oppose à celle qu'on forme contre lui; l'influence des passions des hommes, qui souvent obscurcissent les questions les plus claires, qui d'autres fois tranchent les plus indécises; la différence du caractère des nations, qui en apporte une si grande dans leur manière de procéder; la différence des armes; la perfection graduelle des choses; les inventions, les découvertes, les améliorations, etc., etc.; on conçoit, dis-je, que tout cela a dû entretenir très-long-temps du vague et de l'indécision dans les principes de l'art de la guerre, et que la pratique et l'expérience, en éclaircissant mille doutes, ont pu seules y établir de la certitude, de l'uniformité et de la simplicité. L'art fut donc perfectionné par les peuples qui, comme les Perses, les Grecs et les Romains, aimèrent la guerre et la firent souvent. De même qu'on cherche le modèle de l'institution militaire (considérée abstractivement comme institution sociale) chez les nations primitives; de même, c'est dans les fastes des peuples, tels que ceux que je viens de citer, qu'il faut

chercher plus particulièrement la théorie de l'art de la guerre.

Mais puisque nous avons vu naître l'institution militaire et l'art de la guerre du sein des sociétés policées, il en résulte que ces choses suivent les progrès de la civilisation, et se perfectionnent avec elle. C'est ce que je crois encore avoir porté jusqu'à l'évidence par nombre d'exemples historiques. Ce n'est pas tout; une conséquence plus importante de cette même observation, est que le peuple qui aura joint à un état de société très-perfectionné un esprit plus guerrier que les autres, et sur-tout un système militaire éminemment fondé sur le principe de l'*unité*, aura fini par triompher de l'univers. C'est ce que les Romains nous prouvent dans l'antiquité; et telle est, à mon gré, l'unique cause de leurs grands succès. L'histoire moderne, en confirmant à toute page les mêmes vérités, présente, en dernier résultat, une autre combinaison, mais qui a la même base. L'invention de la poudre, en changeant la manière de faire la guerre, a consolidé l'équilibre européen. Sous l'égide de cet équilibre, la civilisation a fait d'immenses progrès, et plusieurs nations ont marché de pair dans la carrière où se développent les facultés morales et intellectuelles de l'homme. Ce n'est donc

plus la force d'un seul peuple, mais une confédération d'états, qui fait l'union politique et morale d'un grand nombre de nations, et qui donne pour résultat de cette union, *une unité*, savoir, la *République européenne*, qui remplace, pour les effets, la vaste domination de l'Empire romain; qui exerce moralement le pouvoir que l'antique Rome exerçait au physique, de rassembler par le même esprit, les mêmes lois, les mêmes connaissances, plusieurs nations que la différence de leur gouvernement, de leurs usages et de leur caractère tient d'ailleurs séparées; et qui, à l'instar de Rome souveraine, domine le reste du monde par l'ascendant de son génie, et sur-tout de l'*unité* de son systême politique et militaire.

L'Europe est donc sur la voie de la plus grande prospérité des nations. Il lui reste à finir cet ouvrage déjà très-avancé; il lui reste à le consolider par les appuis convenables. Le systême social qui règne dans son sein lui permet d'organiser l'institution militaire sur le modèle que présentent les sociétés primitives de la terre, en évitant tous les défauts que le premier essai n'avait pas pu faire remarquer. Le caractère belliqueux des Européens, leurs vastes connaissances, les mettent à même non-seulement d'égaler, mais encore de surpasser le rare

mérite dans l'art de la guerre des Grecs et des Romains; enfin leur expérience et les lumières de la raison leur fournissent tous les moyens de faire durer autant que le monde l'édifice qu'ils éleveraient aujourd'hui. Mais les circonstances, plus fortes encore que la main des hommes, sont toutes disposées pour assurer à jamais l'existence d'une telle institution. Il n'y a plus à craindre maintenant les révolutions que la différence des armes et les innovations dans la tactique pourraient opérer. Comme un chêne vigoureux qui brave la fureur des orages, l'Europe peut étendre à l'infini ses rameaux; et son tronc, toujours ferme et toujours plein de sève, restera inébranlable et ne tarira point, tout en distribuant dans une vaste circonférence le bienfait de la vie.

Trop heureux Européens, je viens de vous montrer dans un tableau raccourci votre état actuel, et peut-être votre destinée future : je dis bien *trop heureux*, puisqu'en dépit des faveurs du ciel vous ne vous empressez pas de jouir du sort sublime qu'il vous a réservé. Nombre d'entre vous croient encore qu'il est beau de détruire, de dévaster, de s'enrichir de dépouilles; que les armes ne doivent servir qu'à inspirer la terreur; que le bras du guerrier n'est fait que pour donner la mort : mais,

grâces au ciel, il y en a d'autres qui sont revenus de cet aveuglement. Il y en a qui sont convaincus que l'homme, même le plus sauvage, n'est pas l'ennemi naturel de son semblable, et que l'homme éclairé est fait pour être l'ami de l'humanité. Il y en a qui, rejetant la prétendue gloire dont on veut couvrir des trophées sanglans, affirment avec certitude qu'il est plus beau d'édifier que de renverser, d'améliorer que de changer, d'être protecteur que maître. Ceux-là ne s'en laissant imposer par aucunes clameurs des passions ou des préjugés, diront aux nations européennes : « O » vous qui habitez cette partie de la terre la » plus petite, mais la plus glorieuse, entendez » une fois vos vrais intérêts, puisque le ciel » vous a donné plus de lumières qu'il n'en » faut pour les connaître ! Etes-vous grandes » et puissantes, occupez-vous un vaste terri- » toire, que peut-il manquer à votre féli- » cité ? Etes-vous petites et faibles au con- » traire, remerciez encore l'éternelle Provi- » dence : elle vous a garanties des secousses vio- » lentes et des révolutions ; elle vous a mises dans » la position de jouir de la vie, doucement et » avec sécurité. Croyez une fois à l'inutilité » des conquêtes et des usurpations que vous » faites l'une sur l'autre, en considérant que

» l'influence qu'elles ont sur vous-mêmes ou
» sur celles que vous assujétissez, n'est ja-
» mais qu'en mal. Peut-il, en effet, résulter
» aucun bien d'un bouleversement qui ruine
» les individus sans changer en aucune ma-
» nière l'état physique, moral ou civil, soit de
» la nation conquise, soit de la conquérante ?
» Par les vertus ou les vices, par les qualités
» bonnes ou mauvaises, vous vous valez toutes;
» vous avez les mêmes lois civiles, la même
» religion, les mêmes opinions, les mêmes
» mœurs : que pouvez-vous mutuellement
» vous apprendre ? que vous est-il possible de
» vous donner, de vous ôter ? Rien, sans
» doute. A quoi sert-il donc de vous subjuguer?
» Les relations qui devraient s'établir entre
» vous ne sont-elles pas d'un genre bien plus
» productif que les conquêtes ? Vous ne l'i-
» gnorez pas : vos écrivains vous l'ont dit, ils
» vous l'ont démontré. Tous les biens dont la
» nature vous a favorisées seraient susceptibles
» de devenir communs entre vous. Les sujets
» d'une puissance pourraient ne voir dans ceux
» d'une autre, provenus de la même souche,
» habitant presque le même sol, que des amis;
» les gouvernemens ne perdraient pas le titre
» de pères, duquel ils doivent être jaloux, en
» étendant l'affection paternelle sur leurs sujets

» les bêtes sauvages. Qu'avez-vous fait de semblable dans les pays incivilisés que vous connaissez? Le nord de l'Afrique qui vous touche de près, cette terre jadis si cultivée, jadis le modèle et l'admiration du monde, est aujourd'hui la proie d'hommes plus barbares que ceux qui sont tombés dans l'état de nature animale : vous les laissez dégrader impunément, par leur domination, ces contrées délicieuses. Tout le centre et le midi de la même partie du monde sont habités par des peuples abrutis. Vous y avez pénétré aussi loin que vous avez pu le faire sans risques, pour en tirer des esclaves. Si vous aviez formé la même entreprise avec un vrai courage, de meilleures intentions, plus de précautions et de persévérance, vous auriez gagné la confiance de ces peuples que leur ignorance rend faibles, mais doit rendre en même temps dociles; vous en auriez fait des hommes; vous auriez peut-être établi facilement dans ces climats le genre de culture qui ne vous a réussi en Amérique qu'en y transportant à grands frais ces malheureux Africains. Tournez vos regards sur l'Asie : vous en voyez la plus riche partie languir dans les fers d'un peuple stupide, aussi étranger que vous à la possession de ces con-

» trées, et incapable d'en sentir le prix. Montez » vers le nord : vous rencontrez les demeures de » ces terribles Tartares qui, plus qu'aucun peu» ple de la terre, ont de l'analogie avec vous, » et à qui votre commerce ferait probablement » mériter l'honneur qu'on a voulu leur attri» buer, d'avoir été le peuple le plus ancien» nement civilisé du globe. Transportez-vous » ensuite en Amérique : vous contemplez toute » cette immense région qui n'attend que vos » secours pour devenir un paradis terrestre, » et qui pourrait vous donner avec prodigalité » mille productions que l'Europe ne fournit » pas, ou qu'elle ne fournit plus assez abon» damment. Par-tout où vous arrêterez votre » attention, vous verrez le bien qu'il y a à faire, » et que la supériorité de vos lumières et de vos » facultés morales vous autoriserait à entre» prendre. Pourquoi donc déchirer votre sein, » et, au lieu de répandre la vie dans le monde, » le menacer de mort au contraire, en tra» vaillant de vos propres mains, comme des » insensés et des furieux, à la dissolution de » votre région natale? »

Ces mêmes hommes diront aux armées européennes : « Guerriers! tous ces grands tra» vaux si long-temps négligés, ou imparfaite» ment commencés par les peuples, c'est à vous

» de les porter à leur perfection ; c'est à vous » qu'il est réservé de faire bénir le nom euro» péen sur toute la terre, de le faire aimer plus » encore qu'il n'a été haï jusqu'à ce jour. Les » armes ne tomberont point de vos mains va» leureuses ; le courage ne cessera pas d'être la » première vertu de vos cœurs ; brûlans de ces » nobles flammes, confians dans votre disci» pline, vous irez vous présenter avec une égale » assurance au-devant des glaces du Nord ou » des feux dévorans du Midi ; vous pénétrerez » dans les forêts épaisses, vous gravirez les » montagnes escarpées, vous franchirez éga» lement les sables arides ou les marais infects. » Dans tous ces lieux, vous trouverez des » hommes ; les uns méchans volontairement » ou par habitude, d'autres que l'ignorance et » la faiblesse ont abrutis. Tous commenceront » par vous craindre : ce sentiment salutaire » vous servira, sans leur nuire. Ils vous fui» ront ; vous ne les poursuivrez pas, mais dé» posant momentanément vos armes, vous sai» sirez les instrumens de la culture, en célé» brant par vos chants le ciel qui donne la vertu, » qui la soutient par l'honneur, qui la récom» pense par la gloire. Bientôt la terre, après » un si long repos, étonnée de se voir sollicitée, » répondra à votre ardeur et vous prodiguera

» ses trésors ; des bourgades s'éleveront, dont
» l'enceinte redoutable annoncera que ceux
» qui les habitent sont peu disposés à se laisser
» vaincre : alors les barbares s'approcheront,
» les uns pour chercher en vous des protec-
» teurs; d'autres, pour satisfaire leur curiosité;
» d'autres, avec le dessein de vous nuire : l'au-
» dace de ces derniers sera réprimée; mais en
» leur laissant la vie vous leur témoignerez
» assez que vous ne les craignez pas. Tous ne
» tarderont pas à se convaincre de votre supé-
» riorité. Séduits par l'attrait qui entraîne le
» plus les hommes, celui de la force généreuse,
» ils se soumettront à vos lois. En vous voyant
» de près, ils seront surpris de contempler des
» hommes aussi robustes, aussi mâles, aussi
» sobres qu'eux, et bien plus éclairés et plus
» braves. Ils vous imiteront, parce que vous
» vous serez fait admirer; ils vous serviront
» volontairement, parce qu'ils sauront que
» vous pourriez vous faire servir par contrainte.
» Etonnés vous-mêmes de votre ouvrage,
» vous vous plaîrez dans votre patrie d'adop-
» tion, vous ne regretterez plus la véritable;
» mais vos noms n'en seront pas moins inscrits
» sur les tables de l'estime publique. Vous aurez
» servi le monde en augmentant le nombre des
» heureux, votre pays en lui attachant des

FIN DE LA TABLE.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06274 0025